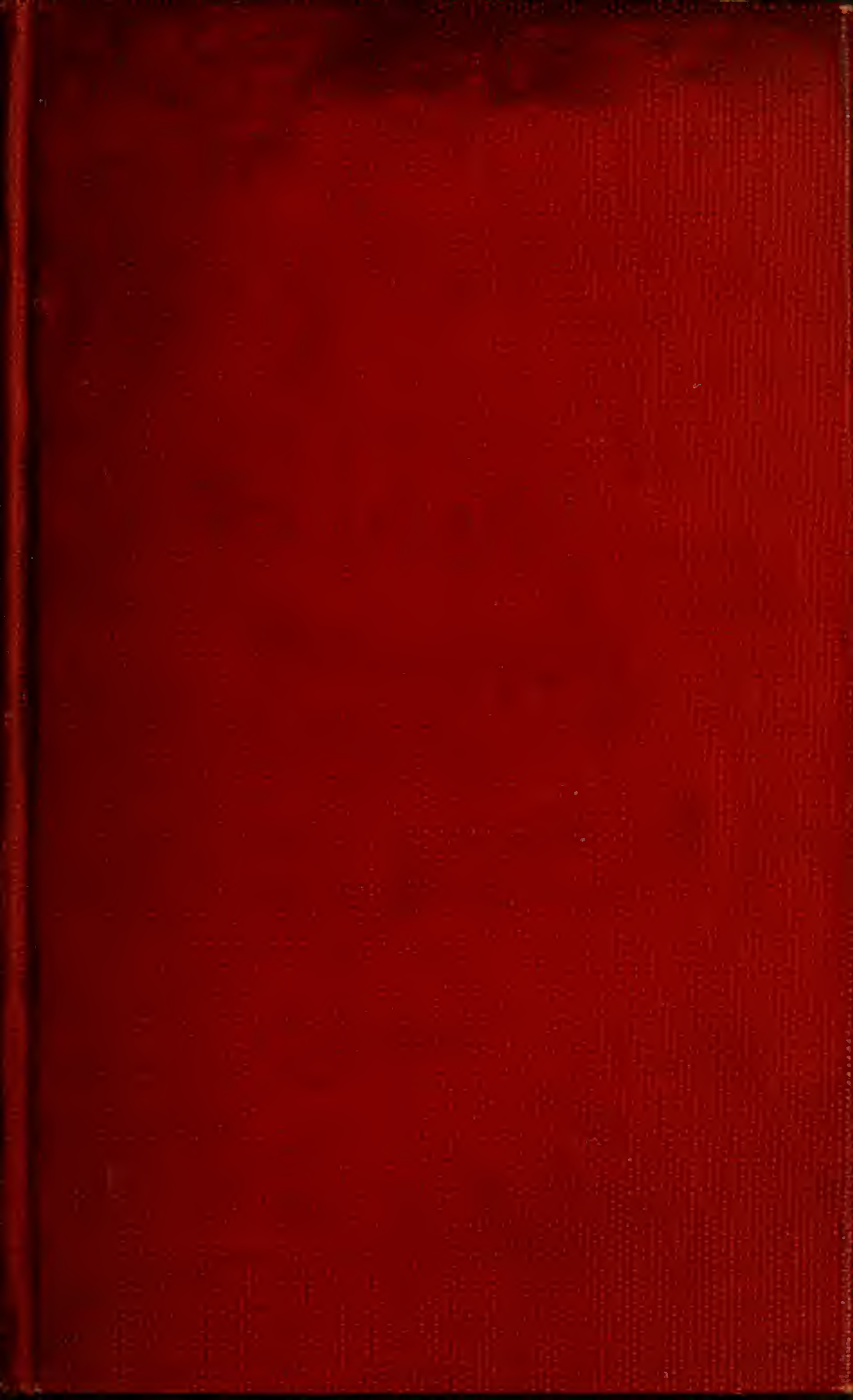


JEANNE DARC

DRAME HISTORIQUE EN DIX TABLEAUX

1. La France en 1428.
2. Notre-Dame-des-Fontaines.
3. Jeanne et le roi. — 4. Orléans.
5. Une fête à la cour. — 6. Le sacre.
7. Le camp devant Paris.
8. Le château de Beaurevoir. — 9. L'interrogatoire.
10. La place du Vieux-Marché.

PAR

Louis JOUVE et Henri COZIC,

PARIS
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVART DES ITALIENS, 15.

—

1857

Jeanne Darc est une physionomie unique dans l'histoire. Les contes de l'Orient n'ont pas un plus merveilleux récit ; la Grèce n'a pas une image plus gracieuse ; la grande épopée romaine, avec toutes ses gloires, n'a pas une plus héroïque figure. La vierge de Domremy nous montre à la fois la poésie des légendes, la gravité de l'histoire, le double enthousiasme de la patrie et de la foi, le feu des batailles, le prestige des victoires, et l'indicible martyre d'une sainte immolée par des prêtres !

Le théâtre devait représenter cette étonnante destinée. Nous ne voulons pas analyser chacune des compositions dramatiques inpirées par Jeanne Darc. Il suffit de rappeler le drame de Schiller et les deux tragédies de Soumet et de d'Avrigny.

Chose étrange ! Le poète allemand et nos deux poètes français ont considéré Jeanne Darc sous deux aspects différents. Schiller voit le drame dans la délivrance du pays par la Pucelle et le termine au siége de Compiègne ; Soumet et d'Avrigny le placent uniquement dans la prison et le supplice. L'un se montre surtout frappé de la mission de la bergère libératrice ; les autres ne voient que la passion de la victime.

Mais il y a d'autres observations à présenter sur ces ouvrages. Certes, nous ne pouvons qu'admirer les beautés de l'œuvre de Schiller. La *fille au grand cœur* a reçu du poète allemand l'auréole de la poésie, et nous ne relisons jamais sans émotion l'admirable scène de Jeanne et de Lionel au troisième acte. Pourquoi faut-il que ce tableau, le plus pathétique de l'ouvrage, soit en même temps le moins vrai ? En mettant dans le cœur de Jeanne un amour voué à un anglais, à un ennemi, Schiller a sans doute ajouté à son drame un ressort énergique ; mais il a en même temps découronné la sainte et dénaturé le caractère de l'héroïne.

Nos poètes français ont eu plus de respect pour la tradition. Mais en emprisonnant cette histoire, aussi belle à son premier qu'à son dernier jour, dans le cer-

cle étroit de la tragédie, Soumet et d'Avrigny ont rejeté forcément l'action, et avec l'action un des principaux côtés du drame. La forme même de la tragédie enlève à ces poëmes un intérêt qu'on y cherche en vain. Pourquoi imaginer des alexandrins quand les paroles, prononcées par Jeanne et rapportées par les chroniques, sont empreintes d'une irrésistible éloquence? Pourquoi recourir au lyrisme quand l'histoire est lyrique par elle-même? Pourquoi écourter une existence qui n'est réellement dramatique que par les émouvants contrastes de son ensemble? Ces pensées nous paraissent judicieuses, et nous pouvons les appuyer par un fait. Les beaux travaux historiques de MM. Quicherat, Michelet, Henri Martin, présentant sous son vrai jour la vivante image de Jeanne Darc, excitent aujourd'hui plus d'intérêt et d'attendrissement que les pièces composées sur ce sujet.

Suivant nous, le drame de Jeanne Darc est dans son histoire vraie, et pas ailleurs. Il est dans les luttes de son commencement et les déchirements de sa fin; il est dans la délivrance d'un pays et d'un roi qui l'oublient lâchement; il est dans la persécution d'un ennemi sans pitié pour la guerrière qui l'a humilié; il est dans l'angoisse

infinie d'une âme pleine de foi, condamnée au bûcher par un prélat ; il est enfin dans les péripéties les plus opiniâtres et les plus contraires.

Telle est la pensée qui a dicté ce drame que nous publions en nous conformant scrupuleusement aux dernières analyses de la critique historique. Nous avons pris la bergère au *Bois Chenu* pour ne la quitter qu'à la place du Vieux-Marché, à Rouen. Un drame ainsi conçu répond-il aux exigences de la scène ? C'est au public, notre juge, à répondre.

NOMS DES PERSONNAGES.

JEANNE DARC, de Domremy.
AGNÈS SOREL.
CHARLES VII, roi de France.
LA TRÉMOUILLE, surintendant.
REGNAULT, archevêque de Reims, chancelier.
LE COMTE DUCHATEL.
LE MARÉCHAL DE RETZ.
LE DUC D'ALENÇON.
LE SIRE D'ALBRET, beau-frère de LA TRÉMOUILLE.
LE SIRE DE FLAVY.
LE SIRE DE DUNOIS, LAHIRE, POTHON DE XAINTRAILLES, Chevaliers.
JACQUES DARC, père de JEANNE DARC.
ISABELLE ROMÉE, sa mère.
PIERRE, son frère.
JACQUES DURAND, son oncle.
JEANNE AUBRY, sa marraine.
HAUMETTE, amie de JEANNE DARC.
LE SONNEUR du village de Domremy.
MAUDRU, vieux soldat, cabaretier, puis geôlier.
SUZANNE, sa fille.
RICHARD, moine cordelier.
HIÉROME, astronome.

LANCELOT, écuyer de DUNOIS.

BRULOT, archer, } soldats français.
LA TUILE,, trompette, }
RIFFLARD, canonnier, }

PHILIPPE, duc de BOURGOGNE.

JEAN, comte de LUXEMBOURG.

Jeanne de BÉTHUNE, sa femme.

BERTHE, sa sœur.

Pierre CAUCHON, évêque de Beauvais.

Le comte de WARWICK, gouverneur de Rouen.

Lord STRAFFORD.

MASSIEU, prêtre.

HAWKIN, geôlier.

ISAMBART, juge.

Maitre ÉLOI. } bourgeois de Reims.
Maitre THIBAUT, }

Commère SIMONE.

GOGUELU, } bourgeois de Rouen.
LEMASSON, }

Juges.

Seigneurs, officiers et soldats français, etc.

Seigneurs, officiers et soldats anglais, etc.

Bourgeois, hommes du peuple, villageois, etc.

Premier Tableau.

LA FRANCE EN 1428.

Une des portes extérieures de la petite ville de Nogent. — Murs démantelés et couverts de lierre; aucune défense. — Au fond une église gothique portant les traces d'un incendie récent. — A gauche sur le devant, la vieille masure d'un cabaretier.

SCÈNE PREMIÈRE.

RICHARD, moine cordelier, MAUDRU, cabaretier.

MAUDRU.

Moi, j'ai fait mes premières armes sous Duguesclin. Quels temps! La guerre alors était une fête. Mais, lui mort, tout s'est perdu. Ah! ce sont de tristes jours que les nôtres. On sert des chefs, mais non son pays. Aussi, après la bataille d'Azincourt... tenez, voilà une cicatrice qui ne m'en fera jamais perdre la mémoire! je revins près d'un frère que j'avais encore à Rouen; je me mariai, et aujourd'hui, poussé ici par le flot de la guerre, me voilà cabaretier. Mais le métier est dur. Cacher son vin n'est pas toujours facile. Les pillards Anglais, Bourguignons et Français le flairent

de loin et le boivent à notre barbe. Et puis, je suis seul; ma femme est morte en me laissant une fille qui est ma seule joie en ce monde.

RICHARD.

Oui, vous avez vu les grands jours et les grands capitaines. Moi, plus jeune, je n'ai eu sous les yeux que des tableaux hideux. Une Isabeau de Bavière, reine courtisane, des princes furieux d'ambition, des seigneurs assassins par cupidité et par vengeance, et au-dessus de tout cela, Charles VI, un roi fou! Un roi qui ne s'est point réveillé au tonnerre d'Azincourt, un père sans entrailles qui a maudit ses fils et livré son trône à une race d'étrangers!.. O honte!..

MAUDRU.

La France est donc muette, stupide, enchaînée!

RICHARD.

Mon frère, quand les débordements des hommes sont au comble, les colères divines apparaissent et le châtiment est terrible.

MAUDRU.

Comment donc le Dauphin, depuis six ans que les barons d'Auvergne l'ont salué roi, n'a-t-il pas encore?...

RICHARD.

Que parlez-vous d'un roi sans asile et sans trône? Qu'a-t-il fait, et que pourrait-il faire, ce prince élevé par les Armagnacs, sinon recommencer les atrocités de ses maîtres? Il n'y a autour de lui que haines, rivalités, impuissance. Chaque jour est signalé par un désastre. — Le duc de Bretagne lui-même a signé son

parjure; il a reconnu roi Henri de Lancastre, et le Dauphin compte un félon de plus.

MAUDRU.

La Bretagne, la terre de Duguesclin! Mais sans le duc de Bourgogne et sans le duc de Bretagne, la France est comme un homme à qui on couperait les deux bras.

RICHARD.

Dites plus, mon frère; c'est une grande victime crucifiée, à l'image de notre divin Sauveur, entre deux grands larrons!..

MAUDRU.

Et le frère du duc de Bretagne, le comte de Richemont, connétable de France, ne peut-on rien attendre de lui?

RICHARD.

Oh! c'est un homme redoutable que ce comte de Richemont! Un homme à caractère étrange et à services plus étranges encore. Il fait exiler le ministre Louvet, jeter à l'eau le ministre Giac, assassiner le ministre Beaulieu. La Trémouille devait être sa quatrième victime; mais ce dernier rival, en déjouant ses projets, a su l'écarter du conseil du roi, et le connétable nourrit aujourd'hui, loin de la cour, le levain de ses rancunes et de son orgueil.

MAUDRU.

Et l'argent, ce bon pain de la guerre? Avec sa Trésorerie, le roi ne peut-il pas avoir des soldats?

RICHARD.

L'argent? Mais où le prendre? Les Anglais et les

Français se disputent les tailles. Aussi, bourgeois, vilains et manants mettent tout en œuvre pour s'y soustraire; et ils font si bien qu'à la naissance de son fils, le roi n'avait pas quatre écus d'or pour le baptême. — De plus, les revenus des provinces sont engagés pour deux ans aux juifs lombards, et cette dernière ressource va manquer encore, car les hommes de finance ne font pas aumône aux rois en guerre pour leurs états.

MAUDRU.

Ainsi, partout détresse et deuil! Partout épouvante et dévastation! (Montrant la ville.) Tenez, voilà ce que les Anglais ont fait de notre ville, des ruines! Depuis cinq ans nous n'avons pu nous relever. Et quand le pourrons-nous? Tout le Nord est à l'ennemi. Glocester occupe la Champagne. Il suffit qu'il envoie ici de temps en temps vingt de ses soldats pour maintenir l'autorité d'un roi enfant, d'un étranger, d'un ennemi.. Misère et malheur! La France est-elle donc morte? Tous les partis se jettent sur elle comme sur une bête abattue, pour en arracher chacun un lambeau. Armagnacs, Bourguignons et Anglais tour à tour se baignent dans son sang et l'épuisent de rapines!

RICHARD.

Vous oubliez Dieu, mon fils. Il ne laissera point mourir la France. Il suscitera pour elle un sauveur, au jour qu'il a choisi.

MAUDRU.

Qu'il arrive donc ce jour! Mais, hélas! Duguesclin n'a point de successeur.

RICHARD.

Écoutez-moi. — Je cours tout le pays pour y semer des espérances. J'ai rencontré quelquefois le découragement, mais j'ai encore trouvé bien des cœurs Français, et peut-être pourrai-je bien tôt vous dire de quel côté viendra le salut.

(On entend dans la ville le son d'une trompette. Plusieurs personnes sortent de leurs maisons pour écouter.

UN VOISIN.

Eh ! voisin, qu'est-ce donc cela?

MAUDRU.

C'est le crieur. Un édit à publier, une taille nouvelle, que sais-je? En tout cas, ce n'est rien de bon. Dans cette bourrasque de partis, il ne nous tombe que grêle et tonnerre. Eh ! mille morts! qu'y a-t-il donc encore à nous demander ou à nous prendre? Et qui sommes-nous, voyons? Français ou Anglais? Nous n'en savons rien. Notre ville est ouverte aux soudards de tous les princes. Hier, vive Charles VII; aujourd'hui, vive Henri VI!

SCÈNE II.

Les Précédents, un HÉRAUT. (Il s'avance au milieu du carrefour et sonne de la trompette. Hommes et femmes accourent avec une curiosité craintive. Le héraut lit un parchemin qu'il déroule.)

LE HÉRAUT.

« Nous, Henri VI, roi d'Angleterre et roi de France,
» par la conquête et par le droit de nos aïeux, duc de
» Guyenne... (murmures sourds dans la foule), faisons sa-

» voir notre volonté à nos amés et loyaux sujets de » Nogent; mandons et ordonnons :

» 1° Que pour le bien de la guerre qui tire à sa fin, » il est levé sur ladite ville, une taille de mille écus que » les échevins sont chargés de répartir équitablement » entre tous les habitants.

» 2° Que pour soutenir nos fidèles troupes Anglaises » devant Orléans, orgueilleuse, déloyale et rebelle » cité, ladite ville de Nogent enverra quarante sacs de » farine au duc de Suffolk.

» 3° Prenant...

UN HOMME DU PEUPLE.

Auras-tu bientôt fini, héraut de malheur?

UN HOMME DU PARTI BOURGUIGNON.

Allons donc! Silence, les Armagnacs!

LE HÉRAUT.

» 3° Prenant en considération le triste état où est le » pays, par la faute de notre ennemi Charles, se disant » dauphin de France... (murmures prononcés) et désirant » alléger la misère de notre bon peuple, voulons que » les écus de quinze sous soient réduits à douze sous.

UN HOMME DU PEUPLE.

Et quand il les aura tous pris, il les remettra à quinze.

UN BOURGUIGNON.

Te tairas-tu, Armagnac?

LE HÉRAUT.

« Pour le roi Henri VI, le duc de Bedfort, régent. »

(La trompette sonne au milieu des murmures. Richard entre dans la ville à la suite du crieur.)

SCÈNE III.

MAUDRU, BOURGUIGNONS ET ARMAGNACS.

MAUDRU.

Nous faudra-t-il toujours supporter ces affronts? Qu'on prenne notre vie, c'est tout ce qui nous reste.

UN BOURGUIGNON.

Obéissons, c'est pour le bien du pays.

DEUXIÈME BOURGUIGNON.

Ce sont les Armagnacs qui prolongent nos malheurs par leur résistance criminelle.

PREMIER ARMAGNAC.

Les Armagnacs ont pour eux la justice.

DEUXIÈME ARMAGNAC.

Ils poursuivent les assassins et ils chasseront les Anglais comme des chiens.

PREMIER BOURGUIGNON.

Qui donc a frappé Jean-Sans-Peur, duc de Bourgogne?

PREMIER ARMAGNAC.

Qui donc a lâchement assassiné Louis d'Orléans, frère du roi Charles VI?

DEUXIÈME BOURGUIGNON.

Qui a mis le royaume à feu et à sang? Armagnac!

DEUXIÈME ARMAGNAC.

Qui a livré la France à l'Angleterre? Qui veut s'agrandir de ses dépouilles? Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, l'allié des Anglais!

PREMIER BOURGUIGNON.

C'est justice !

PREMIER ARMAGNAC.

C'est un crime !

DEUXIÈME BOURGUIGNON.

Vous êtes plus nombreux et vous nous bravez ; prenez garde, nous avons nos poignards.

DEUXIÈME ARMAGNAC.

Nous avons les nôtres et Dieu pour nous.

DEUXIÈME BOURGUIGNON.

A moi, Bourgogne !

DEUXIÈME ARMAGNAC.

A moi, Armagnac !

(Ils tirent leurs poignards et se rangent prêts à se ruer les uns sur les autres.)

MAUDRU, se jetant au milieu d'eux.

Malheureux ! n'est-ce pas assez de la guerre étrangère ? Quand les Anglais ont à peine laissé debout les murs de nos maisons, vous voulez vous égorger sur les ruines qu'ils ont faites ? Est-ce pour la guerre civile que Dieu vous permet de vivre après tant de carnage ?... Et de quelle cause vous faites-vous les soutiens ? (Aux Armagnacs.) D'un parti, déjà tombé, qui n'a su que se gorger de l'or des provinces. (Aux Bourguignons.) D'un duc ambitieux qui appelle à lui des meutes d'étrangers insolents. (Avec force.) Et la France ! la France que vous oubliez, qui donc se battra pour elle ! Tenez, savez-vous le malheur, si un miracle ne nous sauve ? Une seule et dernière ville tient encore contre les Anglais. Si Orléans succombe, ils se jettent sur les dernières

provinces, fidèles, mais sans défense, et tout est perdu. Et nous devenons Anglais ! Anglais !!... Laissez-là la croix blanche et la croix rouge. L'étendard de France est plus glorieux. Armagnacs, Bourguignons, soyez une fois Français !

UN ARMAGNAC, lui serrant la main.

Maudru a raison.

MAUDRU.

Azincourt vous crie assez fort de vous unir pour chasser l'usurpateur. Et Crécy, et Poitiers sont-ils donc sortis de vos mémoires? Par Duguesclin, soyez Français !

UN AUTRE ARMAGNAC.

Nous combattons l'Anglais, nous.

MAUDRU.

Oui, Armagnac a combattu l'Anglais, mais pour le remplacer au pillage. (Murmures dans le groupe des Armagnacs.) Si vous étiez Français, vous ne resteriez pas ainsi immobiles. Vous n'avez de courage que pour vous déchirer entre vous. Qu'il paraisse ici vingt Anglais, et vous vous cachez tous.

PLUSIEURS ARMAGNACS, d'un air menaçant.

Tu nous insultes aussi, toi?

MAUDRU, ironiquement.

Allons! égorgeons-nous; nous épargnerons la besogne à nos ennemis, et nous n'aurons pas la peine de payer la nouvelle taille que le roi Henri VI daigne nous imposer.

UN ARMAGNAC.

Ne parle pas ainsi, Maudru. C'est assez de honte.

Vienne l'heure du danger, tu nous trouveras prêts.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE, sortant de la ville en courant.

Mon père ! Mon père !

MAUDRU.

Ne crains rien, ma fille; je suis vieux, mais je saurai me défendre.

SUZANNE.

Je ne crains rien pour vous, mon père; c'est la ville entière qui est en péril.

MAUDRU.

Que veux-tu dire?

SUZANNE.

Du haut du beffroi on vient de signaler une troupe d'Anglais qui s'avance vers Nogent. On fuit de tous côtés. (Terreur dans la foule; les femmes et les enfants s'enfuient.) Venez, mon père, on a confiance dans votre courage. Venez apprendre à vos amis comment on peut défendre du pillage une ville ruinée. (A la foule terrifiée.) Quoi ! aimez-vous mieux tendre le cou, comme des moutons, à des soldats sans pitié? Manquez-vous d'armes? N'y a-t-il plus ni fer, ni plomb? Je ne suis qu'une jeune fille, moi; je vous montrerai l'exemple, s'il le faut. Fussent-ils deux cents, ces damnés, nous tous, hommes et femmes, ceux de la ville et des faubourgs, ne saurions-

nous leur résister? (Stupeur muette.) Mon père, dites-leur donc quelque chose qui les remue.

MAUDRU.

Bien, chère enfant. (Regardant la foule.) Ignominie et lâcheté! C'est donc au cœur des femmes que s'allume à présent l'amour du pays!

SUZANNE.

Oh! je le jurerais; les Anglais n'arrivent ici que pour le pillage et pour notre honte. Qui donc nous sauvera, mon père, si nous sommes seuls?

MAUDRU.

Viens, ma fille; la ville serait un refuge peu certain pour nous. Elle promet à l'ennemi plus de butin que notre chétive maison. Viens, je te cacherai dans une retraite sûre; moi, pauvre, je n'ai rien à craindre.

UN BOURGUIGNON, à part.

Nous verrons ça.

SUZANNE.

Oui, j'irai me cacher puisque c'est la dernière défense des abandonnés.

MAUDRU.

Les braves n'ont jamais désespéré; va, j'en sais plusieurs ici dont les couteaux sauront nous faire craindre.

SUZANNE, à part.

Si nous ne pouvons rien, j'ai là un poison qui me délivrera du déshonneur.

MAUDRU.

Viens, ma fille!

(Maudru entre avec elle dans sa maison.)

SCÈNE V.

LES BOURGUIGNONS et LES ARMAGNACS des scènes précédentes, PAYSANS arrivant de différents côtés pour se réfugier dans la ville.

UN BOURGUIGNON, à un paysan.

Eh! Jacques Bonhomme, pourquoi fuis-tu? L'Anglais, c'est notre ami.

UN ARMAGNAC.

Sont-ils nombreux?

PREMIER PAYSAN.

Hélas! mon Dieu, bien deux cents!

(L'Armagnac qui l'a interrogé s'enfuit.)

UN AUTRE ARMAGNAC.

Sont-ils encore loin?

DEUXIÈME PAYSAN.

Tout près d'ici, derrière nous.

(L'Armagnac s'enfuit.)

TROISIÈME ARMAGNAC, à un troisième paysan.

Combien sont-ils?

LE TROISIÈME PAYSAN.

Au moins cinq cents.

(L'Armagnac s'enfuit.)

UN BOURGUIGNON, en riant.

Il n'en faut pas tant ici pour mettre à la raison les traîtres et les rebelles.

QUATRIÈME ARMAGNAC, à un autre paysan.

Les avez-vous vus? Leur troupe est-elle forte?

LE PAYSAN.

Oh!... Ils sont peut-être plus de mille!

UN AUTRE PAYSAN.

Ils ont pris tous mes bestiaux et mis le feu à ma maison.

LA FOULE.

Les voilà !... les voilà !...

(Tous les Armagnacs fuient; les Bourguignons restent.)

SCÈNE VI.

LES BOURGUIGNONS, UNE TROUPE D'ANGLAIS.

LES BOURGUIGNONS.

Vive Angleterre !

LES ANGLAIS.

Vive Bourgogne !

LES BOURGUIGNONS.

Soyez les bienvenus, amis.

(Ils se serrent la main.)

L'OFFICIER ANGLAIS.

Y avait-il danger pour vous ?

UN BOURGUIGNON.

Non, mais ici la rebellion couve, et il y a des factieux à châtier.

L'OFFICIER.

Où ?

LE BOURGUIGNON.

Ici, d'abord. (Il montre la maison de Maudru.) Et là, partout. (Il montre la ville.)

L'OFFICIER, à quelques soldats.

Allez chez l'échevin et sachez ce qui a été fait pour l'ordonnance de notre roi. Vous le savez, à la première

alerte, un seul coup de feu, et nos camarades qui font une halte seront ici plus vite que l'éclair. (Frappant à la porte de Maudru.) Qu'on ouvre, et du vin! (Personne ne répond.) Ouvre, manant, ou gare à ta peau! (Même silence.) Soldats, enfoncez la porte.

(Les soldats frappent.)

MAUDRU, ouvrant.

Arrêtez, la maison est vieille, vous allez la faire crouler sur vous.

L'OFFICIER.

Du vin, du vin, ribaud d'Armagnac! Et vivement! Nous sommes quinze.

MAUDRU, à part.

Quinze! (Haut.) Je n'en ai plus... dans cette maison. Le peu qui me restait, je l'ai rentré dans la ville; il y a tant de misère dans le faubourg que je n'habite presque jamais cette masure. Si vous voulez m'accompagner...

L'OFFICIER.

Vas-en chercher et si tu ne reviens...

MAUDRU, à part.

Quinze! (Haut.) Oui, je reviendrai, et il y en aura pour vous tous. (Il tire un poignard dont il montre la pointe. —A part.) Mon Dieu! pendant mon absence, protégez mon enfant!

(En sortant, il échange quelques paroles avec Richard, qui revient. L'officier entre chez Maudru avec un Bourguignon et un soldat.)

SCÈNE VII.

LES SOLDATS ANGLAIS, RICHARD.

UN SOLDAT, au moine Richard.

Saint homme, prenez cet escabeau; donnez-nous vos bénédictions et vos prières.

RICHARD.

Oui, il faut implorer la miséricorde du Seigneur. Hélas! J'ai frappé de mon front la terre qu'a foulée le Dieu de paix; j'ai baigné de mes larmes son sépulcre divin; j'ai pleuré sur tous les maux, sur tous les crimes, et je vais priant pour toutes les infortunes.

LE SOLDAT.

Bénissez-nous, bon pèlerin.

RICHARD, d'un air grave et menaçant.

Bénies soient les victimes; malédiction sur les bourreaux!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, L'OFFICIER amenant SUZANNE, et LE BOURGUIGNON apportant un broc de vin.

L'OFFICIER.

Le drôle! il nous cachait son plus précieux trésor. Nous aurons le vin et la fille. Tu es charmante et tu me suivras au camp, ma mignonne.

SUZANNE, regardant vers la ville.

O mon père!

(Les soldats apportent des verres et des cruches pleines.)

L'OFFICIER.

Allons, verse, la belle. Je veux boire le premier verre à ta jeunesse et à ta beauté. Camarades, buvez à la prisonnière de votre officier.

(Ils boivent.)

SUZANNE.

Votre prisonnière!

L'OFFICIER.

Rassure-toi, mignonnette. Quinze ans de séjour dans le pays des femmes tendres et du bon vin nous ont appris la galanterie et l'amour.

(Il chante.) L'amour, l'amour m'entraîne,
A toi, belle, ma foi;
Ma captive est ma reine,
Quand son cœur est à moi.

SUZANNE, à part.

O mon père, me laisserez-vous mourir?

L'OFFICIER.

Le second verre à notre jeune roi Henri VI, le glorieux vainqueur!

TOUS.

A Henri VI!

L'OFFICIER, à Suzanne.

Eh bien! tu ne bois pas à ton roi? Allons, prends un verre et répète avec nous: A Henri VI!

SUZANNE, douloureusement.

Oui, je veux aussi porter une santé. (Elle a pris dans son aumonière une petite fiole sans être vue. Elle en verse le contenu dans une cruche.) Tendez vos verres. (Elle verse.) A Henri VI! (Ils boivent.) A Henri VI, l'usurpateur, malédiction!...

(Elle boit.)

L'OFFICIER, tirant son épée.

Blasphème!... Tu mourras!

SUZANNE.

Vous ne frapperez qu'une morte. Ce vin a été empoisonné par moi; je suis vengée!

TOUS.

Malheur!... Damnation!...

(On entend plusieurs coups de feu dans la ville; un soldat anglais blessé paraît à la porte en se traînant.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN SOLDAT blessé, puis MAUDRU suivi d'hommes armés.

LE SOLDAT blessé.

Ils nous assassinent; fuyez, vous autres, fuyez vite; moi, je meurs!

(Il tombe.)

L'OFFICIER.

Vengeance! Vengeance!

MAUDRU, à la tête d'hommes armés.

A mort, les Anglais! A mort, ces forcenés!...

(Lutte et massacre des Anglais.)

SUZANNE.

Mon père, c'est inutile; j'ai versé du poison dans ce vin... Oui, du poison! Ma mère me le donna avant de mourir. Elle me dit : « Suzanne, je le réservais pour » nous deux, si le malheur de la guerre l'eût voulu; » garde-le sur toi, et si tu es menacée... » Mon père, je

me croyais perdue. Ils ont bu... moi aussi avec eux... Mon père, pardonnez-moi!...

MAUDRU.

Ma fille! mon enfant! Te perdre!... Mon Dieu! Au secours! O ma Suzanne, ma vie!... A moi!...

SUZANNE.

Je me sens mourir!.. (Au moine qui se traîne près d'elle.) Bon père, priez pour moi!

(Elle meurt.)

MAUDRU.

Ma fille!... Mon enfant!... Ma vie pour la tienne; je ne veux pas que tu meures!

RICHARD, se penchant vers Suzanne.

Elle est morte!

TOUS.

Vengeance!... Vengeance!... Sus aux Anglais! Vengeance!...

RICHARD.

Oui, Dieu l'apprête, la vengeance! Amis, mes frères, le sang français que la terre a bue a crié vers le ciel, et Dieu a pardonné dans sa miséricorde... C'est une femme, épouse indigne, reine sans cœur, mère dénaturée, c'est l'infâme Isabeau de Bavière qui a plongé le royaume dans cet excès de désolation. Eh bien! j'en jure par cette tête virginale, c'est aussi une femme, une jeune fille, forte et grande, par l'épée et par le cœur, c'est une sainte qui chassera les Anglais et rendra la vie et la paix au royaume. Partout se fait entendre cette voix prophétique. Écoutez-la par ma bouche,

Le faible écrasera le fort. Une vierge a sauvé le monde; une vierge sauvera notre pays. Courage, mes amis, espérez. Dieu veille sur la fille aînée des nations; il n'a amais abandonné la France!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, UNE TROUPE D'ANGLAIS.

(Tumulte au loin, coups de feu, cris du peuple; on fuit; un corps d'Anglais arrive à la porte de la ville; il tue tout ce qui résiste; Maudru emporte sa fille.)

LE CAPITAINE ANGLAIS.

Le pillage et le feu partout!

(Les Anglais entrent dans la ville en criant.)

RICHARD.

O France! ta dernière douleur est venue; l'ange du salut va paraître!

FIN DU PREMIER TABLEAU.

Deuxième Tableau.

NOTRE-DAME-DES-FONTAINES.

Les hauteurs dominant la vallée de Domremy. — Au fond, un clocher ; à gauche, une fontaine sortant d'un rocher, surmontée d'une statue de sainte Catherine de grandeur naturelle. — Des jeunes filles apportent des couronnes de fleurs qu'elles suspendent à l'arbre et à la fontaine. Quelques-unes y attachent leurs chaperons. — Des vieillards puisent de l'eau. — Groupes divers. — Tout le mouvement d'une fête de village.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE AUBRY, marraine de Jeanne Darc, JACQUELINE, sa tante, HAUMETTE, son amie, UN JEUNE PAYSAN, de Domremy, LE SONNEUR, puis l'astrologue HIÉROME ET DURAND.

HAUMETTE.

Est-il bien vrai, mère Aubry, que les fées venaient danser en rond autour de cet arbre?

JEANNE AUBRY.

Oui, mes enfants, oui; mais elles ont disparu, depuis qu'on y a porté la croix en procession et récité l'Évangile de saint Jean. La bonne sainte Catherine que voilà les a remplacées, et l'eau de sa fontaine guérit toutes les fièvres.

HAUMETTE.

Et les fées, mère Aubry, les avez-vous vues?

JEANNE AUBRY.

Si je les ai vues! Vrai, comme je vous vois, aussi vrai que voilà sainte Catherine dans sa niche enguirlandée de lierre.

PLUSIEURS VOIX.

Oh! contez-nous ça, contez-nous ça!

JEANNE AUBRY.

Il y a déjà bien cinquante ans, car j'étais encore toute petite, et.....

(Les groupes du fond du théâtre s'agenouillent devant la statue de sainte Catherine pour chanter. Jeanne Aubry et le groupe qui l'entoure s'interrompent pour se joindre à eux.)

Notre-Dame des Fontaines,
Nous sommes à vos genoux ;
Venez adoucir nos peines
Et de mal préservez-nous.

(Les différents groupes se relèvent.)

JEANNE AUBRY.

Mes enfants, je vous conterai l'histoire en retournan au village.

(Durand arrive avec Hiérôme.)

HIÉROME.

Je vois dans votre étoile un rayon si brillant...

DURAND, durement.

Depuis quand voit-on les étoiles en plein jour? (Il lui tourne le dos et s'approche avec empressement de Jeanne Aubry.) Mère Aubry, savez-vous où est notre Jeannette?

(Hiérôme va vers un groupe de jeunes gens.)

JEANNE AUBRY.

Non, elle n'est pas ici, et cela m'étonne; c'est la pre-

mière fois qu'elle manquera à la fête des Fontaines.

(Durand monte sur un tertre et regarde dans le lointain.)

HAUMETTE.

Oh! vous ne la gronderez pas, vous, sa bonne marraine.

JEANNE AUBRY.

C'est que depuis son retour de Vaucouleurs, elle est encore plus triste qu'à l'ordinaire; elle ne parle à personne... Ah! si elle songeait à quelque gentil garçon! Jeunesse et plaisir vont de compagnie. Mais non; toujours seule et songeuse... Une jeune fille sans amour, c'est une fontaine sans eau. Ça m'inquiète, voyez-vous, et j'ai peur que ses rêves ne la rendent folle.

UN JEUNE PAYSAN.

Oh! oui; on dit qu'elle est en commerce avec les mauvais esprits.

JEANNE AUBRY.

Quelle menterie! Si elle fréquente les églises, c'est qu'elle n'aime que les dévotions!... C'est avec le bon Dieu qu'elle parle.

HAUMETTE.

Et ce sont des jaloux qui disent le contraire.

LE JEUNE PAYSAN.

Vous connaissez donc ses secrets, Haumette?

HAUMETTE.

Oui, et je sais que ce n'est pas à vous qu'elle pense. Vous avez prétendu qu'elle vous avait fait une promesse de mariage, mais..

LE JEUNE PAYSAN.

Moi, me marier avec une sorcière!... J'aimerais

mieux mourir de la façon que vient de me prédire l'astrologue qui est là. Il m'assure, mais je n'en crois rien, que je serai bientôt soldat de France.

HAUMETTE, vivement.

Un beau soldat! L'année dernière, quand les Bourguignons sont venus à Domremy, il s'est sauvé tout le premier à Neufchâteau..

LE JEUNE PAYSAN, après avoir fait un geste de menace à Haumette.

Je mourrai, dit-il, en combattant sous les ordres d'une femme de ce pays qui sauvera le royaume.

JACQUELINE.

Une femme qui sauvera le royaume! Mais vous ne la connaissez donc pas? Vous ne savez pas ce qui s'est passé à Vaucouleurs quand notre Jeannette y est venue? Eh! mon Dieu! c'est toute une histoire et je vais vous la conter.

DURAND, revenant.

Allons, femme, ne te mêle pas de ces affaires, tu les gâtes par ta langue, entends-tu bien?

JACQUELINE.

Ma langue! elle est mieux affilée que la tienne. Est-ce donc mentir quand je dis que tout le pays venait consulter Jeanne contre les sorts? Tous les dimanches notre maison était pleine de malades qui demandaient guérison.

DURAND.

Eh! tant mieux, Jacqueline. Comme dit le proverbe :

Du pauvre, guérison,
De Dieu, bénédiction.

JACQUELINE.

Tant pis! quand on jase trop d'un fille ou d'une maison, c'est qu'il y a mal, et je ne ne veux plus qu'on vienne jeter de l'eau bénite sur notre porte. (A ceux qui l'entourent.) Oui, monseigneur le comte de Baudricourt lui-même, notre gouverneur, est venu avec monsieur le curé pour chasser le démon du corps de cette diablesse. Une fille de dix-huit ans, vouloir que le roi lui donne une armée! Voyez donc! Le roi a de bons chevaliers. Depuis quand les jupes se changent-elles en cottes de mailles? C'est une folie qui fait rougir rien que d'y penser.

DURAND.

Femme, va dire tes patenôtres, et tes paroles te serviront mieux.

JACQUELINE.

Si ce que vous avez tous deux dans la tête avait dû se faire, ce serait fait aujourd'hui. Personne ne vous écoute. A quoi vous a servi de conduire Jeanne chez monseigneur le duc de Lorraine, qui est bien plus puissant que messire de Baudricourt? On l'a renvoyée à ses moutons. C'est le démon qui vous tente et qui veut vous perdre.

DURAND.

Femme, c'est le manque de foi qui perd. Vous autres, aimez-vous mieux la guerre qui ruine nos champs et qui brûle nos églises? Quand un loup enragé court dans nos villages, ne prenons-nous pas nos fourches? C'est ce qu'il faut faire contre les Anglais et les Bourguignons. Et si quelqu'un, homme ou femme, se montre hardi,

quand tout le monde a peur, il y a honte à ne pas le suivre, et c'est lâcheté que d'en médire. Ah! Jacqueline, bientôt tu diras mieux. Mère Aubry, tenez-lui tête... Je vais trouver Jeannette; il faut que je lui parle...

(Il sort.)

HAUMETTE.

Pourquoi toutes ces dures paroles contre votre nièce, Jacqueline?

LE SONNEUR.

Il n'y a que les mauvais cœurs à vouloir lui faire mauvaise renommée. Vous ne savez pas comme elle est bonne pour les pauvres gens. C'est elle qui a sauvé ma femme, en veillant et en priant pour sa guérison. Comment pourrai-je jamais vous payer la vie de ma femme, lui disais-je un jour? Mon bon sonneur, m'a-t-elle répondu, quand vient l'heure de l'angelus, sonnez bien doucement et bien longtemps. Le soir, j'aime le son des cloches et je prie mieux la vierge Marie. Et, en disant cela, elle me souriait comme un ange du bon Dieu.

LE JEUNE PAYSAN.

Laissez-donc... Si le diable ne lui tournait pas l'esprit, elle ferait comme tout le monde.

JEANNE AUBRY.

Le diable! Méchant gars, si la diablesse voulait de vous, combien la rechercheraient, elle si bonne!... Tenez, la voyez-vous?

(Les différents groupes se sont peu à peu retirés. — Jeanne arrive avec son frère Pierre en soutenant un vieillard qu'elle conduit vers la fontaine.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, JEANNE, PIERRE, son frère, MAUDRU.

JEANNE.

Bon vieillard, reposez-vous là. (Elle puise de l'eau dans une tasse placée à côté de la fontaine.) Prenez, voilà qui vous fera du bien. Les faibles qui en boivent avec foi sont relevés.

MAUDRU.

Merci, ma fille; ce peu d'eau vous sera compté pour beaucoup dans le ciel.

JEANNE, s'approchant du groupe.

Bonjour, Haumette; bonjour, marraine.

JEANNE AUBRY, moitié fâchée, moitié souriant.

Quand on veut te gronder, ma fille, on ne le peut plus, et pourtant j'ai bien sujet.

JEANNE, souriant.

Allons, embrassez-moi, marraine.

JEANNE AUBRY.

J'ai le cœur trop bon; enfin, puisque tu viens dire la prière à sainte Catherine et faire avec nous la fête des Fontaines, je te pardonne.

JEANNE.

Marraine, il n'y a plus de fête pour moi, vous le savez.

JEANNE AUBRY.

Il t'arrivera mal, ma fille; tu fuis tout le monde, ce n'est pas de ton âge; si c'était par amour, il y aurait

moyen de te guérir; mais tu n'y penses même pas, et c'est là le pis. Et alors les méchants disent que tu es une visionnaire et que tu hantes l'esprit malin.

JEANNE, fermement.

Dieu ordonne, j'obéirai.

JEANNE AUBRY.

A quoi? dis-nous.

JEANNE.

Je dois me taire encore.

JEANNE AUBRY.

Et quand parleras-tu?

JEANNE.

Quand Dieu le voudra.

(Jeanne Aubry fait un geste désespéré.)

MAUDRU, venant vers Jeanne.

Adieu, enfant secourable, mes forces sont revenues; je reprends ma route.

JEANNE.

Où allez-vous ainsi, bon vieillard?

MARDRU.

Je fuis le pays de France où j'ai tout perdu. J'avais un dernier bien, une enfant, ma vie tout entière, une fille, belle et bonne comme vous, et du cœur!... Les Anglais me l'ont tuée!...

JEANNE.

Pauvre homme! Oh! les Anglais!

MAUDRU.

Je ne sais comment je lui ai survécu. Vieux et infirme, je vais en mendiant tâcher de mourir dans un

pays tranquille, puisque désormais la France est morte.

JEANNE.

Morte!... Le roi de France ne fait donc rien pour elle?

MAUDRU.

Le roi? Lequel?

JEANNE.

Il n'y a qu'un roi de France.

MAUDRU.

Si c'est de monseigneur le Dauphin que vous voulez parler, il s'amuse, m'a-t-on dit, dans son château de Chinon. Il oublie ce qu'il est. On m'a dit encore que la délivrance du pays se ferait par une jeune fille des Marches de la Lorraine. Si cela arrivait, ce serait un bien grand miracle!

(Il se dispose à partir.)

JEANNE, l'arrêtant.

Restez encore, restez. Parlez-moi du roi, du pays, de ce que vous avez vu. Dites-moi la grande pitié qui est au royaume de France. Parlez longtemps; tenez, si je vous arrête, prenez cette petite aumône. Jeanne est pauvre, mais elle donne de bon cœur.

MAUDRU.

L'aumône du cœur! — J'ai bien vu des choses, allez. J'ai fait la guerre, sous Duguesclin; c'était le temps où toute bataille était pour nous une victoire. Aujourd'hui encore, si on voulait, oui, même aujourd'hui, les fils feraient ce qu'on fait les pères. Quand je dis qu'il n'y a plus de France, c'est que j'ai le désespoir dans l'âme.

Mais, voyez-vous, bonne fille, dans ce pays si déchiré, si misérable, dans ce pays perdu par le roi et les seigneurs, il y a toujours des bras et des armées... Ah ! si on savait, si un homme nouveau paraissait, qui dise : « Voici le dernier jour des batailles; lève-toi, peuple, debout ! sus aux Anglais ! Dieu ne veut pas que la France périsse ! » Ah ! vous verriez s'il ne serait pas entendu. La France ne connaît pas ses forces. Un éclair du ciel dans cette nuit sombre la révélerait à elle-même.

JEANNE, inspirée.

Oui, je marcherai, la France se meurt; je marcherai, Dieu le veut. Je ranimerai le peuple et les soldats. La foi grandira, et, l'élan donné, les Anglais fuiront jusqu'au dernier... Que je voie le roi ! Que je lui parle ! Dieu se fera entendre à lui et la France sera délivrée.

(Jacques Darc est arrivé aux premières paroles de Jeanne.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, JACQUES DARC, père de Jeanne, le moine RICHARD, qui écoute à l'écart.

JACQUES. (Il prend vivement la main de Jeanne.)

Ah ! te voilà encore dans tes folies, Jeannette... Elle me met en colère quand je l'entends comme cela. (A Jeanne.) Aller faire la ribaude au milieu des soudards ! Songes-tu bien au bon Dieu que tu pries si souvent ?

(Jeanne Darc baisse la tête et demeure rêveuse.)

JEANNE AUBRY.

Allons, Jacques, sois une fois bon pour elle.

JACQUES.

Il n'appartient pas à une fille de se mêler aux hommes d'armes. Qu'elle reste auprès de sa mère! (A Jeanne.) Est-ce que tes aventures à Vaucouleurs ne t'ont pas rendu la raison? Tenez, mère Aubry, vous qui la défendez toujours, savez-vous bien... Eh! mille morts! je ne voulais pas en parler, parce que j'en ai honte... savez-vous bien que Durand, mon beau-frère, a osé demander à messire comte Robert de conduire Jeannette au roi de France pour commander ses soldats. Il l'a fait parce qu'on écoute quelquefois les fous pour les amener à guérison. (A Jeanne.) Te rappelles-tu ce que lui a répondu monseigneur de Baudricourt? « Brave homme, votre nièce est une folle; baillez-lui » quelques bons soufflets pour la guérir et ramenez-la » chez ses parents. » Des soufflets! Ce n'est pas assez, mort-Dieu! Vois-tu, mon petit Pierrelo, s'il arrive jamais qu'elle soit assez damnée fille de Satan pour faire ce qu'elle a dans la tête... je veux... oui, je veux que vous la noyiez; et si vous ne le faites, je le ferai de mes mains.

(Jeanne se détourne, Pierre lui serre la main.)

JEANNE AUBRY.

Allons, pas de colère un jour de fête; retournez au village, et laissons Jeanne faire ses dévotions.

JACQUES.

Retiens bien mes paroles, Jeannette. Ta mère est trop

bonne pour toutes tes façons d'ensorcelée ; mais moi !...
(Il fait un geste de menace et se retire avec la mère Aubry.)

HAUMETTE, à Jeanne.

Obéis à Dieu, lui seul te consolera.

MAUDRU.

Si la prophétie est vraie, c'est de vous qu'elle parle. Vous êtes marquée de la main de Dieu, vous avez le cœur et la foi, c'est vous qui serez le salut de tous. Oh ! s'il en est ainsi, je ne quitte pas la France, je ne m'éloigne pas de vous ! Le vieux sergent d'armes de Duguesclin pourra peut-être encore tenir une épée.

(Il se met à genoux avec les paysans qui sont restés ; on chante.)

Notre-Dame des Fontaines,
Nous sommes à vos genoux ;
Venez adoucir nos peines,
Et de mal préservez-nous.

(Jeanne est restée méditative ; la prière finie, tout le monde sort, à l'exception de Richard.)

SCÈNE IV.

JEANNE DARC, le moine RICHARD.

RICHARD, s'approchant de Jeanne.

Oui, sainte fille, c'est à vous que le ciel réserve d'arracher la France à son abîme d'humiliation. La bergère brisera l'épée du conquérant : vous vaincrez, Jeanne, et si Dieu vous suscite des obstacles, c'est pour former votre âme à la lutte. — Déjà j'ai annoncé la délivrance

prochaine... Oui, Jeanne, je viens vous seconder, vous suivre, vous proclamer et partager avec vous tous les dangers de votre grande mission.

JEANNE.

Bénie soit votre parole, bon moine, qui me consolez toujours. Bien que les voix du ciel ne m'aient jamais parlé de vous, je vous ai cru, vous qui songez à la délivrance du royaume.

RICHARD.

A quelle gloire nous sommes appelés! La France des nobles seigneurs, sera sauvée par une bergère! La France très-chrétienne, relevée par l'obscur cordelier! Nous triomphons, devant nous s'inclinent les rois et les peuples. A nous, honneur et puissance!... O tentation digne des grands cœurs! Noble ambition des âmes dévouées et choisies de Dieu!

JEANNE.

Ne me tentez point par des honneurs que je ne connais pas. Je ne fais qu'obéir à Dieu pour faire sa volonté. Je suis toute à lui. S'il met en moi force et courage, si par son assistance je sauve le pays, pourquoi demanderais-je le prix d'une victoire qui ne serait pas mon ouvrage?

RICHARD.

Loin de moi la pensée des grandeurs de la terre! Si je vais prêchant les affligés, je n'attends rien des hommes; je ne suis que le serviteur de Dieu, et les dons qui me viendront de lui, je les ferai pieusement tourner à sa gloire. — Servir Dieu pour le glorifier, ce vœu de

mon âme n'est-il pas écrit dans la vôtre, ma fille?

JEANNE.

Mes saintes m'ont commandé de marcher. Quand viendra mon heure, je marcherai. Mais je ne cherche ni richesses, ni dignités. Que d'autres montent plus haut!... Oh! que j'aimerais mieux rester dans ce doux pays des vallées de la Meuse! J'y reviendrai, et mon seul désir après les desseins de Dieu, est de mourir doucement sous le toit de ma mère.

RICHARD.

Ame belle et simple! Obéissez à la voix de vos patronnes. Marchons ensemble, ma fille. Le peuple qui m'aime écoute mes conseils. Vous serez le glaive qui venge; et moi, auprès de vous, je serai la parole qui fait aimer!

JEANNE.

Que je délivre Orléans! Que je mène au sacre de Reims le dauphin de France! Que je chasse du pays les Anglais! C'est à ces grandes choses que je dois uniquement penser.

RICHARD.

Comme vous, j'y pense et j'y travaille, et plus que jamais je puis vous dire : Espérez!... Sachez, ma fille, tout ce que j'ai fait pour notre cause depuis votre départ de Vaucouleurs. Convaincu au fond du cœur par vos révélations, le comte de Baudricourt hésitait toujours à prendre votre défense contre ceux qui vous regardent comme une charmeresse. Je lui ai fait honte de sa faiblesse; je l'ai éclairé sur son devoir, et enfin,

sur mes instances, il s'est décidé, il y a un mois, à écrire à notre souverain Charles septième.

JEANNE, vivement.

Et le roi a répondu?

RICHARD.

Pas encore, mais il faut qu'il réponde. L'abandon où il se trouve, les désastres du pays, les nouvelles désespérées que l'on apprend de la Loire, tout annonce que le roi Charles vous appellera devant lui.

JEANNE.

Que Dieu l'inspire!

RICHARD.

Celui qui vous forme pour une si belle entreprise ne vous abandonnera pas. Hier, j'ai quitté Vaucouleurs, j'y retourne demain, et, messager de la bonne nouvelle, je reviendrai bientôt. Vous seule, Jeanne, connaissez mon zèle et mon dévouement; vous seule, un jour, pourrez en tenir compte à l'humble cordelier.

JEANNE.

Ne parlez pas ainsi, frère Richard. Suivons nos jours sans songer à nous-mêmes. Est-ce à moi à vous dire qu'il faut être pur devant Dieu? Je sais que je suis appelée à de grands devoirs. Que le roi m'entende, je les remplirai! (Elle sort.)

RICHARD, seul.

Oui, cette jeune fille avec ses mystères et ses visions peut être l'instrument de ma fortune. Son air inspiré peut l'élever et m'élever avec elle!...— Et pourquoi, au lieu du capuchon de bure, ma tête ne porterait-elle

pas la mître?... Qui sait? Est-ce que, dans ces temps de désordre universel, le mérite suffit seul pour donner la puissance? Quand les peuples se déchirent et succombent, il y a place pour l'ambition d'un homme! La France est à l'agonie; elle cherche des appuis et donnera tout à qui la sauvera. Que Jeanne accomplisse ce miracle, et je tiens le royaume dans ma main! Qu'elle soit l'épée, et moi le conseil; ce qu'elle sera par la victoire, je le serai par la parole. Oui, le roi m'écoutera et je le conduirai; et quand Jeanne voudra descendre, moi, je monterai encore!... Marche, moine ambitieux, marche! Que d'évêques, que de prélats, que de papes, partis du même degré que toi, ont commandé aux peuples!

SCÈNE V.

RICHARD, HIÉROME.

HIÉROME.

Maître?

RICHARD.

Que me veux-tu?

HIÉROME.

Maître, j'ai besoin de m'ouvrir à vous sur mon avenir, je pourrais dire notre avenir, puisque vos projets sont devenus les miens... — Ecoutez. Quand je quittai Rouen pour aller étudier la Somme théologique et le grand Aristotelès, en l'université de Paris, je croyais,

foi d'astrologue, que j'allais devenir un des soutiens de l'état, et... Vous ne m'écoutez pas?

RICHARD.

Va, continue.

HIÉROME.

Me voilà bachelier. Tout confit de savoir et bourré de logique, j'étudiais toujours, mais je m'aperçus bientôt que le latin garnit moins la bourse que la cervelle, et je me sentais plus apte, je l'avoue, à sacrifier au dieu Plutus qu'à refaire les périodes de l'orateur Cicero. Je jurai donc de chercher un autre moyen de parvenir, tout en me conservant libre. La liberté!... Puissance qui livre le monde aux philosophes; mets divin qui nourrit le cerveau de fumées délicieuses et montre à l'imagination des merveilles inconnues!... J'étudiai les prophéties de Merlin, les secrets de Nicolas Flamel, et j'allai partout vendant des drogues et lisant la destinée de chacun dans les étoiles. Malheureusement la guerre ne me laissait rien à glaner. — C'est alors que je vous connus. L'artisan, le laboureur, le noble, le bourgeois couraient en foule à vos sermons... La moindre de vos quêtes était presque une fortune... Vous m'écoutez, maître? (Richard fait un signe de tête affirmatif.) — (A part.) Je crois bien, je le flatte. — (Haut.) Vous aviez besoin d'un serviteur habile, — (à part) d'un compère, — (Haut.) je vous plus, et maintenant, grâce à vous, mon étoile se dégage de ses brouillards.

RICHARD.

Où veux-tu en venir avec ce bavardage?

HIÉROME.

Voici, maître. J'ai peur que mon bonheur ne dure pas, et c'est dommage,... car j'engraisse. Vous m'avez ordonné d'annoncer en tous lieux la venue d'une bergère qui doit sauver la France.

RICHARD.

Eh bien!

HIÉROME.

Eh bien! c'est chose faite. Oh! ça prend partout comme le feu à des étoupes. Les prophéties de Merlin sont connues comme chapitre d'Evangile. Le peuple attend l'épée miraculeuse. Je puis affirmer, à ma honte, qu'il l'attendait déjà sans moi. Oui, on dirait qu'avant notre venue mille voix étrangères ont répandu la nouvelle en tous lieux. Aussi est-ce besogne trop facile et trop maigre que celle que je fais. Je n'y attrape en ce moment ni argent, ni renommée. Il m'est dur de suivre quand je me sens l'ambition de conduire. Julius César, ce fameux romain, disait qu'il aimait mieux être le premier dans un village que le second dans Rome. Ainsi veux-je faire, ou je quitte le métier.

RICHARD.

Ambitieux!

HIÉROME.

Qui ne l'est, plus ou moins? Astrologue assermenté du roi! J'ai votre parole, si vous réussissez; est-ce trop pour moi? Cardinal ou ministre de France, est-ce trop pour vous?

RICHARD.

Tu es sur la route, patience, et laisse-toi conduire. Pars à l'instant même, traverse la Champagne, l'Orléanais, la Touraine, et attends-moi à Orléans qui sera bientôt délivré.

HIÉROME.

Etes-vous sorcier?

RICHARD.

Va, te dis-je, annonce partout le grand miracle que je réserve à la France.

HIÉROME.

O grand homme! je pars, mais...

RICHARD.

Nous ne tarderons pas à te suivre.

HIÉROME.

Mais mon escarcelle est plus légère que la cervelle d'une jeune fille, et la route est longue.

RICHARD, lui donnant de l'argent.

Prends, mendiant insatiable...

HIÉROME.

Chacun mendie à sa façon; les uns à la cour, les autres sur les routes; moi, je ne rougis pas de la mienne, puisqu'elle me fait votre égal, mon frère. Ne mendions-nous pas pour la gloire du pays et pour la nôtre? (à part.) Imbécile qui croit me duper!

RICHARD, à part.

Maître sot qui ne voit pas plus haut que son bonnet. (Il sort.)

HIÉROME, seul.

Messire moine, m'est avis que vous jouez un vilain

jeu. Moi, je trompe des badauds qui ne demandent pas mieux que de se laisser duper deux fois, trois fois, toujours. Vous, vous trichez la France, vous vous attaquez au roi. N'allez pas trébucher, messire moine. Ne fait pas des sorciers qui veut. (Jeanne paraît.) Voici la nôtre. Si je lui parlais un peu? Car enfin, pourquoi n'entrerais-je pas dans l'affaire un peu plus au fond?... Bast! je n'aime pas le fagot... Il se fait tard, et d'ailleurs mon ventre chante misère. Allons souper.

(Il s'en va.)

SCÈNE VI.

JEANNE.

JEANNE, seule. Elle se dirige rêveuse vers la statue de sainte Catherine.

Voir le roi!... Le dauphin de France!... Lui parler, le convaincre!... — Aurai-je en sa présence toute la force que je me sens là?... Oh! si j'allais trembler?... Et pourquoi trembler? Quelle cause vais-je défendre? celle de la France contre l'Angleterre! J'ai pour moi la justice : je suis le bras de Dieu! — Mon Dieu! quelque destinée que vous me réserviez, je me regarderai toujours comme votre servante; ma vie vous appartient : honneur et gloire, tout est à vous!... — (On entend sonner l'Angelus.) Voici l'heure de la prière du soir. Que j'aime à la dire ainsi, seule à la face de Dieu, du ciel et de la terre!... Il me semble qu'elle s'élève plus pure sur les ailes des anges et que mon âme s'envole avec

elle au séjour des bienheureux. Je me sens toute pénétrée d'une douceur infinie; la terre disparaît; des voix célestes me parlent et je m'entretiens avec elles.— (Elle s'agenouille devant la statue de sainte Catherine.) Bonne sainte, qui m'aimez, et qui me le dites si souvent, faites que mon père et ma mère ne s'irritent pas de mon départ et ne souffrent pas de mon absence... Et à moi, venez me donner la force d'accomplir vos commandements, car je suis toute jeune, et quelquefois j'ai peur...

SAINTE CATHERINE. Un rayon de lumière tombe sur elle.

Jeanne, ma fille, ton destin va s'accomplir. Les chemins s'ouvriront devant ta volonté et ton courage; sois toujours bonne et dévouée. Dieu t'accompagne, et la France t'attend. (La lumière disparaît; Jeanne reste en extase, puis se lève lentement; toute son attitude révèle une inspirée.)

JEANNE.

La France m'attend!... Je vais donc partir! Oui, le roi a répondu. Il me mande à sa cour... Partir! Demain peut-être!... Comme mon cœur bat!... Prendre la place des vieux capitaines!... Marcher à la tête d'une armée de Français! Moi, pauvre fille, m'en aller, le fer au poing, la cuirasse sur la poitrine, me jeter dans la mêlée!... Moi, pousser le cri de guerre et faire couler le sang à flots!... Le sang? Non, ma main ne le versera pas; je ne veux que mon étendard et le nom de Jésus pour mener les miens sur les citadelles et rompre les bataillons... — Anglais, c'est Dieu qui vous chasse;

fuyez. — Ils fuient; les fanfares de la victoire ont sonné! — Silence! A genoux! Le dauphin reçoit la couronne de ses pères; l'huile sainte a coulé sur son front. Je suis à sa droite; le voilà roi! — Vous êtes roi, sire, et bientôt vous régnerez dans votre bonne ville de Paris. Marchez encore... — Mais pourquoi voulez-vous m'éloigner? — Sire, laissez-moi près de vous. — Qu'a-t-il répondu? — Dieu! pourquoi ces images noires qui me brouillent la suite? O cher pays, ô ma mère, et toi, ma bonne Haumette, amie fidèle, je ne vous dis pas un adieu éternel; je reviendrai, comme le moissonneur, après ma tâche finie, et j'aurai, moi aussi, mes jours de plaisirs et de fêtes!...

SCÈNE VII.

JEANNE, DURAND.

DURAND.

Jeanne! Jeanne! où es-tu donc?...

JEANNE.

Qui m'appelle?

DURAND.

Jeanne! Quelle bonne nouvelle! Le roi Charles....

JEANNE.

Frère Richard m'a tout appris, mon oncle.

DURAND.

Richard! ce moine qui rôde autour de toi?...

JEANNE.

Mon oncle, un saint homme !

DURAND.

Un saint homme? Ah! ma fille, tu es trop simple avec les gens. Prends garde ! Tu ne sais pas ce que c'est que le mal, et l'apparence te trompe. Ce moine est suspect, même au château, et il se vante de plus de choses qu'il n'en fait. Tiens, il y a quelques jours, j'entendais dire au chevalier Jean de Metz : — « N'est-ce pas là ce moine » qui montre si bien à la petite Jeannette à faire l'ins- » pirée ? » — Ah ! laisse-là ce vilain moine, et songeons à ton départ.

JEANNE.

Mon départ?

DURAND.

Oui, ton départ. Peux-tu me faire parler d'autre chose ? — Ce matin, au moment où j'allais quitter Vaucouleurs, messire de Beaudricourt m'a mandé près de lui. « Durand, m'a-t-il dit, je viens de recevoir un » message ; le roi me permet de lui présenter Jeanne. » Cours à Domremy, ramène ta nièce à Vaucouleurs. » Je porterai moi-même les armes à côté d'elle pour la » conduire au roi. »

JEANNE, avec exaltation.

Dieu lui a parlé ! Partir ! Oui, sans perdre un seul jour ; le moindre retard serait un péril pour le pays et pour nous !

DURAND.

Viens dire adieu à ton père.

JEANNE.

Non, que mon père ignore mon départ! Je vais contre sa volonté; mais pour obéir à Dieu. Partons pour Vaucouleurs. De là, sans attendre, nous irons vers le roi Charles. Que personne ne soit averti! C'est une nécessité. Anglais et Bourguignons, amis et ennemis, il faut leur échapper à tous, éviter les poursuites des uns, l'entraînement des autres. Avant toute chose, c'est le roi, le roi seul que je vais trouver... Oh! maintenant, c'est le métier de guerre qui commence pour moi. J'ai tout prévu, Dieu m'a tout dit. Villes gardées, campagnes couvertes de soldats, rivières et montagnes, je franchirai tout. Partons : la flèche lancée doit frapper le but!... Adieu, ma mère! Adieu, tout ce que j'aime ici, adieu du fond de mon cœur qui ne pourrait s'ouvrir au vôtre... Ah! mon âme se brise d'angoisse de vous cacher ma fuite... Un jour vous me pardonnerez... quand vous saurez que Dieu me commandait.

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU.

Troisième Tableau.

JEANNE ET LE ROI.

Une salle gothique au château de Chinon. — Ameublement d'une grande simplicité; au fond, une porte donnant sur une galerie; à gauche, le siége du roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI CHARLES VII, AGNÈS SOREL, LE COMTE DE LA TRÉMOUILLE.

Le comte de la Trémouille attend, debout; le roi Charles VII entre avec Agnès Sorel; il congédie les deux pages qui le suivent.

LE ROI.

Vous nous attendiez, comte? Est-il arrivé quelque nouvelle pendant notre promenade?

LA TRÉMOUILLE.

Sire, nous avons reçu messieurs les échevins d'Orléans, et je viens demander pour eux que le roi daigne recevoir leurs profonds hommages et leur requête respectueuse.

LE ROI.

Qu'on les introduise... dans quelques instants.

(Le comte de la Trémouille s'incline et sort.)

3.

SCÈNE II.

LE ROI CHARLES VII, AGNÈS SOREL.

LE ROI.

Vive Dieu ! la fraîche matinée! Les riantes campagnes!... C'est le printemps qui s'éveille, et avec lui s'éveillent la joie et les amours; n'est-ce pas, Agnès?

AGNÈS.

Oui, sire.

LE ROI.

Au retour de la verdure, il y a dans les feuilles qui poussent, dans le ciel qui sourit, je ne sais quel charme qui nous pénètre et nous porte à aimer.

AGNÈS.

Oui, Sire.

LE ROI.

Ah! ce château de Chinon nous laissera des souvenirs impérissables. C'est ici que, même au milieu des plus mortelles angoisses, l'amour nous a fait goûter la plus douce des félicités de la terre; n'est-ce pas ma belle amie?

AGNÈS.

Oui, sire.

LE ROI.

Voilà des oui, mon amour, qui tombent comme des réponses de litanies; vous êtes, ce matin, d'une mélancolie affligeante!

AGNÈS.

Puis-je m'abandonner à des pensées joyeuses, quand mon roi, que je voudrais voir assis sur le premier trône du monde, erre de ville en ville chez ses derniers vassaux, et traîne, comme un fugitif, les restes d'une royauté mourante, quand demain peut-être...

LE ROI.

Assez, Agnès; n'ajoutons pas à nos misères des lamentations sans fin. Je connais toute cette histoire, écrite avec du sang : un père qui me déshérite, une mère qui me maudit, des frères qui meurent par le poison, des vassaux qui me trahissent, des courtisans qui me trompent, des ministres qui s'assassinent... Assez de cette horrible histoire et de ces funèbres images. — Si le sort ne nous envoie qu'afflictions et douleurs, montrons-lui que deux âmes tendrement unies n'ont rien à craindre des rigueurs de la fortune.

AGNÈS.

Vous savez bien, cher seigneur, que je n'ai d'autre bonheur que le vôtre, mais je ne puis arracher de mon esprit tous ces noirs soucis de guerre et de batailles.

LE ROI.

Il y a bien longtemps que les épées des deux royaumes sont tirées, et je ne vous ai jamais vue en pareille amertume.

AGNÈS.

C'est que de jour en jour les dangers s'accumulent et que tout espoir semble perdu depuis cette maudite bataille des Harengs.

LE ROI.

Oui, comprenez-vous cela, Agnès?.. Se faire battre pour de méchants poissons! Mieux valait encore laisser aux Anglais pour leur carême ces trois cents charrettes de harengs.

AGNÈS.

Encore une défaite, sire, encore... la prise d'Orléans, et c'en est fait de nous.

LE ROI.

Vive Dieu! C'est trop se lamenter. Nous portons toujours notre couronne, et bien qu'en disent les Anglais, cette couronne garde plus d'un beau fleuron. Le salut viendra. En ce monde, ma belle amie, tout arrive à son terme. Si les tempêtes du ciel n'ont qu'un jour, les tempêtes civiles ne peuvent durer éternellement, et Dieu, touché de notre vaillance, finira par nous susciter un libérateur.

AGNÈS.

Un libérateur!... L'épée seule le donnera, et c'est à vous, Dauphin de France, à la tenir; c'est au gentilhomme à sauver le roi. Cher seigneur, écoutez-moi. Il y a des infortunés qui voyant leur maison livrée aux flammes ne savent pousser vers le ciel que des gémissements, tandis que leurs deux bras pourraient sauver leur demeure. Aujourd'hui, le feu de la guerre civile et de la guerre étrangère embrase la France par tous les bouts... Eh bien! devant cet incendie qui nous dévore, sire, ne vous plaignez pas, montrez-vous, combattez, sauvez la maison royale de France!

LE ROI.

En vérité, mon Agnès, vos paroles sont pour moi comme une magie, et volontiers je vous prendrais pour cette femme qui, au dire des astrologues, doit sauver le royaume de France et chasser les Anglais.

AGNÈS.

Sire, n'attendez pas de moi si haute espérance. Cette gloire n'est-elle pas réservée à cette jeune fille des marches de la Lorraine dont on raconte tant de merveilles?

LE ROI.

Elle! Cette paysanne, cette bergerette qui doit m'être présentée. — Vous êtes seule ici à parler gravement de ces folles équipées. Agnès, vous rappelez-vous Marie d'Avignon? Elle aussi devait nous faire de belles prouesses, et pourtant son apparition à notre cour ne fut que risible. Il en sera de même de votre Jeanne Darc. En permettant au sire de Beaudricourt de la conduire à Chinon, nous avons cédé à des supplications importunes, mais nous ne sommes pas assez fou pour croire à des contes de quenouille et de fuseau.

AGNÈS.

Cher seigneur, cette quenouille peut se changer en une vaillante épée, et ce conte pourrait, avec la volonté du roi, devenir une grande histoire.

LE ROI.

Assez, ma belle amie; ce sont là, pour une pastourelle, de bien chaudes paroles. — Apprenons plutôt les nouvelles du siége.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA TRÉMOUILLE, LE DUC D'ALENÇON, LE CHANCELIER, LA HIRE, puis LES ÉCHEVINS d'Orléans, XAINTRAILLES et RICHARD.

LE ROI.

Eh bien! seigneurs, quelles nouvelles nous apportent messieurs les échevins?

LA TRÉMOUILLE.

Sire, des nouvelles désolantes.

LE CHANCELIER.

Ou pour mieux dire désespérées!

LE DUC D'ALENÇON.

Le connétable de Richemont, toujours retiré à Blois, menace d'abandonner l'armée et de se retirer en Bretagne dans les États de son frère.

LA HIRE.

Les Anglais ont construit quatorze bastilles autour d'Orléans et les vivres ne peuvent plus entrer dans la ville. De plus, la paye des soldats se faisant mal, les Écossais murmurent et les Français se font pillards.

LA TRÉMOUILLE.

Le remède à ces maux ne peut être dans la trésorerie; notre escarcelle n'a plus vingt saluts d'or, et c'est à peine si nous pouvons recevoir les hôtes du roi.

LE ROI.

Pâque-Dieu! les larmoyantes paroles! Tout n'est que deuil autour de nous; ce sont là des pensées funèbres et des paroles d'agonisants.

AGNÈS.

Plaise à Dieu, ô mon roi bien-aimé, que ce ne soit pas l'agonie de la royauté de France.

UN PAGE.

Messieurs les échevins d'Orléans!

(Les échevins entrent et viennent se mettre à genoux devant le roi.)

UN ÉCHEVIN.

Sire, vous voyez à vos pieds les échevins de votre bonne ville d'Orléans. Au nom du chevalier Dunois, lieutenant du siége, au nom de toute la ville en alarmes, nous venons humblement vous faire entendre un dernier cri de détresse... Sire, les chevaliers, les hommes d'armes, les habitants, les femmes même ont combattu et souffert avec intrépidité; mais les meilleurs courages comme les meilleures épées s'émoussent et se brisent. — Tant d'héroïsme ne nous vaudra, en fin de compte que d'être mis à sac et à pillage par l'ennemi... Nos derniers revers ont enlevé nos dernières ressources, et, pour dire la vérité, la prise de notre bonne ville est inévitable si nous ne recevons de puissants secours.

LE ROI.

Messieurs les échevins d'Orléans, relevez-vous. En ce malheur, vous nous voyez tout enorgueilli de ce glorieux siége. Ce sont là, vive Dieu! vertus de loyaux gentilshommes et de fidèles sujets. Vous porterez aux chevaliers, aux habitants, aux hommes d'armes le haut témoignage de notre royale gratitude... Que la ville tienne bon, nous avons l'œil sur les Anglais. — Comte la Trémouille, nous vendrons, s'il le faut, nos meil-

leurs domaines et nos plus belles forêts ; mais il faut que des vivres soient achetés pour les assiégés. — Duc d'Alençon, vous aurez à faire lever un corps de trois mille soldats pour les envoyer au secours de la courageuse cité. — Vous porterez, messieurs les échevins, ces assurances de notre bon vouloir à nos sujets d'Orléans. Allumez toujours en eux cette fièvre de batailles qui leur fait si belle renommée, et que Dieu soit pour le bon droit !

(Les échevins s'inclinent se retirent au fond de la salle et causent avec les chevaliers.)

AGNÈS.

Cher seigneur, chacune de vos paroles est un aiguillon pour tous les cœurs.

LE ROI.

Et les hauts faits de nos chevaliers y répondront ! — Mais c'est assez d'ordonnances de guerre pour aujourd'hui, nous avons aussi d'autres royales méditations. Or ça, chevalier la Hire, et vous, Agnès, il faut que vous nous aidiez dans un beau projet qui remplit toutes nos pensées et que nous ne pouvons résoudre.

LA HIRE.

Le roi, notre sire, peut compter sur notre dévouement.

LE ROI.

J'ai dans l'esprit depuis longtemps un projet de danses magnifiques avec figures nouvelles et vraiment superbes...

LA HIRE ET AGNÈS, avec étonnement.

Des danses ?

LE ROI.

Oui, des danses royales, et il en sera parlé dans le monde. Une seule difficulté nous arrête. Prendrons-nous nos personnages dans l'ancien paradis de Jupiter ou dans ce jeu de cartes dont jouait si bien Charles sixième, notre auguste père. — Dieu garde son âme! (Il se découvre.) C'est là grave embarras dont nous ne pouvons sortir. Qu'en pensez-vous, la Hire?

LA HIRE.

Je pense, sire, que le roi de France perd bien joyeusement son royaume.

LE ROI.

Ah!

AGNÈS.

Et il y aurait tant de joie à le gagner!

(On entend du tumulte au dehors; voix confuses criant : Vive Jeanne Darc! vive la bergère!

LE ROI.

Quel est donc ce bruit?

XAINTRAILLES, entrant.

Sire, c'est la bergère de Domremy qui vient à l'audience que vous lui avez accordée. Elle est suivie d'une grande foule qui chante ses louanges.

RICHARD; il est entré avec Xaintrailles.

Monseigneur le roi, c'est un secours surhumain qui vous arrive. Oui, Dieu vous envoie Jeanne. Elle a bravé tous les périls, dérouté l'ennemi, traversé rivières et passages; elle a fait en onze jours cent cinquante lieues pour arriver jusqu'à vous; elle a hâte de vous voir.

LE ROI.

Qu'on l'introduise. (Xaintrailles et Richard vont chercher Jeanne.) Mais nous voulons qu'à son entrée elle soit démasquée aux yeux de toute la cour. (Il prend sa toque et la pose sur la tête du duc d'Alençon.) Duc d'Alençon, soyez roi à notre place. Cette épreuve suffira, messeigneurs, pour dévoiler l'imposture de ces machinations grossières.

AGNÈS.

Sire, ne pourriez-vous pas?...

LE ROI.

Non, je veux qu'il en soit ainsi. Sur mon âme, nous allons rire; jamais nous n'aurons vu momeries plus joyeuses.

LES SEIGNEURS.

Sire, la voici.

(Le roi se mêle aux seigneurs; le duc d'Alençon seul à gauche avec Agnès.)

UN HÉRAUT.

Jeanne Darc!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JEANNE DARC avec sa suite, XAINTRAILLES, RICHARD.

(Jeanne se dirige d'abord vers le duc d'Alençon; elle le regarde, se retourne vivement, va droit au roi et se jette à ses pieds.)

JEANNE.

Gentil Dauphin, que le Dieu tout-puissant qui m'envoie vous accorde bonne et longue vie.

LE ROI.

Relevez-vous, Jeanne. — Mais vous vous trompez, ce n'est pas moi qui suis le roi. (Montrant le duc d'Alençon.) Le voici.

JEANNE.

Prince, je ne me trompe pas; c'est bien vous qui êtes le roi de France, et non pas un autre. Pourquoi me tendez-vous un piége, à moi, qui ne suis venue que pour votre sacre et pour le salut du pays!

LE ROI, étonné.

Eh bien...! oui, je l'avoue, c'est moi qui suis le roi; mais que voulez-vous donc que je fasse pour vous!

JEANNE.

Que vous me donniez des hommes d'armes, peu ou beaucoup, et avec cette armée, petite ou grande, je marcherai. J'irai à Orléans dont je ferai lever le siége; j'irai à Reims où vous recevrez le grand sacre.

LE ROI.

Mais tous ces pays sont occupés par les Anglais et en grand nombre!

JEANNE.

Qu'importe! La volonté de mon Seigneur est que les Anglais s'en aillent et que le royaume vous demeure.

LE ROI.

Et qui donc est votre seigneur?

JEANNE.

C'est le maître du ciel et de la terre, dont vous êtes, gentil prince, le lieutenant ici-bas pour le beau royaume de France.

LE ROI.

Et c'est la volonté de votre seigneur que les Anglais s'en aillent ?

JEANNE.

Oui, car ces étrangers n'aiment pas le peuple de France. Dernièrement encore, il y a eu à Paris pendaison de cent cinquante bourgeois qui voulaient revenir à vous. Sainte Vierge ! Un roi qui gouverne ainsi n'est-il pas comme un loup qui conduit une bergerie ? Non, non, ces Anglais n'aiment pas ce pays, mais ils ne l'auront pas ! Dieu veut que la France soit libre chez elle, comme une grande famille dans ses foyers.

LE ROI.

Voilà de nobles paroles ! Mais si votre seigneur veut les chasser, il n'est pas besoin d'hommes d'armes.

JEANNE.

Les hommes d'armes batailleront, et Dieu donnera la victoire.

LE ROI.

Vous parlez grandement, ma fille. Mais en si grave affaire les paroles ne suffisent pas. Vous n'êtes qu'une jeune fille sans expérience, et je ne puis, sans péril, vous confier mes derniers soldats.

JEANNE.

Gentil dauphin, je ne suis, il est vrai, que la plus humble de vos servantes, et batailler n'est point mon ouvrage. Cependant il m'a bien fallu quitter tout ce que j'aime pour obéir à mes voix. Je suis venue et j'aurais usé mes jambes jusqu'aux genoux pour vous porter la

parole de mes saintes patronnes. Je ne sais pourquoi elles m'ont choisie ; mais elles m'ont appelée. Sire, croyez ; comment serais-je venue, moi, femme simple et ignorante de toutes choses !

LE CHANCELIER RENAUD, avec douceur.

Comment le ciel s'est-il manifesté à vous, ma fille ?

JEANNE.

J'avais treize ans quand les voix d'en haut m'ont parlé pour la première fois... Un soir, agenouillée et seule dans notre église, je rêvais aux choses du ciel, aux anges, aux saints et aux saintes du paradis. C'était dans la chapelle de la vierge Marie, car j'avais déjà résolu de lui consacrer ma vie entière et je priais avec tout mon cœur... je priais, et voilà que la Vierge s'illumine d'un rayon de feu. Ses yeux me regardent avec bonté et sa bouche semble s'ouvrir pour me parler... Je ne sentais plus la terre autour de moi ; j'étais éblouie, effrayée, et je tombai le front sur la pierre. Longtemps celle belle et douce vision cessa de m'apparaître ; mais mon cœur et mes yeux, en la redoutant, la recherchaient toujours. Une autre fois, au pied de l'arbre des fées et près de l'autel de sainte Catherine, j'entendis à mes côtés une voix qui m'appelait : « Jeanne, disait-elle, » sois toujours bonne et pieuse, Dieu te réserve à de » grandes choses et tu tiendras un jour l'épée de la » France. » Je regarde et je vois un guerrier resplendissant et fier comme l'ange des batailles. Auprès de lui se tenaient deux femmes portant sur la tête de riches couronnes et belles comme des épousées de Dieu.

Elles me souriaient pour me rassurer : « Ne crains » rien, me dirent-elles, nous sommes tes patronnes; » Dieu nous envoie pour te soutenir dans ta route. » Puis la céleste vision s'évanouit, laissant en mon âme un calme et une force que je ne connaissais pas. Mais j'étais trop jeune et trop faible pour une si grande tâche; j'ai lutté de grand cœur, j'ai résisté cinq ans aux commandements d'en haut. Quand l'âge fut venu, les saintes qui m'avaient appelée me pressèrent. La nuit, le jour, à l'église, au jardin de mon père, près de la forêt, partout, j'entendais dans leurs voix comme le dernier cri de la France... Je veux partir; on se rit de moi, on me repousse. Persévère, me disent les voix du ciel, notre force est dans toi. J'ai persévéré, sire, et me voilà à vos pieds, vous apportant la parole de Dieu qui veut sauver le royaume de Charlemagne et de saint Louis.

(Les assistants paraissent les uns étonnés, les autres émus).

LE ROI, à part.

Elle me jette dans un étrange émoi. (Haut.) Je suis vraiment porté à vous croire. Mais ne pourriez-vous donc pas me donner un gage particulier?...

JEANNE, avec hésitation.

Oui, sire... mais à vous seul.

LE ROI, faisant d'un geste éloigner la cour au fond de la salle.

Parlez, Jeanne.

JEANNE.

Au moins, sire, si je vous dis des choses si secrètes qu'il n'y ait que Dieu et vous qui les sachiez, croirez-vous bien que je suis envoyée du ciel?

LE ROI.

Sans aucun doute.

JEANNE.

O mon roi, n'avez-vous point mémoire que le jour de la Toussaint dernière, étant dans votre oratoire, au château de Loches, vous fîtes trois requêtes à Dieu?

LE ROI, troublé.

Vous dites vrai.

JEANNE.

Par la première, vous l'avez prié de vous punir seul, et jusqu'à la mort, s'il le fallait, des péchés que vous avez commis et qui retombent sur votre bon peuple.

LE ROI, la regardant stupéfait.

Dieu!... continuez!...

JEANNE.

Par la seconde, vous l'avez conjuré de pardonner au peuple s'il était coupable, et de mettre un terme aux tribulations qu'il souffre depuis si longtemps...

LE ROI, tout ému.

Et puis?...

JEANNE.

Et puis, enfin, vous l'avez prié de vous ôter le courage de poursuivre cette effroyable guerre, si vous n'étiez pas légitime héritier du royaume.

LE ROI, à part.

Je n'avais jamais confié ce secret à personne.

(Il la regarde plein d'émotion.)

JEANNE.

Or, je vous atteste au nom de mon Seigneur, que vous êtes vrai fils du roi et souverain de France. Soyez-

donc plus confiant et plus ferme, et songez qu'être roi, c'est être le premier à lutter avec son peuple et à mourir, s'il le faut, pour le défendre.

LE ROI.

Oui, c'est le ciel qui l'envoie! (Haut.) Seigneurs et chevaliers, Dieu est pour nous et Jeanne est vraiment son envoyée. A partir de ce jour nous lui donnons, de notre pleine autorité royale, le commandement de l'armée d'Orléans.

(Marques d'étonnement.)

JEANNE.

Veuillez ordonner, sire, qu'un homme d'armes se rende à l'église de Sainte-Catherine de Fierbois. Sous le maître-autel il trouvera plusieurs épées. La plus ancienne porte cinq croix sur la lame; qu'il me l'apporte, c'est avec elle que je ferai lever le siége d'Orléans.

LE ROI.

Comte Duchâtel, qu'on exécute à l'instant ce que dit Jeanne.

(Duchâtel s'incline et sort.)

LE CHANCELIER.

Sire, comme chancelier de France, je n'ai que des conseils à donner à mon roi; comme prélat de l'Église, j'ai des devoirs à remplir. Ce serait un oubli de notre sainte foi et de nos droits de la religion de croire à des choses surnaturelles sans entendre notre jugement. Je dois, pour obéir à ma conscience, vous proposer de soumettre Jeanne à un examen scrupuleux qui la confondra, si elle obéit à l'enfer, mais qui fera éclater la

gloire de sa mission divine, si elle obéit aux inspirations du ciel.

LE ROI.

Je suis roi très-chrétien et serviteur obéissant de l'Église, notre mère. — Vous entendez, Jeanne ?

JEANNE.

Les docteurs peuvent me demander beaucoup de choses, à moi surtout qui ne sais rien ; mais il y en a plus dans le livre de Dieu que dans le leur, je répondrai.

LE ROI.

Monseigneur l'archevêque va réunir les docteurs de la foi, et on procédera sur-le-champ à cet examen. Nous désirons que messieurs les échevins ne retournent pas dans leur ville sans apporter un nouvel espoir aux assiégés.—Agnès, vous aviez raison; les prédictions s'accomplissent.

(Tous sortent à l'exception des personnages suivants.)

SCÈNE V.

LA TRÉMOUILLE, LE DUC D'ALENÇON, XAINTRAILLES, LA HIRE, LE MOINE RICHARD.

RICHARD, seul et grave à part.

Tout va bien... Le roi cède ; monseigneur est favorable à Jeanne. Écoutons ces courtisans.

(La Trémouille et la Hire se regardant les bras croisés.)

LA TRÉMOUILLE.

Eh bien ! chevalier la Hire?

LA HIRE.

Eh bien! comte la Trémouille?

LA TRÉMOUILLE.

Croix-Dieu! il ne nous manquait plus que cette ensorcelée pour faire rire à nos dépens les chevaliers normands.

LA HIRE.

On veut donc faire un troupeau de l'armée française! et ce troupeau s'en ira, conduit par cette péronnelle, se faire tondre par les Anglais! Le diable emporte la bergère et ses moutons!

LE DUC D'ALENÇON.

Nous aurons là, chevaliers, un gentil capitaine. Par Notre-Dame! la pastourelle est mignonne.

RICHARD, à part.

Race impie! Il nous faudra lutter contre ces payens.

LA HIRE.

Ce ne sont ni fleurettes, ni passe-temps d'amour qu'il nous faut aujourd'hui. Tête-Dieu! ce ne sont pas des gardeuses de dindons qui chasseront les Anglais de leurs bastilles.

XAINTRAILLES.

Vous raillez, la Hire; pour moi, je suis encore tout pénétré de ses paroles; elles ravivent le cœur. D'ailleurs, j'ai pour avis que dans notre désarroi nous devons accepter tout secours qui nous arrive.

LE DUC D'ALENÇON.

C'est parler sagement. Une jeune fille ne cherche pas les périls des batailles, et cette vaillantise est la marque de sa bonne foi.

LA TRÉMOUILLE.

Le duc d'Alençon entre dans la bergerie.

LA HIRE.

Et le chevalier Xaintrailles, comme le dieu Hercule, prend en main la quenouille.

RICHARD.

Seigneurs, c'est un devoir, pour vous comme pour tous, de croire à cette mission, comme à un signe de Dieu. Toute la vie de cette sainte enfant est un vivant miracle. Le chevalier Xaintrailles vous offre un noble exemple. Songez à mettre à profit le bon vouloir de Jeanne et à la conduire contre les Anglais.

LA TRÉMOUILLE.

Et vous croyez, mon frère, que les seigneurs se laisseront commander par la fille d'un bouvier de Lorraine ?

LA HIRE.

Élevée pour le commandement par des tireuses de sorts ?

LA TRÉMOUILLE.

Qui donc, bon père, a pu souffler la même folie dans vos deux robes ?

RICHARD.

Seigneurs, la moquerie est à la fois cruelle et sacrilége; elle est sacrilége pour l'envoyée de Dieu, elle est cruelle en face des malheurs du pays.

LA HIRE.

Les malheurs du pays ! nous les avons mieux appris dans les batailles que vous dans votre missel, mon révérend père. Tête-Dieu ! nous n'avons pas vos grelots

dans la tête ; à vos cierges et à vos houlettes, nous préférons nos lances.

XAINTRAILLES.

Chevalier la Hire, vous donnez raison contre vous au frère Richard. A cette heure suprême, les rires font naître la tristesse. Pourquoi vouloir écarter Jeanne? Avec la fidélité qu'on trouve aujourd'hui, les hommes d'armes sont assez rares pour ne pas refuser les cœurs dévoués qui se présentent.

LE DUC D'ALENÇON.

La jeune guerrière donnera toujours à l'oriflamme un soldat de plus.

RICHARD.

Dites une armée, seigneur. J'ai vu sur notre route se lever des populations entières. J'ai vu le peuple se ranger sur son passage et saluer sa bannière comme la bannière de France.

LA TRÉMOUILLE.

Une cohue !

LA HIRE.

Des fous comme vous !

RICHARD.

Des fous qui se transformeront en vaillants soldats.

LA TRÉMOUILLE.

Nous avons déjà vu un moine nous produire, comme vous, une sorcière qui devait sauver le pays l'épée à la main. Cette fille de l'enfer s'est fait chasser ; mais son benoît compère a été oublié dans un *in pace*. Vous rappelez-vous cette histoire, mon révérend ?

RICHARD.

Oui, je la connais; je sais aussi que je n'ai rien à craindre, car Dieu m'a envoyé avec Jeanne. Je ne suis que son humble confesseur. Je la fortifie contre les résistances et les piéges du monde. Je n'ai que les paroles du Seigneur pour la défendre, mais elles défient le tranchant des épées et les discours des plus orgueilleux.

LA HIRE.

Dieu me damne, voilà un confesseur qui défend sa pénitente, comme un chevalier sa dame!

RICHARD.

Un homme riant et outrageant comme vous, messeigneurs, vint un jour sur sa route insulter la bergère. Il suivait sa monture, et sa bouche, comme une voix de l'enfer, vomissait contre elle mille injures honteuses et déshonnêtes. Jeanne a tout souffert avec douceur; mais quand cet homme se fut éloigné, elle s'écria: « Ah! le méchant qui ne prend pas pitié de son âme; » avant demain il aura rendu compte à Dieu de ses of- » fenses. » Le lendemain, en chevauchant sur le bord de la Loire, nous avons vu un batelier qui retirait un cadavre du fleuve. Nous nous sommes approchés, c'était le corps de cet impie.

LA HIRE.

Ceci ressemble à une menace.

LA TRÉMOUILLE.

Vrai Dieu! mais si, d'une parole, cette fillette peut tout faire, qu'elle emplisse donc le trésor du roi, mon saint père!

LA HIRE.

Qu'elle fasse lever une armée !

LA TRÉMOUILLE.

Et lever les tailles !

LA HIRE.

Et lever le siége !

LA TRÉMOUILLE.

Qu'elle nous ramène les deux grands félons, le duc de Bourgogne et le duc de Bretagne !

LA HIRE.

Et qu'elle nous délivre à jamais des Anglais !

XAINTRAILLES.

Voilà des propos bien malsonnants, messeigneurs.

RICHARD.

C'est se rire de Dieu !

XAINTRAILLES.

C'est se rire de la parole du roi qui a foi en elle !

LA TRÉMOUILLE.

Le roi ! nous le savons faible et nous résisterons. Si nous avons su écarter le connétable, si nous restons, en dépit de tous, surintendant et premier ministre, nous saurons mettre à la raison cette follette et ce frocart.

RICHARD.

Oh ! ce n'était pas ainsi qu'agissaient vos pères. En marchant contre les Sarrazins, ils recevaient dans leurs rangs, femmes, enfants, vieillards. Un moine tendait le doigt vers l'Orient : Dieu le veut, criait-il ; et tous à sa voix couraient racheter de leur sang la terre de rédemption. Aujourd'hui qu'il s'agit de la France, du roi, de votre vie même, que faites-vous, qu'avez-vous fait?

Vous injuriez celle qui apporte un dernier moyen de salut. Le pays est-il pour vous ? Il vous abandonne comme vous l'avez abandonné. Un signe de Dieu paraît, vous le méconnaissez. Vous n'avez plus ni foi, ni Dieu, ni patrie, et c'est à Jeanne à accomplir ce que les barons de France n'ont pu faire.

LA TRÉMOUILLE.

Par mon épée ! qu'ose dire ce mendiant plein d'insolence ? Ton froc ne te garantira pas de ma colère !

XAINTRAILLES.

Arrêtez, voici le roi !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE ROI, AGNÈS, JEANNE, SA SUITE, LES ÉCHEVINS, L'ARCHEVÊQUE.

LE ROI.

Parlez, monseigneur, le ciel a-t-il réellement inspiré Jeanne ? Qu'ont décidé les docteurs de l'Église ?

LE CHANCELIER.

Sire, une sainte cause ne peut craindre rigoureuse sentence. Jeanne a satisfait à toutes nos questions. Ses réponses, les témoignages de ceux qui connaissent sa vie, ses paroles simples et sans déguisement, tout nous a prouvé que le roi peut compter sur elle comme sur une bonne chrétienne et une vraie catholique.

(Les seigneurs et les chevaliers se regardent étonnés.)

RICHARD.

Jeanne l'emporte, je triomphe.

LE ROI.

Jeanne, nous maintenons toutes nos volontés; vous pouvez commander en notre nom; mes fidèles serviteurs vous obéiront. (Quelques seigneurs et chevaliers s'inclinent avec contrainte.) Messieurs les échevins, c'est une main vengeresse qui nous vient de Dieu; l'arrivée de Jeanne garantit notre délivrance.

LA TRÉMOUILLE.

Sire, les conseillers du roi ne seront-ils pas appelés à délibérer sur ces graves affaires?

LE ROI.

Quand le roi a ordonné, est-il besoin de conseils?

(La Trémouille s'incline.)

JEANNE.

Gentil prince, au nom de mon Seigneur, merci! Mais il ne faut perdre aucun instant. Une minute vaut un siècle, quand le sang coule.

LE ROI.

Nous voulons au moins vous composer une suite digne du commandement que nous vous donnons : un écuyer, deux varlets, un page...

JEANNE.

Sire, voici mon page, c'est Pierrelo, mon frère; je n'en pourrais trouver un plus dévoué.

LE ROI.

Et ce saint homme qui vous a conduit ici, qu'il soit votre chapelain, s'il est votre confesseur.

JEANNE.

Sire, ce moine cordelier a bien voulu m'accompagner jusqu'à Chinon. Je lui dois ma reconnaissance pour ses pieux conseils; mais je ne le connais que depuis mon départ. Il n'est point mon confesseur ; je choisirai moi-même le guide de ma conscience.

LE ROI.

Jeanne, le roi vous laisse libre.

LA TRÉMOUILLE.

Sire, il se trame une imposture! Ce moine a osé...

LE ROI.

Le roi seul ordonne ici; laissons les imposteurs, ils seront confondus. J'ai entendu Jeanne; l'Eglise l'a jugée; notre volonté demeurera inébranlable, et les ennemis de Jeanne seront les miens.

RICHARD, à part.

Imprudente! Tu me perds, Jeanne; prends garde! mon amitié vaut mieux que ma haine.

(Il sort.)

AGNÈS, au roi.

Cher seigneur, vous obéissez à vos nobles élans ; c'est d'aujourd'hui que vous régnez. — Et vous, Jeanne, vous avez rendu à la France son roi bien aimé : merci pour elle et pour moi qui vous attendais. Maintenant, montrez à tous comment il faut vaincre.

JEANNE, à AGNÈS.

Noble dame, la France vous aimera, vous qui l'aidez à se relever.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN ÉCUYER, avec une épée.

L'ÉCUYER.

Sire, j'arrive de Fierbois; à l'endroit indiqué, j'ai trouvé l'épée; la voici!

LE ROI, l'examinant.

Une vieille épée! Cinq croix sur la lame! C'est bien cela!... Prodige sur prodige!

JEANNE, prenant l'épée.

C'est elle!...

(Elle la presse contre son cœur.)

LE ROI, à part à Xaintrailles et à la Hire.

Un mot, chevaliers, un seul mot. Jeanne saura entraîner les soldats; mais elle ignore les choses de la guerre, et c'est à vous, chevaliers, à l'aider de vos conseils.

XAINTRAILLES ET LA HIRE.

Nous obéirons au roi.

LA HIRE, à part à Xaintrailles.

Nous restons maîtres; nous n'avons rien à craindre d'un tel commandement.

LE CHANCELIER.

Le Dieu des chrétiens qui est aussi le Dieu des armées protégera le faible contre le puissant, comme autrefois il protégea le berger David contre le géant Goliath. Que cette épée soit en vos mains le glaive de l'ange exterminateur!

JEANNE.

Que chacun ait dans son cœur bon courage et bonne espérance. Et vous, Anglais, tremblez à votre tour; la France se réveille. Voilà son signe!

(Elle lève son épée.)

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

Quatrième Tableau.

ORLÉANS.

Une des portes de la ville, à l'intérieur. — Sentinelles sur les remparts; à gauche la maison où demeure Jeanne; à droite un poste, une table et des bancs.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE ET QUELQUES PERSONNES DE SA SUITE, LANCELOT.

(Jeanne sort de chez elle et s'avance vers le poste; les soldats ont pris les armes à son arrivée.)

JEANNE.

De Gaucourt, allez à l'arsenal, et faites que tout soit prêt pour l'assaut de la dernière bastille. — De Giresmes, voyez les échevins; qu'ils donnent l'ordre d'armer les bourgeois. — Lancelot, allez dire au sire de Dunois qu'il me rejoigne à l'instant pour visiter les remparts.

LANCELOT.

Mon seigneur et maître est au conseil avec les autres chevaliers, et je serais peut-être malvenu...

JEANNE.

Qui donc commande ici? Va, va, Lancelot, ou crains pour ta désobéissance. (Se tournant vers les soldats du poste.) Et vous, soldats, que le nom de la France soit toujours dans vos pensées, comme le nom de Dieu dans vos prières ! Dieu et la France ! Ces deux mots vous rendront invulnérables mieux que les armures qui vous couvrent.

(Elle se dirige vers les remparts; Richard vient à sa rencontre; les soldats rentrent.)

SCÈNE II.

JEANNE DARC, RICHARD.

RICHARD.

Jeanne, écoutez-moi.

JEANNE.

Que voulez-vous encore? Jean Pasquerel demeurera mon chapelain. Ne le savez-vous pas?

RICHARD.

Laissons cela. Je viens vous parler, Jeanne, de choses plus graves. Écoutez-moi; il le faut pour tous deux. Quelque chose nous sépare l'un de l'autre; soyons francs et osons tout dire.

JEANNE.

Je n'ai rien à cacher de ma vie.

RICHARD, hardiment.

Votre vie, Jeanne? Elle est mon ouvrage.

JEANNE.

Oh ! le moine audacieux, qui veut faire scandale de moi en oubliant la voix de mes saintes !

RICHARD.

Jeanne, je l'ai reconnue en vous la voix du ciel; mais ils la méconnaissaient, vos parents, les seigneurs, le sire de Baudricourt et le duc de Lorraine! C'est moi qui ai fait pénétrer en eux la croyance!... Et moi, qui depuis un an prêche cette croisade contre les envahisseurs, moi, qui vous ai annoncée partout comme une libératrice, d'un mot, devant toute la cour, vous me répudiez!... Que m'importe d'être ou de ne pas être votre chapelain? J'aspire à monter plus haut. Vous aviez lu, n'est-ce pas, dans ma pensée? Eh bien ! cette ambition, qui m'eût permis de vous servir auprès du roi qui doute encore de vous, vous l'avez trahie sans pitié. Vous m'avez jeté en butte aux sarcasmes de ces courtisans qui vous raillent et qui vous perdront un jour!

JEANNE.

Homme étrange! Vous m'accusez, moi, les seigneurs, le roi et tout le monde!.. Êtes-vous donc un prêtre de Dieu pour ne voir dans autrui que malveillance et fausseté? Et l'ambition que vous condamnez chez les autres, est-elle louable en vous?

RICHARD.

Elle s'ennoblit par les grandes œuvres que je veux accomplir. Je la satisferai; il dépend de vous que ce soit en unissant nos deux volontés. — Vous avez de puissants ennemis, ma fille. Le roi est faible; vous

pouvez déjà l'avoir reconnu ; un seul revers, et vous êtes perdue. Croyez-moi, fussiez-vous victorieuse, les envieux ne vous pardonneront jamais... Craignez d'être seule un jour. Faisons une alliance...

JEANNE.

Une alliance ! Dites un marché odieux et coupable !.. Assez, frère Richard ; vous offensez celui qui m'envoie, le roi, la France, et moi-même. Je plains votre orgueil qui vous empêche de servir le pays sans le tromper. Homme sans foi, je ne vous écoute plus ; je ne veux rien de vous. Allez, et que le Seigneur vous secoure de sa grâce !

SCÈNE III.

RICHARD seul, puis LANCELOT.

RICHARD.

Ingrate ! Non, la pensée de Dieu ne peut être dans un cœur sans droiture ; l'amour du bien ne peut remplir une âme qui oublie les bienfaits. O puissance des ténèbres ! C'est donc toi qui la diriges ! Va, je saurai arracher les voiles qui couvrent les opérations de l'enfer ! Tu ne m'as pas voulu pour allié ; tu m'auras pour ennemi. Le doute, l'envie, l'orgueil t'environnent de mille piéges ; tu y tomberas ! Je saurai nourrir ce foyer de haines qui conspirent contre toi. Ingrate ! Je n'avais qu'un seul but, unir nos destinées pour sauver ce pays ; maintenant j'en aurai deux : m'élever et te perdre !

LANCELOT, survenant.

La Lorraine s'imagine qu'on fait marcher le sire de Dunois comme un soldat Ecossais!.. (A Richard.) Eh! mon révérend, vous que je vois souvent dans la suite de Jeanne, dites-lui que le chevalier ne viendra qu'après le conseil.

RICHARD.

Vous vous trompez. Il n'y a entre cette fille et moi rien de commun. Aveugle, aveugle, qui ne voit pas qu'elle égare ceux qui lui obéissent! L'Église un jour lui demandera compte de sa domination et de ses mystères. (Il sort.)

LANCELOT.

Il parle vraiment comme un Anglais, ce moine!... Oser médire d'elle!

SCÈNE IV.

LANCELOT, BRULOT, LA TUILE, RIFFLARD, LA CAILLETTE, LA DAME DE PIQUE.

BRULOT sortant du poste avec Rifflard à Lancelot.

Aurons-nous encore bataille aujourd'hui?

LANCELOT.

Nos capitaines sont au conseil; nous le saurons dans quelques instants, et j'espère que nous en aurons bientôt fini avec ces satanés goddams.

BRULOT.

Il y a assez longtemps que les privations durent. Ils

nous ont fait avaler un rude carême. Pas un verre de vin pour s'échauffer le cœur!

LANCELOT montrant la Tuile qui arrive avec la Caillette et la Dame de Pique.

Mais plaignez-vous donc! Les hommes d'armes supportent assez gaillardement le métier. Qu'en pense la Dame de Pique?

LA DAME DE PIQUE.

C'est à n'y plus tenir; sept mois de siége! Y a-t-il bon sens à résister avec cette frénésie!

RIFFLARD.

Ah! la Dame de Pique, ce n'est pas toi qui soutiendrais un siége pareil. Il faut te rendre justice : tu es de meilleur abord.

BRULOT.

Je crois bien : avec elle, l'assiégeant n'a qu'à se présenter ; au bout de la journée, il est au cœur de la place.

LA DAME DE PIQUE.

Voilà une parole, Brulot, qui me rendra pour toi plus imprenable que notre cité.

BRULOT.

Nous l'éprouverons, ma belle, et sur l'heure. Je commence le siége. (Il l'embrasse.)

LA CAILLETTE.

Si encore on voyait une fin à cette rage de batailles! Mais non ; pendant sept mois on se bat comme des forcenés, on jeûne, on souffre mille morts, et un beau jour, il nous tombe, on ne sait d'où, un enragé démon qui recommence un sabbat d'enfer.

RIFFLARD.

C'est se plaindre la bouche pleine, mes mignonnes.

LANCELOT.

Qui sait? Peut-être avons-nous moins souffert que le Roi, lui-même, qui, recevant un jour à sa table le sire Pothon de Xaintrailles, n'avait pas une queue de mouton à lui présenter.

RIFFLARD.

Et puis, est-ce que tout n'est pas changé depuis que ce démon est entré ici? Sauf le vin que partout les Anglais ont su prendre, tout nous arrive en abondance. Les écorcheries ne désemplissent pas, et hier encore, il nous est arrivé un troupeau de bœufs par le faubourg Saint-Agnan.

LA TUILE.

Et les Anglais! Elle les fait baller et trimballer, au son des bombardes que c'est une bénédiction!

RIFFLARD.

Treize bastilles en trois jours! Et chacune d'elles était pourtant commandée par un lord d'Angleterre! Ces goddams disaient autrefois en entendant mon canon: c'est Jean Rifflard, le Lorrain! Que doivent-ils dire de la Lorraine?

LA DAME DE PIQUE.

Tout cela est bel et bon; mais vous ne voyez qu'un côté des choses, et c'est à son revers qu'on juge un habit.

LA TUILE.

C'est vrai, Rifflard oublie dans tout cela la messe,

les vêpres, et quelquefois les complies dont on nous régale.

BRULOT.

Et la pénitence, et la confession! Tous les sacrements de l'Église, à l'exception du sacrement de mariage dont la pucelle ne veut pas entendre parler.

LA TUILE.

Sang-Dieu! Si tout le monde lui ressemblait, le trompette Brulot n'aurait qu'à sonner le rendez-vous du jugement dernier.

BRULOT.

J'aime mieux l'éloigner le plus possible, et pour cela, je continue le siége de la Dame de Pique. (Il l'embrasse.)

LA CAILLETTE.

Bien, Brulot! Il serait beau de voir ici les hommes d'armes allant aux Anglais en égrenant des chapelets comme des moines!

LA DAME DE PIQUE.

Et quand ils auraient bataillé toute une journée, on leur donnerait une heure de patenôtres pour se raffraîchir. La belle vie!

RIFFLARD.

C'est que la Pucelle n'est pas comme vous, mes luronnes, une créature de ce monde. (Avec mystère.) Elle nous vient du ciel, ni plus ni moins. Je l'ai entendu dire, et, par tous les saints de la Lorraine! cela est. Avez-vous oublié à son arrivée, la mort de ce Salisbury, le général des Anglais? Voilà votre ville, lui disait Glasdale, en examinant nos remparts du haut de

leurs bastilles, et au même instant un boulet lancé des tours de Notre-Dame emporte Salisbury à tous les diables! Hier encore, un bourgeois combattait avec moi à ses côtés aux abords des trois bastilles du midi; une couleuvrine est mise en jeu contre nous; le coup n'emporte que les chaussures du bourgeois sans le blesser! Ne sont-ce pas là des signes et des miracles? Je jurerais mon âme, si le diable tenait le pari, que c'est une des onze mille vierges du paradis.

LA TUILE.

Enfer ou paradis, laissons cela. Ce sont là disputes de moines. Pour moi, je ne sais qu'une chose, c'est que ma Caillette est blanchette, rondelette et vermeillette à faire damner un saint.

LA CAILLETTE.

Et si ta Caillette était obligée de partir à cause de cette folle?

LA TUILE.

Ne crains rien, mon amour; nous saurons faire nique à la Lorraine, et nul n'empêchera l'homme d'armes de mener l'amour et la guerre tambour battant.

BRULOT.

Oui, Tête-Dieu! nous avons du cœur et nous vous défendrons; mais pour cela, commères, il faut nous en donner le droit. (Il embrasse la Dame de Pique.) Allons, le premier bastion est emporté!

RIFFLARD.

Quel est donc tout ce mouvement là-bas? Rentrons: c'est peut-être une prise d'armes.

LANCELOT.

Eh! non, c'est ce grand astronome, messire Hiérôme, qui voit tout, qui dit tout, et qui sait tout comme Belzébuth ou le bon Dieu. (Pendant ces dernières paroles arrive un groupe nombreux d'hommes du peuple et de bourgeois.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, BOURGEOIS, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, HIÉROME au milieu.

BRULOT, aux bourgeois.

Que vous chante donc ce bon apôtre?

PREMIER BOURGEOIS.

Écoutez comme nous. (Quelques soldats se détachent et viennent avec les bourgeois écouter Hiérôme.)

HIÉROME insinuant.

Une fine bouche, vous dis-je, une fine bouche! Demandez à vos échevins qui se trouvaient à Chinon. Tous étaient émerveillés de l'entendre; elle répondait, comme un clerc, à tous les gros bonnets du conseil.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Et pourtant on dit qu'elle ne sait ni lire ni écrire?

HIÉROME.

C'est vrai; mais cela ne l'empêchait pas de réduire à néant tous leurs beaux discours.

PREMIER BOURGEOIS.

Que disait-elle?

HIÉROME.

Ce serait bien long à conter. Donnez-nous un signe, demandait un docteur. Un signe? répliquait Jeanne,

J'en donnerai deux; je ferai lever le siége d'Orléans, et je conduirai le Dauphin de France au grand sacre de Reims! Ma fille, disait un autre, saint Michel, quand il vous apparaissait, était-il vêtu? Par ma foi, répondait Jeanne, croyez-vous que mon Seigneur n'ait pas de quoi le vêtir?— Parlait-il français, ajoutait un docteur limousin? Oui, dit fièrement Jeanne, et meilleur français que vous. Et mille et mille autres paroles bien aiguisées!

UNE FEMME.

M'est avis que toutes ces finesses ne se trouvent pas en conduisant les moutons sur les montagnes. Je soutiens, moi, que c'est l'archange Michel, lui-même, sous la figure d'une jeune fille.

PREMIER BOURGEOIS.

Non, c'est une bergerette. Mais sa mère avait rêvé qu'elle mettrait au monde un tonnerre, et c'est ce tonnerre-là qui gronde pour nous.

LA FEMME.

Elle, un tonnerre! Elle est douce comme une fauvette!

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Et pieuse comme une sainte!

LA TUILE, se frisant les moustaches.

Et fraîche comme un bouton de rose!

LA FEMME, indignée.

Le proverbe est bien vrai : qui dit soudard, dit paillard.

PREMIER BOURGEOIS.

Mais vous, messire astrologue, qui connaissez la

science des sciences, ne pourriez-vous pas nous dire ce qu'est cette fille et ce qui en adviendra?

HIÉROME, avec emphase.

Sans doute, ce n'est pas en vain que j'ai approfondi la physique, la médecine et tous les arts libéraux. Je possède les secrets de la magie blanche, de l'hermétique et de l'astrologie. Par Nicolas Flamel, mon premier maître, il n'y a pour toutes ces sciences qu'un homme, et c'est moi! Oui, le premier, j'ai répandu la prophétie! le premier, j'ai annoncé la venue de la pucelle!

Du bois chenu Vierge viendra,
Qui le royaume sauvera.

Le bois chenu est en Lorraine; la vierge c'est Jeanne. Et moi, j'ai trouvé dans le ciel ce que Merlin a écrit dans ses livres. — Y a-t-il quelqu'un de vous qui sache lire dans les astres?

LA FOULE.

Non, non, non.

HIÉROME.

O siècle de ténèbres et d'ignorance! Le monde se fait vieux, et la science s'en va. Du temps des prophètes et des mages, tous les hommes, jusqu'aux pâtres, épelaient le grand livre. Aujourd'hui, il n'y a que confusion et nuit profonde. (Il regarde les assistants avec pitié.)

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Enfin, dites-nous ce que vous savez de Jeanne?

HIÉROME.

Eh bien! oreilles béantes et bouches closes!..... La planète de Jeanne est en opposition de celle de l'An-

gleterre, à la distance d'un trine et en exaltation du zodiaque. Elle commence à la Vierge, fait pencher la Balance, écrase le Scorpion, tue le Sagittaire, renverse le Capricorne, écarte le Bélier, abat le Taureau et se repose triomphalement sur le Lion. (Il se croise les bras d'un air capable.)

PREMIER BOURGEOIS.

Expliquez-nous cela, messire astrologue?

HIÉROME.

Voici : son étoile est confinée là-haut, bien au-delà de celle des rois, des seigneurs et des bourgeois. Je ne l'ai trouvée qu'au fond du ciel parmi les étoiles du populaire, qu'un nuage couvre encore, mais qui auront un jour leur lumière. De cette étoile partent trois rayons : le premier, qui tombe sur Orléans et qui signifie délivrance; l'autre, qui tombe sur Paris et qui signifie expulsion des Anglais; le troisième, qui va jusqu'à Londres et qui signifie : Mort à l'Angleterre! — J'ai dit.

LA FEMME.

Eh bien! écoutez mes amis, si cela arrive, je veux la baptiser d'un beau nom.

LA TUILE.

Et de quel nom, commère?

LA FEMME.

La Pucelle d'Orléans!

LA FOULE.

Oui, oui, c'est cela. Vive la Pucelle d'Orléans! Vive la Pucelle!

HIÉROME.

Et moi, n'aurai-je donc rien pour salaire?

LA FEMME.

Si vraiment. Un carolus d'or ne vous paierait pas pas assez. (On donne à Hiérôme quelques pièces de monnaie.

HIÉROME à part, en se séparant de la foule.

Un beau coup de filet! Il est écrit qu'il y aura toujours des hommes pour jeter des hameçons dans l'eau trouble et des poissons pour y mordre. (Haut.) Ce n'est pas tout. Bons bourgeois, belles bourgeoises, et vous aussi, braves soldats, écoutez-moi. Vous ne savez pas quelle est la terreur que la Pucelle inspire aux Anglais. Ce matin, avant le jour, je suivais les bords de la Loire, étudiant sur le front des étoiles l'heur des rois, des peuples et de chacun de vous. Ainsi monté au ciel, j'oublie la terre et je tombe dans un poste ennemi. On me conduit, comme un espion, à la bastille des Tournelles. Je ne suis ni Français ni Anglais, leur dis-je, je suis astrologue ; ma patrie est au delà des nuages. Ainsi parlant et observant tout, j'ai bientôt reconnu que les chefs sont inquiets, et qu'il n'y a pas un soldat qui n'ait la peur aux talons. A tel point que le régent, duc de Bedfort, pour leur donner du cœur, a fait publier une ordonnance qui promet dix saluts d'or à qui blessera Jeanne Darc, mille saluts à qui la prendra, et la pendaison à qui fuira devant elle.

LANCELOT.

Poltrons! Vous verrez qu'ils mériteront tous la pendaison.

HIÉROME.

Mais il me fallait sortir pour vous l'apprendre. Amis, leur ai-je dit, sachez votre destinée : aujourd'hui même, vous entrerez dans Orléans. Si je mens, partout où vous me trouverez, je livre mon cou à la corde.

UN BOURGEOIS.

Comment! Ils y entreront!

HIÉROME.

Oui, mes amis, mais prisonniers! Sur la foi de ce pronostic à deux sens, ils m'ont lâché, et je suis venu.

(La foule rit et se disperse.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, DES SOLDATS causant auprès du poste; RICHARD et HIÉROME seuls, sur le devant à gauche.

RICHARD, à Hiérôme arrivant.

Que fais-tu là?

HIÉROME.

Ne l'avez-vous pas entendu? Je prédis la grandeur de Jeanne.

RICHARD.

Erreur!

HIÉROME.

N'est-ce pas ce que vous m'avez commandé de faire?

RICHARD.

Erreur, te dis-je, imposture! Jeanne n'est inspirée que de l'enfer! L'Église la rejette de son sein. Ses en-

chantements abusent le peuple. Il faut détruire son pouvoir.

HIÉROME.

Et comment, maître?

RICHARD.

En dévoilant ses maléfices.

HIÉROME.

Des maléfices qui sauvent le roi?

RICHARD.

Qui le sauvent un jour, pour le jeter dans un abîme où il perdra à la fois son âme et son royaume.

HIÉROME.

Que voulez-vous donc faire?

RICHARD.

Retirer chacun de son erreur, éclairer le roi, les ministres, les seigneurs, le peuple et les soldats.

HIÉROME.

J'essaierai; je retournerai les pages de mon livre. (Souriant.) On a le ciel pour soi! Et ma place d'astrologue assermenté du roi?

RICHARD.

Elle n'en est que plus sûre. D'ailleurs n'as-tu pas ma parole?

HIÉROME.

J'aimerais mieux la place.

RICHARD.

Paix, ou je te laisse à tes étoiles! Tu m'entends? A l'avenir, parle, cause, enseigne, prédis, fais tout enfin pour que l'orgueilleuse fille soit abandonnée à ses sortiléges. (Seul à part.) Oui, orgueilleuse fille, qui se croit

forte et qui ne sait pas que les puissances de la terre peuvent être déracinées! (A Hiérôme.) Voici Jeanne; viens, je te dirai le reste. (Ils sortent.)

SCÈNE VII.

LES SOLDATS, JEANNE suivie de quelques seigneurs, hommes d'armes et gens du peuple, puis DUNOIS, LA HIRE, XAINTRAILLES, LE SIRE DE FLAVY, UN HÉRAULT.

JEANNE.

Seigneur de Gaucourt, cette visite m'assure du succès; les soldats sont pleins d'ardeur et pourvus de tout; les remparts sont bien défendus; les bourgeois de cette bonne ville nous secondent d'un cœur vaillant. Un dernier coup de vigueur, et les Anglais s'en vont.

DUNOIS, arrivant avec la Hire et Xaintrailles.

Me voici, Jeanne, qu'attendez-vous de moi?

JEANNE.

J'ai regret à le dire, mais j'ai vraiment à me plaindre de vous et de vos lieutenants.

DUNOIS.

En quoi sommes-nous coupables?

JEANNE.

Il n'y a autour de moi que ruses et supercherie. En voyage, à la cour, ici, c'est toujours mêmes déguise-

ments. On ne m'écoute pas. Autant sonner la cloche aux sourds. N'ai-je donc pas pouvoir du roi et droit de commandement? Ah! chevaliers! chevaliers! venez à respect et soumission, et sachez que Jeanne peut vous faire couper la tête.

DUNOIS.

S'il y a détours et tromperie, ce n'est pas ici. Toute la ville vous aime et vous bénit. Chacun sait que c'est bien à vous que nous devons notre dernier convoi de vivres et nos dernières victoires. Jamais nous n'avons reçu plus puissant secours.

JEANNE.

Vous dites vrai. C'est le secours de Dieu. Pourquoi donc m'a-t-on fait passer par la Sologne, quand je commandais de marcher par la Beauce, au milieu des bastilles anglaises? Pourquoi ne suis-je avertie de rien? Pourquoi n'obéit-on pas à mes ordres? Ce n'est pas pour de vaines apparences que j'ai obtenu du roi mon pouvoir. — Je veux que vous en sentiez les marques. — Sire de Flavy, approchez?

LE SIRE DE FLAVY, *étonné*.

J'ai toujours combattu à vos côtés.

JEANNE.

Oui, mais en résistant à mes volontés. C'est vous qui avez commandé d'entrer en Sologne, quand je voulais traverser la Beauce.

LE SIRE DE FLAVY.

Jeanne, toutes les forces des Anglais rendaient ce côté dangereux, et c'était tenter Dieu...

JEANNE.

C'est vous qui le tentez par vos rébellions : mes voix me commandaient de prendre par la Beauce. C'est vous encore qui, à la prise de la dernière bastille, avez rappelé vos archers pour cause de fatigue.

LE SIRE DE FLAVY.

Le soin du soldat nous regarde.

JEANNE.

Il me regarde plus que vous, et je réponds de tout. Je veux seule donner les ordres. Pour votre désobéissance, je vous enlève votre commandement; j'y pourvoirai. — Et vous, chevalier Dunois, nous vous avons en vain cherché en visitant les postes.

DUNOIS.

Nous étions en grand conseil au sujet de la dernière bastille des Anglais. Vous savez, Jeanne, que c'est la plus forte, et que l'ennemi l'a rendue presque imprenable.

JEANNE.

Des conseils ! Toujours des conseils ! Belles chicanes pour des chevaliers ! Ne dirait-on pas des procureurs tout gonflés de paroles ? Moins de discours et plus d'estocades, nous en ferons meilleur ouvrage.

DUNOIS.

Que voulez-vous donc que nous fassions ?

JEANNE.

Qu'on écrive aux Anglais ! Je vais dicter la lettre. Il faut qu'ils partent sans combat. Une victoire avec du sang versé, c'est bien ; mais une victoire sans mort d'homme, c'est mieux encore, et il ne tiendra pas à

nous que nous n'ayons cette gloire. Leur refus sera notre règle.

DUNOIS.

Voici un écrivain, Jeanne, vous pouvez dicter.

(Un écrivain s'assied à une table près du poste.)

JEANNE dictant.

« Jésus, Maria, ainsi soit-il! A vous, capitaines
» Suffolk, Talbot et Glacidas, qui nous faites si
» longues guerres, contre toute justice. Au nom du
» ciel qui m'envoie, et au nom du roi de France
» qui m'a donné pouvoir, je vous somme de me
» faire raison, de rendre les villes que vous avez
» forcées et d'abandonner le pays. Sinon, ayez sou-
» venance de Salisbury, et tremblez pour vous-même;
» car je suis chef de guerre, et vous traiterai sans
» pitié, œil pour œil et corps pour corps, jusqu'à
» ce que je vous aie chassés du royaume. » — Et, main-
» tenant, archer qui faites sentinelle, envoyez avec une
» flèche cette lettre à la bastille des Anglais.

(L'archer exécute l'ordre de Jeanne.)

XAINTRAILLES.

Impossible de lui résister!

DUNOIS.

D'où lui vient donc cette force? Sa parole est douce et terrible à la fois.

LA HIRE.

Oui, mais cette impétuosité est périlleuse; il faut veiller sur elle. Jusqu'à ce jour tout a réussi. Craignons qu'un moment d'extravagance ne perde tout le fruit de nos premières victoires.

DUNOIS.

Vous voyez, Jeanne, qu'on vous obéit.

JEANNE.

Pas en tout, chevalier. Si l'on m'obéissait, il n'y aurait ici ni désordre, ni impiété; cette armée de chrétiens ressemble à une troupe de mécréants. On se croirait en enfer à entendre vos malédictions. Tout le monde jure ici, à commencer par vous, la Hire, qui jurez comme tous à la fois.

LA HIRE.

Jurer, batailler, piller, voilà la vie! Si Dieu se faisait homme d'armes, il se serait pillard.

JEANNE.

Vous l'entendez. Honte à vous, chevalier, qui faites de la guerre un brigandage et du soldat chrétien un larron prêt à mal faire! Amendez-vous, c'est moi qui vous l'ordonne.

LA HIRE.

Que voulez-vous? Le jurement, c'est mon souffle, il ne sortira de ma poitrine qu'avec ma vie.

JEANNE.

Ne jurez plus, ou que ce soit seulement par votre bâton. Dites plutôt vos prières que vous avez oubliées.

LA HIRE.

Par tous les diables!... par mon bâton, Jeanne, je sais une prière que je dis chaque fois que je vais aux Anglais.

JEANNE.

Laquelle?

LA HIRE.

La voici : Mon Dieu, faites pour la Hire ce que

la Hire ferait pour vous, si vous étiez capitaine et si la Hire était Dieu.

JEANNE.

Mauvais jeux que tout cela ! Vous mourrez comme un excommunié, la Hire. — Oh ! les impies qui couvrent leur corps d'un habit de fer, et qui ne savent pas que la prière est la cuirasse des âmes !

DUNOIS.

Il faut nous pardonner, nous ne sommes pas habitués à pareil langage.

JEANNE.

Vos ribaudes vous parlent autrement sans doute. Mais honte à l'armée qui les attire ! Avec vos hommes d'armes, on ne voit que vin, cartes et fillettes. Où sont-elles ces filles de perdition, qui font métier de leur gentillesse et de leur amour ? (Apercevant la Caillette et la Dame de Pique.) Vous voilà, folles pécheresses ? (Elle les frappe de son épée.) Allez, allez ! Ne reparaissez plus sous notre bannière. En perdant le soldat, vous perdez la France.

(Les soldats se regardent immobiles sans oser défendre les femmes.)

LA SENTINELLE recevant une lettre avec une flèche.

Une réponse des Anglais !

DUNOIS donnant la lettre à un héraut d'armes.

Lisez cette réponse à haute voix.

LE HÉRAUT.

« A Jeanne, vachère de Lorraine, et ribaude des » chevaliers d'Orléans.

(Murmures dans la foule.)

DUNOIS.

Le sang des Anglais lavera cette injure !

LA FOULE.

Vengeance! vengeance! vive la Pucelle!

JEANNE.

Écoutons jusqu'au bout; Dieu punira les coupables.

LE HÉRAUT.

» Vous auriez dû rester à la garde de vos moutons; » mais puisque vous avez préféré aux troupeaux les » enchantements et les amourettes, sachez que les An- » glais vous réservent le traitement des sorcières, la » croix ou le bûcher. »

(Le héraut rend la lettre à Dunois, Jeanne essuie une larme.)

DUNOIS.

Vengeance et mort à l'Angleterre!

LA FOULE.

Mort aux Anglais! Mort aux Anglais!

JEANNE.

Chevaliers et vous tous, mes amis, merci et bon courage! Dieu sait bien que ma vie est pure. Ils veulent la guerre, ils l'auront, et le sang répandu criera contre eux. — Pendant que vous étiez au conseil, capitaines, moi, je décidais. Tant qu'il reste à faire, il faut agir et frapper. Entre l'éclair et la foudre, il n'y a que l'instant d'un regard. J'ai parcouru les remparts, visité l'arsenal et les postes. Tout est prêt. Vos cœurs le sont-ils?

LA FOULE.

Oui, oui, vive la Pucelle!

DUNOIS.

Ordonnez, Jeanne.

JEANNE.

En entrant dans cette ville, j'ai promis qu'au quatrième jour elle serait libre. Je tiendrai parole. Dans une heure, nous passerons par cette porte et nous ne reviendrons qu'avec la victoire.

LA FOULE.

Aux Anglais ! Aux Anglais ! Vive la Pucelle !

JEANNE.

Saints et Saintes, qui jusqu'ici m'avez prêté vos forces, venez nous soutenir dans la bataille, et de vos regards de flamme terrifiez l'ennemi. Marchons !

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU.

Cinquième Tableau.

UNE FÊTE A LA COUR.

La scène est à Gien. Une galerie richement décorée donnant sur des jardins; de tous côtés des panoplies, des oriflammes, des fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIÉROME, puis RICHARD et le SIRE DE FLAVY; seigneurs se promenant au fond de la galerie.

HIÉROME, seul et fièrement.

De vrai!... c'est du drap de quatre écus l'aune!... Et du velours!... je m'admire avec délices!... Quel chemin depuis la délivrance d'Orléans?... Vêtu à neuf, bien nourri, salué des seigneurs, protégé du premier ministre du roi, monseigneur le comte la Trémouille; consulté par Madame Agnès, et aujourd'hui, moi astrologue, moi Hiérôme, invité à la fête donnée au succès des armées de France!... Oui, l'astrologie est la reine des sciences, et je suis son disciple bien-aimé!... Quand le roi, en récompense de mes services, m'aura nommé,

par lettres patentes, astrologue assermenté de la cour de France; quand moi, Hiérôme, je serai appelé, par lettres closes, à juger les affaires de l'État, qui pourra m'égaler en dignité et en gloire! Rois et ministres, je vous guiderai par mon savoir, et tout marchera à la voix de mes horoscopes!... Il ne faut pour cela qu'une signature; je l'aurai!... N'ai-je pas pour l'obtenir et l'appui de frère Richard et la faveur du comte la Trémouille, et les bonnes grâces de Madame Agnès? J'ai des prédictions pour tout le monde, et chacun me protége. Il faut qu'aujourd'hui même cette requête arrive, par Richard, au comte la Trémouille, et au roi par ce dernier. (Il déploie un parchemin et lit.)

Sire,

« L'astrologie est la lumière du monde et ses arrêts,
» écrits par des chiffres, sont infaillibles comme eux.
» Je viens, moi Hiérôme, qui ai le bonheur de posséder
» les secrets des divins signes..... »

(Le frère Richard s'est approché de lui avec le sire de Flavy, et lui frappe sur l'épaule.)

RICHARD.

Que lis-tu là, maître fou?

HIÉROME.

C'est la requête que vous m'avez demandée pour ma place. Une habile adresse, vrai Dieu! jugez..... (Il se dispose à lire.)

RICHARD, prenant le parchemin.

Bien; mais pour obtenir une place, il faut la mériter et nous sommes loin de compte.

HIÉROME.

Mon révérend maître, mon mérite éclate à tous les regards et rayonne dans toute ma personne ; cette robe resplendissante..... (Il étale ses habits aux yeux de Richard.)

RICHARD.

Il s'agit bien de tes habits et de tes rêves. As-tu quelques nouvelles de Jeanne et de l'armée ?

HIÉROME.

Il y en a de toutes sortes; pour ses amis, elles sont bonnes ; pour ses ennemis, mauvaises; mais pour savoir la vérité, je puis consulter le ciel.

RICHARD.

Trève de paroles inutiles. J'ai à me plaindre de toi : tu viens chercher des fêtes, quand il faut agir.

HIÉROME.

Pourtant je n'oublie pas ici les services que je puis vous rendre, et ce matin encore, consulté par monseigneur le surintendant la Trémouille, sur l'étoile de Jeanne, j'ai répondu : — Son signe dans le ciel, Monseigneur, n'est pas une étoile, mais une comète impétueuse et sans frein qu'un choc brisera en mille pièces ! — N'est-ce pas le moyen de plaire au favori du roi ?

RICHARD.

Sans doute ; mais interrogé quelques instants après par Madame Agnès sur le même sujet, tu réponds : — L'astre de Jeanne est, Madame, une étoile de prédilection, douce et bienfaisante comme celle qui conduisit autrefois les rois mages aux pieds de Jésus. — Ce double langage, Hiérôme, nuit à la sainte cause de l'Eglise

et du roi ; il fait soupçonner une cabale, là où il n'y a qu'un pieux devoir.

HIÉROME.

Nous avons ainsi des protecteurs des deux côtés.

RICHARD.

Dis plutôt des ennemis. Servir tout le monde, c'est ne contenter personne. Malheureux ! il est perdu, l'astrologue qui fait de sa science la complaisante sybille des temples païens.

HIÉROME.

Maître, vous avez toujours raison ; je le reconnais humblement, chacune de vos paroles est un oracle...

RICHARD.

Laisse-là tes louanges. Je ne fais appel qu'à ton bon vouloir.

HIÉROME.

Ne suis-je pas à vos ordres ?

RICHARD.

Il faut quitter la cour où ta présence est inutile ; je t'avais défendu d'y séjourner. Tu rejoindras l'armée où tes paroles ont l'empire qu'elles méritent. Unis la voix de l'astrologie à celle de l'Église, et mettons un terme aux extravagances de ces malheureux temps. — Le sire de Flavy te prend sous sa protection puissante.

LE SIRE DE FLAVY.

Nous saurons ménager à messire Hiérôme les honneurs dus à son savoir.

HIÉROME, bas à Richard.

Et ma place ?

RICHARD.

Je ferai signer ta requête.

HIÉROME.

Allons, je partirai. Mais ne m'oubliez pas, maître : astrologue assermenté du roi, à cent vingt livres par an... (montrant ses riches habits) Cent vingt livres ne sont pas trop ; les métiers chôment en temps de guerre, et ce drap coûte quatre écus l'aune !... (Il sort.)

LE SIRE DE FLAVY.

Ce drôle, avec ses airs de prophète, peut rendre d'utiles services à notre cause auprès du populaire et des soldats.

RICHARD.

Je le connais et je l'ai vu à l'œuvre. — Mais voici Monseigneur le comte la Trémouille.

SCÈNE II.

RICHARD, LE SIRE DE FLAVY, LA TREMOUILLE.

LA TRÉMOUILLE.

Frère Richard, et vous seigneur, soyez les bienvenus.

RICHARD.

Monseigneur, je vous ai promis un partisan dévoué ; je tiens ma parole. Le sire de Flavy vient se placer sous votre obéissance.

LA TRÉMOUILLE.

Votre zèle, mon frère, est louable et me porte à vous pardonner votre passé. Persévérez, vous m'aiderez à sauver le roi en dépit de lui-même.

RICHARD.

En revenant à vous, Monseigneur, je vous montre ma droiture. Le vaillant chevalier qui m'accompagne partage mon dévouement; il est d'ailleurs impatient de venger l'outrage qu'il a si injustement reçu à la face de toute l'armée.

LA TRÉMOUILLE.

Je connais la peine que Jeanne a portée contre vous, chevalier.

LE SIRE DE FLAVY.

Une peine imméritée, seigneur comte, et qui ne me laisse qu'un nom flétri devant mes frères d'armes. Ah! mon épée ne se serait pas abaissée sous cet affront sanglant, si pour me venger, je n'avais, pas dû frapper une femme! Je n'ai perdu mon commandement, que pour avoir suivi trop fidèlement les règles de la guerre.

LA TRÉMOUILLE.

Je le sais; mais nous veillons à ce que les armées de France ne deviennent pas des hordes tumultueuses et désordonnées. Nous ne voulons pas que le pays, déjà si malheureux, soit précipité dans les aventures. Sire de Flavy, vous pouvez rassurer, sur ce point, nos chevaliers fidèles. Le sort de la France ne restera pas suspendu à l'épée d'une femme. — Pour vous, seigneur, j'aurai soin que votre commandement vous soit rendu.

RICHARD.

La vérité triomphera! Mais pour désabuser tout le monde, il faut agir avec vigilance. J'oserai même vous

avouer, comte, que vous devez peut-être veiller sur vous-même !

LA TRÉMOUILLE.

Que voulez-vous dire ?

RICHARD.

Ne vous a-t-on pas annoncé que la Pucelle veut ramener auprès du roi votre plus dangereux rival ?

LA TRÉMOUILLE.

Le connétable de Richemont?... Il ne viendra pas sous sa bannière; et je ne crains rien de lui... — J'ai d'autres inquiétudes, frère Richard ; c'est demain que le conseil doit se prononcer au sujet du sacre du roi, et il y a ici des chevaliers que la victoire d'Orléans peut entraîner dans les hasards les plus périlleux.

RICHARD.

Ce voyage peut-il se faire contre votre gré, Monseigneur ? L'absence de Jeanne vous permettra de ramener facilement à votre opinion les insensés qui l'écoutent.

LA TRÉMOUILLE.

C'est à vous, frère Richard, à montrer à Monseigneur l'archevêque chancelier le danger que court l'Église entière en présentant, comme une œuvre divine, une histoire qui peut faire la perte de ce royaume et la honte de la chrétienté.

RICHARD.

Mon zèle a devancé vos désirs, seigneur comte. J'ai déjà vu plusieurs fois le chancelier Regnault, et son sentiment, irrésolu encore à cause des derniers événements, ne tardera pas, je l'espère, à se rapprocher du mien.

LA TRÉMOUILLE.

Je compte sur votre habileté. Ce jour de fête nous permet de voir tous nos partisans ; employons utilement cette journée, et laissons le roi à ses plaisirs.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LE ROI, AGNES, richement habillés.

LE ROI.

Les félons qui nous reviennent ne diront plus que le roi de France n'est que le premier pauvre de son royaume... — Vive Dieu ! quelles magnificences !...

AGNÈS.

Le roi sait reconquérir joyeusement son royaume, et je m'en réjouis.

LE ROI.

Ah ! nos beaux cousins de Bourgogne et de Bretagne, et vous, beau sire d'Angleterre, vous en pleurerez de dépit. En voyant nos vassaux nous revenir avec la fortune, notre trésor se remplir et nos armées se relever de leurs défaites, nous verrons si vous nous appelez encore le comte de Ponthieu !

AGNÈS.

Pour tous les vrais Français, sire, vous n'avez jamais cessé d'être le roi de France.

LE ROI.

Et nous ne cesserons jamais de l'être, vive Dieu ! Il

ne faut pas que dans la main des Valois dépérisse l'héritage des Capets.

AGNÈS, s'approchant doucement du roi et s'appuyant sur son épaule.

Oh ! mon seigneur bien aimé, que je voudrais toujours vous entendre ainsi, parlant en maître, faisant honte au parjure, imposant votre volonté et faisant trembler votre cour, d'un signe, comme le dieu Jupiter dans son Olympe... Oh ! alors, je vous applaudis, je vous admire et je vous aime !...

LE ROI.

Mélodieuses paroles !... C'est une musique que votre voix, chère Agnès. — A propos de Jupiter, savez-vous, Agnès, qu'il m'a fallu renoncer, pour nos danses, aux divinités de son Olympe ?

AGNÈS.

Et pourquoi, sire ?

LE ROI.

Il s'est trouvé que Monsieur Jupiter était plus riche en dieux et en déesses que moi, roi de France, en danseurs et en danseuses. Il a donc fallu me rabattre sur le jeu de cartes de mon auguste père, Charles sixième. — Dieu garde son âme !

(Il se découvre.)

AGNÈS.

Ce n'en sera pas moins beau. — Mais, au milieu de ces splendeurs, il y a, sire, autre chose qui me peine pour vous et pour moi : Cette fête étant donnée pour célébrer la délivrance de votre fidèle cité d'Orléans, il est

mal de n'y pas voir la guerrière qui a fait le salut de la ville.

LE ROI.

Nous ne sommes pas en faute, Agnès. Nos prières ont été portées à Jeanne ; elle a répondu qu'elle prendrait sa fête au grand sacre de Reims !

AGNÈS.

Noble et généreuse fille, qui s'imagine, sans doute, n'avoir à combattre que les Anglais. Hélas ! c'est auprès de vous, cher seigneur, c'est ici peut-être qu'elle a ses plus mortels ennemis !...

LE ROI.

Je les connais, Agnès ; des orgueilleux ! Envie de roitelets qui regardent voltiger les aigles ; envie de mirmidons qui voient batailler les hommes ! — Mais vous, ma belle amie, qui la défendez toujours, n'êtes-vous donc pas jalouse de tant de gloire ?

AGNÈS.

Pourquoi lui porter envie ? Que Jeanne marche à la voix de ses saintes ! Je suis fière des victoires qui rendent à mon roi sa couronne.

LE ROI.

Ma belle et chère amie, soyez fière aussi de vous-même : à chacune de vous sa récompense ; Jeanne peut sauver le royaume ; vous, dans les déchirements de sa vie, par votre amour, vous avez sauvé le roi. — Mais nous oublions, Agnès, que c'est fête aujourd'hui, et que nos seigneurs attendent les danses que nous leur avons promises.

SCÈNE IV.

Les Précédents, LA TRÉMOUILLE, LE CHANCELIER RÉGNAULT, LE DUC D'ALENÇON, LE SIRE D'ALBRET, DUCHATEL, un messager anglais conduit par des gardes.

LA TRÉMOUILLE.

Sire, vous nous pardonnerez de troubler vos plaisirs quand vous connaîtrez le sujet qui nous amène.

LE ROI.

De quoi s'agit-il?

LA TRÉMOUILLE, montrant le messager anglais.

Cet homme est un messager du comte de Suffolk. Il a été pris par nos archers, et voici son message.

LE ROI.

Lisez, comte.

LA TREMOUILLE, lisant.

« Le comte de Suffolk au duc de Bedfort, gouverneur
» à Paris. Monseigneur, tout nous a réussi jusqu'au
» siége d'Orléans; tout va mal depuis notre départ de
» cette ville. Il nous faut des vivres et des troupes
» fraîches pour tenir la campagne et faire tête à l'en-
» nemi. Ces malheurs nous sont venus des sortiléges
» d'une jeune vachère, dressée comme un limier dans
» l'art des charmes et des enchantements. Réduits à
» toute extrémité, le roi et les preux de France n'ont
» plus, pour se défendre, que les évocations de l'enfer.
» Mettre à néant cette envoyée des démons, ce serait
» mettre à néant la principale force des Français; c'est
» à quoi nous travaillons. Vous devez avoir connais-

» sance du projet de couronnement du comte de Pon-
» thieu, que cette vachère se fait gloire de conduire à
» Reims. C'est à vous, Monseigneur, à tenir en bonne
» garde les routes et les abords de la Champagne. Les
» tentatives des Français vous montrent en même temps
» que le sacre de notre jeune roi doit être hâté à Paris.

» Comte de SUFFOLK »

LE ROI.

Pâque-Dieu ! toujours le comte de Ponthieu !

LA TRÉMOUILLE.

Ce message nous montre que l'ennemi va diriger ses principales forces vers la Champagne. Cet avertissement nous sera doublement salutaire, en nous faisant connaître les points fortifiés que nous pourrons éviter et les points dégarnis que nous pourrons surprendre.

LE COMTE DUCHATEL.

Que décide le roi au sujet de ce message ?

LE ROI.

Qu'on laisse cet homme libre et qu'il aille, avec son message, au duc de Bedfort ! On y donne sur le comte de Ponthieu de trop bonnes nouvelles pour que nous ne soyons pas empressés de voir cette lettre entre les mains du régent. (Les gardes reconduisent le messager.) — Mais il me semble que le comte de Suffolk s'occupe aussi de notre sacre ?

LA TRÉMOUILLE.

Oui, sire, et le roi a pu entendre l'accueil que nos ennemis préparent à cette aventureuse folie.

LE ROI.

A votre sens, comte, cette entreprise si ardemment

désirée par la Pucelle ne serait donc que témérité et folie?

LA TRÉMOUILLE.

Sire, toutes les volontés doivent s'unir pour éviter un semblable malheur. Croyez-moi ; la délivrance d'Orléans n'est pas celle du royaume. La guerre est encore partout : ici même, à deux pas de nous, Cosne et la Charité sont à prendre..... Et c'est avec des troupes insuffisantes que nous irions tenter une expédition que rien ne presse, que tout combat ; une expédition de deux cents lieues, sans moyens de retraite, en pays ennemi, à travers des campagnes dévastées, avec des troupes anglaises en avant, en arrière, à droite, à gauche, partout!... Je le répète, pareille démence ne conduirait qu'à l'abandon de nos victoires et à la perte de votre couronne.

LE ROI.

Ceci est, en effet, matière bien grave ; mais ce n'est ni l'heure ni le lieu du Conseil. Madame Agnès est, sans doute, peu disposée à vous écouter...

AGNÈS.

Sire, les choses sérieuses doivent être avant tout entendues.

LE ROI.

Eh bien! soit; écoutons nos conseillers. Le comte Duchâtel partage-t-il l'avis du comte la Trémouille?

LE COMTE DUCHATEL.

Pour moi, j'ai toujours eu pour maxime que le roi doit se montrer maître de son royaume aux yeux de

ses peuples. Or, vous ne le serez, sire, pour les Français, que le jour ils vous verront trôner au sein de votre capitale. C'est là qu'est la tête du royaume; c'est là que vous frapperez l'Angleterre au cœur. Le message qui vient d'être surpris nous apprend que l'ennemi va se porter vers la Champagne. Cet avis ne nous permet pas d'hésiter. Ce n'est donc pas sur Reims, mais sur Paris, que la sagesse commande de marcher.

LA TRÉMOUILLE.

Le roi peut remarquer que le sentiment du comte Duchâtel est, au fond, le même que le mien.

LE DUC D'ALENÇON.

Une telle préférence pour Paris, sire, me semble déraisonnable. Le comte Duchâtel a peut-être oublié les épouvantables débordements de votre capitale. Un triste repaire que ce Paris! La cité des tard-venus, des maraudeurs, des cabochiens, des écorcheurs et des truands! Belle caverne qu'une telle capitale!

LE ROI.

Quel serait donc votre avis, duc d'Alençon?

LE DUC D'ALENÇON.

Si j'en crois les nouvelles qui m'arrivent de Normandie, ce n'est ni du côté de la Champagne, ni du côté de Paris que nous devons porter nos vues. Une longue suite de rébellions, toujours comprimées, mais toujours renaissantes, me donnent l'assurance que la domination anglaise dans la Normandie n'est qu'un joug qu'on peut facilement briser. L'arrivée d'une armée du roi dans ce

pays serait le signal de la révolte et de la délivrance. Or, la victoire d'Orléans nous ouvre les portes de cette contrée : suivons donc les voies qui nous sont ouvertes; portons l'épouvante chez l'ennemi, en coupant la ligne de sa retraite, et les Anglais s'enfuiront vers le nord pour ne pas demeurer emprisonnés dans un cercle de fer.

LE ROI.

Duc, vous nous communiquerez les nouvelles que vous avez reçues de Normandie. Que pensent, à ce sujet, nos vaillants capitaines? Chevalier D'Albret, pourriez-vous nous donner l'avis de nos chefs de guerre?

D'ALBRET.

Sire, votre fidèle armée marchera au commandement de son roi. Toutefois, je regarde comme prudente et sage l'opinion de Monseigneur le comte la Trémouille. La Pucelle, il est vrai, a merveilleusement sauvé la ville d'Orléans; mais, à mon sens, il n'y a que dévergondage et déraison dans son dernier conseil. Sire, nous aussi nous avons à cœur votre sacre, mais le sacre ne chassera pas l'Anglais : le fer seul les rendra à merci. Ce qu'il faut donc avant tout, ce sont des batailles à outrance, qui rendent aux chevaliers l'empire de la bravoure; ce sont des victoires nouvelles qui fassent tout chemin libre devant le roi! La guerre commence déjà à punir ces envahisseurs insolents; la guerre seule mettra entre eux et nous cette barrière que Dieu a mise entre les deux nations : les grandes eaux de la mer!

LE ROI.

Quel est, dans ce conflit d'opinions, l'avis de notre chancelier?

LE CHANCELIER.

Sire, tous les conseils que je viens d'entendre n'ont en vue que la guerre. Pour envahir la Normandie, pour forcer Paris, pour pénétrer de vive force dans la Champagne il faut guerroyer et vaincre. Or, le sang n'a déjà que trop coulé. Je ne fais pas entendre ici la voix de l'Église ; c'est comme ministre du roi que je soutiens que la parole vaut mieux aujourd'hui que l'épée. Le duc de Bedfort, sans ressources à Paris, ne maintient qu'avec peine son autorité. Le duc de Glocester est en querelle, à Londres, avec son oncle le cardinal de Vinchester. Or, les Anglais s'affaiblissant de tous côtés, il serait possible de ramener à nous leurs alliés. Mieux vaut donc négocier que batailler. Qu'un bon traité nous attache le duc de Bourgogne et le duc de Bretagne, et la puissance des Anglais est coupée à sa racine.

AGNÈS, à part.

Pas un ne prendra la défense de Jeanne!

LE ROI.

Merci de ces excellents avis. Nous en tiendrons bon compte : mais c'est trop s'occuper d'affaires un jour de fête. — Que l'on commence les danses.

(Les seigneurs vont prendre place dans la galerie.)

AGNÈS.

Je vous rends grâce, cher seigneur, de m'avoir fait entendre tous vos conseillers. Qu'elle est touchante l'union de ces soutiens du trône!

LE ROI.

Voilà le fruit de nos discordes, ma belle amie. La France est un camp rempli de chefs sans soldats. Chacun n'obéit qu'à lui-même !

AGNÈS.

Et le roi de France ?

LE ROI.

Agnès, ayez foi en votre seigneur et maître. La bohémienne qui vous a prédit vos grandeurs auprès d'un puissant monarque, a dit vrai. Je serai roi !

(La cour prend place ; le ballet commence ; il est figuré par les personnages du jeu de cartes ; à la fin du ballet les danses sont interrompues par le bruit d'une trompette guerrière. Bruit au dehors. On entend crier : Vive la Pucelle ! Vive Jeanne Darc ! Les seigneurs se pressent aux croisées de la galerie. — Dunois arrive, suivi de chevaliers, et se dirige vivement vers le roi.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, DUNOIS.

DUNOIS.

Sire, c'est la Pucelle qui arrive et qui vous apporte le gage de votre couronnement.

LE ROI.

Cette fête sera son triomphe ; elle seule manquait à la joie de tous.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, JEANNE, portant sa bannière, entre avec sa suite : elle court se jeter aux genoux du roi.

JEANNE, aux genoux du roi.

Victoire, gentil Dauphin, victoire ! Oh ! laissez-moi à

vos genoux, un seul moment; vos fêtes n'en seront pas troublées... Troublées? qu'ai-je dit? Pour le Dauphin de France, il n'est pas de joie plus grande que la joie de vaincre, et je viens crier : Sire, victoire, victoire!

LE ROI.

Jeanne, relevez-vous. Votre présence, en nous annonçant de nouveaux succès, est, pour tous, une allégresse nouvelle.

JEANNE.

Béni soit Dieu qui se déclare de plus en plus pour la France contre l'Angleterre! Bénies soient mes saintes qui veulent faire sacrer à Reims Charles VII de France! — Et nous y marchons et nous y arriverons. La victoire d'Orléans a tout changé : les batailles se gagnent et les villes se rendent coup sur coup. Sire, Jargeau est à nous; Mung a cédé; Beaugency nous a reçus. Nous n'avons qu'à paraître, et les murailles tombent, et les portes s'ouvrent. C'est comme à Jéricho, dit Jean Pasquerel, mon pieux chapelain; et nous allons, nous allons, comme un tourbillon de feu. Les cœurs sont de flamme, les soldats sont de fer. L'épée est tirée; elle ne rentrera au fourreau que lorsqu'il n'y aura plus un Anglais en France!

LE ROI.

C'est avec orgueil que nous entendons ces paroles. Racontez à tous, Jeanne, les prouesses qui font notre gloire, la vôtre et celle du royaume.

JEANNE.

Sire, voici ce qui est advenu. Nous chevauchions en hoquetons de guerre, le casque en tête et l'arme au poing ; nos bannières joyeuses se déroulaient au vent. Nous étions en Beauce, et nous menions grand train les Anglais qui fuyaient devant nous. Ils fuient depuis Orléans ; ils fuient, et les lâches m'accusent de magie. Oui, sire, il y a magie ; magie du cœur qui aime, de la tête qui veut, du bras qui frappe ; magie du courage qui donne la victoire !... — Ainsi chevauchant et guerroyant, les Anglais en fuite et les Français sur leurs talons, nous arrivons à Patay, un pauvre hameau, hier encore bien obscur et aujourd'hui terre héroïque et de grande mémoire ! Là l'ennemi se retourne ; il a reçu du secours ; il veut venger ses défaites. Trois mille Français contre sept mille Anglais ! La bataille s'est donnée, sire, et on en chantera des vers à la louange de mon roi ! « Marchez, ai-je dit ; Mont-Joie et Saint-
» Denis ! Dieu est pour nous ; ne regardez pas le nom-
» bre ; les Machabées étaient seuls et ils marchaient
» ferme à l'ennemi ! » — La trompette sonne, la mêlée se fait ; et nous voilà, sire, pied à pied, face à face, et ainsi toute une journée. Les haches françaises faisaient merveilles ; les Anglais tombaient comme des épis sous la faucille, et si nombreux que l'herbe était rouge de leur sang. Le soir ils fuyaient débandés par la plaine, laissant trois mille morts sur la terre de nos exploits. —Trois mille morts !... Sainte Vierge ! il faut que la victoire soit chose bien douce pour qu'elle fasse oublier

tant de chrétiens tombés morts sans sacrement et sans confession. Sire, je ne puis voir sans horreur couler le sang des hommes. Oh! nous prierons pour eux, afin que Dieu prenne en pitié leurs âmes!... — La victoire était donc vaillamment gagnée; les Anglais en pleuraient de honte et de rage, car nous leur avions fait trois prisonniers illustres, trois renommés capitaines, Hungerfort, Scale et Talbot. Pour leur humiliation, et pour notre honneur, je les ai renvoyés libres. Partez, chevaliers vaincus, leur ai-je dit, annoncez à votre roi que la vachère est plus généreuse que les lords d'Angleterre; qu'il sache que nous lui réservons de chaudes batailles et que Dieu veut accomplir, par ma main, le salut de ce pays.

LE ROI.

Jeanne, ces hauts faits nous remplissent de fierté; par vous, nous nous sentons renaître. — Mais vous ne me parlez point de vous. N'avez-vous point payé ces victoires au prix de votre sang?

JEANNE.

Mes saintes ne m'ont point caché que je courrais péril dans la mêlée; elles ne m'ont promis que le triomphe. Mon sang a donc coulé; mais les blessures sont le baptême de la guerre; on en porte fièrement les marques. N'en prenez pas souci; pensez plutôt à votre sacre; je viens pour vous y conduire.

LE ROI.

C'est agir bien promptement. Avons-nous assez de

forces pour une si rude entreprise ? Tant de périls ne vous effraient pas ?

JEANNE.

Je les connais tous. Gentil Dauphin, ayez foi en Dieu. Ne doutez pas de la protection de mes saintes patronnes. Vous avez eu confiance pour Orléans, et Orléans est libre. Ayez confiance pour Reims, et vous recevrez le sacre.

LE ROI.

Nos conseillers s'épouvantent pourtant à la pensée d'une tentative si hasardeuse et si lointaine.

DUNOIS.

Sire, j'oserai dire toute la vérité. Je ne trouve ici que des fêtes et des conseils. Les vraies fêtes seront à Reims, où Dieu bénira votre couronne; à Paris, où vous monterez sur le trône de vos pères. Les conseils qui vous détournent de ce chemin viennent de ceux qui ont fait de vous le roi de Bourges. Au temps de Duguesclin, les seigneurs avaient la langue plus courte que l'épée ; ce sont ces temps de mâle courage que Jeanne fait renaître. Elle a paru et tout a changé de face. Ce n'est point un conseil qu'elle a donné, c'est une épée qu'elle a prise ; elle agit et ne délibère pas ; sa présence, c'est la victoire. En vous conduisant à Reims, elle chasse les Anglais de la Champagne, comme elle l'a fait pour les rives de la Loire, et vous rapproche de Paris, votre capitale. Sire, au nom de votre couronne, au nom de votre peuple qui souffre, hâtez-vous, la France vous attend !

LA TRÉMOUILLE.

Le salut de l'État ne peut ainsi être livré aux aventures.

LE DUC D'ALENCON.

Il y a peut-être d'autres voies de salut plus rapides et plus sûres.

LE COMTE DUCHATEL.

Paris étant sous notre main, c'est Paris qu'il faut prendre.

JEANNE.

Sire, avant tout il faut que vous soyez roi de France. C'est à Reims que vous recevrez votre vrai couronnement. Qui vous pourra méconnaître quand la main de Dieu vous aura touché? Si l'eau sacrée est le signe du chrétien, l'huile sainte est le signe de nos rois, et attendre pour la recevoir, c'est mettre en danger la couronne. (Se tournant vivement vers l'archevêque.) O Monseigneur, qui m'avez trouvée bonne catholique, je vous prends à témoin du miracle de mes saintes patronnes. Usez donc de la parole divine pour montrer au roi que chacune de mes victoires est une largesse du ciel.

LE CHANCELIER.

Je m'opposais à ce voyage de Reims, Jeanne, car il est hasardé; mais le triomphe a répondu à vos promesses, et la grâce divine se manifeste en vous. Dieu a fait autrefois, par la main des prophétesses, le salut d'Israël; il fait par vous la délivrance de ce pays, et

montre ainsi que la France est aussi pour lui un peuple élu.

LE ROI.

Seigneurs, sans plus discourir, suivons cette bannière victorieuse. (Il montre l'étendard de Jeanne.) Celle qui triomphe a le droit de commander. — (A Agnès.) Allons, chère Agnès, voilà nos danses perdues dans ce tumulte inattendu.

AGNÈS.

Ah! sire, comme ce bruit d'armes victorieuses fait joyeusement bondir le cœur!

LE ROI.

C'est une voix d'en haut qui nous appelle. (A Jeanne.) Je m'abandonne à vous; et que Dieu protége la France!

(La foule des seigneurs se disperse dans les galeries.)

SCÈNE VII.

LA TRÉMOUILLE, RICHARD.

LA TRÉMOUILLE.

O démence plus funeste que la démence du roi Charles VI!

RICHARD.

O témérité plus dangereuse pour l'Église que les schismes qui l'ont déchirée!

LA TRÉMOUILLE.

C'est à nous à refouler ce torrent qui emporte tout.

RICHARD.

Je suis prêt à vous seconder, Monseigneur, de tout mon pouvoir.

LA TRÉMOUILLE.

Venez, mon frère; le chancelier n'a pas dit toute sa pensée; nous pouvons encore tout sauver.

FIN DU CINQUIÈME TABLEAU.

Sixième Tableau.

LE SACRE.

La place de la cathédrale de Reims. Tentures et draperies de différentes couleurs aux fenêtres. Va-et-vient au fond de la place. Groupes divers.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAITRE THIBAUT, MAITRE ELOI, COMMÈRE SIMONE, bourgeois, hommes et femmes du peuple.

UN HOMME DU PEUPLE.

Savez-vous, commère Simone, s'il y aura réjouissance après le sacre ?

COMMÈRE SIMONE.

S'il y en aura? vous n'avez donc pas entendu le crieur : Mystère à la Maison-de-Ville ; feu de joie sur la Montagne-aux-Sorciers, et largesse aux portes de l'église.

UN BOURGEOIS.

D'autant plus que le dauphin va être, à la fois, reçu chevalier et sacré roi de France.

COMMÈRE SIMONE.

Chevalier et roi ! Oui, il y aura largesse et grande largesse ! Vive le roi !

UN AUTRE BOURGEOIS.

Il peut bien faire une fois largesse, puisque les aides nous ont tout mangé. Qui a jamais vu des aides comme les nôtres ? Aides pour l'Angleterre contre les Français; aides pour les Français contre l'Angleterre; aides pour l'ordinaire, pour l'extraordinaire ; aides pour le sacre. Aides, toujours aides !

L'HOMME DU PEUPLE.

Et, à force d'aider les autres, nous succombons tous !

COMMÈRE SIMONE.

Allons ! se plaindre un pareil jour !

MAITRE ELOI, survenant.

Un beau jour, mes amis, comme on en compte peu dans notre cité de Reims !

MAITRE THIBAUT.

On en compte autant que de rois de France, maître Eloi, puisqu'il n'y a pas de roi sans un sacre, et qu'il n'y a pas de sacre sans la sainte ampoule de notre cathédrale.

MAITRE ELOI.

Bien parlé, maître Thibaut. Par malheur, ces jours-là ne reviennent pas assez souvent.

UN ARTISAN.

Ah ! sans doute, il vaudrait mieux pour les profits de tous nos métiers qu'il y eût un sacre tous les ans.

MAITRE ÉLOI.

Il a raison, ce compagnon. Il y a des rois qui s'obsti-

nent à vivre quand même. Le défunt roi Charles VI, malgré sa folie, n'a-t-il pas gardé la couronne quarante-deux ans ? Y a-t-il sens et raison à ce qu'un roi vive de la sorte ?

MAITRE THIBAUT.

Et il y avait bien risque pour nous, maître Eloi, à ne jamais revoir de sacre.

COMMÈRE SIMONE.

Oui, le roi Charles septième n'aurait pas de gîte aujourd'hui sans la Pucelle.

MAITRE THIBAUT.

Et en effet, c'est elle qui l'a conduit ici, malgré la cour, malgré le Conseil, malgré les chevaliers, malgré lui-même.

MAITRE ELOI.

Avec elle, il n'y a que horions pour les Anglais. Chalons, Auxerre, Troyes, tout s'est rendu.

COMMÈRE SIMONE.

Ne vous en étonnez pas, voyez-vous. (Avec mystère.) Deux hommes d'armes, un canonnier lorrain, Jean Rifflard, et l'écuyer Lancelot, m'assuraient ce matin chez moi que, dans les mêlées, l'étendard de Jeanne est entouré de petits anges qui la protégent.

L'HOMME DU PEUPLE.

On dit pourtant que ce n'est qu'une sorcière, et que devant Troyes un moine a voulu l'exorciser.

COMMÈRE SIMONE.

Oh ! Rifflard nous a dit l'histoire. Ce moine a fait rire de lui : Jeanne lui a juré qu'elle prendrait la ville

au nom de la sainte Vierge et de sainte Catherine, et le soir même elle y entrait.

(Trois voisins viennent se mêler à la conversation.

PREMIER VOISIN.

Aussi on peut dire, mes amis, que c'est fête par tout le royaume. Il y a foison de populaire dans la cité, et, voyez, pas une maison qui ne marque la joie.

SECOND VOISIN.

Il le faut bien; c'est l'ordre des échevins de la ville. — Ah! ah! voisin, vous n'avez donc tendu que des étoffes blanches?

PREMIER VOISIN.

Et chez vous, compère, il n'y a que des étoffes rouges?

SECOND VOISIN.

Que voulez-vous? elles m'ont servi pour fêter le roi Henri VI d'Angleterre et le duc de Bourgogne; je puis les étaler aux yeux des chevaliers de Charles VII. Et qui sait si demain nous ne verrons pas un autre vainqueur?

PREMIER VOISIN.

Ne vous gaussez point, compère; c'est un tort, et peut-être un danger. Rappelez-vous que les croix rouges diminuent et que les croix blanches se montrent partout.

COMMÈRE SIMONE.

M'est avis, mes bons voisins, que ce ne sont pas là nos affaires. Laissons aller les choses; elles sont en bonnes mains.

UN MARCHAND.

Par ma foi! vienne qui voudra; je suis en garde de ce

côté. J'ai des couleurs à contenter tous les princes de la terre. (Il montre sa maison aux tentures bariolées.)

PREMIER VOISIN.

Il ne s'agit pas, cette fois, de recevoir un prince en voyage, mais le vrai roi de France que Dieu va bénir.

COMMÈRE SIMONE.

C'est une plus grande joie encore de voir la sainte qui le conduit.

DEUXIÈME VOISIN.

La Pucelle, une sainte? Oui, comme le diable en sait faire.

COMMÈRE SIMONE.

S'il y a sorcellerie, dites plutôt que c'est avec les Anglais qu'est le diable.

DEUXIÈME VOISIN.

Les charmeresses cachent le pacte qu'elles ont signé avec le démon. Allez, ce n'est pas elle qui fait seule de pareils prodiges. Moi, j'en crois plutôt ceux qui soutiennent qu'elle a vendu son âme pour être reine de France.

PREMIER VOISIN.

Reine de France!... Elle aurait bien gagné sa couronne!...

COMMÈRE SIMONE.

Sainte Vierge!... Jeanne une charmeresse! Enragé bourguignon, c'est de honte que tu dis ces méchantes paroles!

DEUXIÈME VOISIN.

On vend son âme pour bien moins! Vous la verrez, elle marchera tout à l'heure à côté du roi. Et d'ailleurs les soldats qui l'ont vue à la bataille nous ont bien dit

que c'est une furie de l'enfer, et que tout en elle est magie.

(On entend des fanfares ; grand mouvement sur la place.)

VOIX DIVERSES.

Le cortége ! — Place ! — Les voici ! — Noël ! Noël ! — Rangez-vous ! — Vive la Pucelle !...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, JEANNE à sa droite. Le cortége royal avec la pompe accoutumée du sacre. La foule se précipite vers Jeanne.

UNE FEMME DU PEUPLE, lui présentant un jeune enfant.

Jeanne, bénissez mon enfant.

JEANNE.

O le doux enfant ! (Elle l'embrasse.) Il sera béni, s'il aime Dieu et la France.

(La foule l'arrête pour toucher ses mains et ses vêtements).

DUNOIS, à part.

Le pur et gracieux visage ! Il est beau de lui-même, et nul en le voyant ne peut songer à mal.

JEANNE, à ceux qui l'entourent.

Bonnes gens, détrompez-vous. Je ne suis point une sainte, et ce que je fais n'est point chose surnaturelle. C'est Dieu qu'il faut remercier de nous avoir rendu notre roi.

(Elle se dirige vers l'église.)

LA FOULE.

Vive Jeanne Darc ! vive la Pucelle !

JEANNE, à part, en regardant autour d'elle.

O mon père, ô ma mère, où êtes-vous donc?

SCÈNE III.

MAITRE THIBAUT, MAITRE ELOI, COMMÈRE SIMONE, hommes et femmes du peuple.

MAITRE THIBAUT.

Voilà un riche cortége! on ne dira plus que le roi est pauvre.

UN HOMME DU PEUPLE.

Avez-vous vu comme elle a l'air doux, ouvert et souriant? Moi, qui la croyais un vrai soudard.

UNE JEUNE FILLE.

Et son page, ce beau garçon? Quelle fière petite mine!

UNE AUTRE.

On dit que c'est son ange gardien qui a pris cette figure.

MAITRE ELOI.

Le prévôt des marchands affirmait ce matin que c'est son frère. Il doit le savoir, lui.

SON VOISIN.

Son frère? Allons donc! Est-ce qu'elle a des parents?

MAITRE ELOI.

De vrai, leur place serait ici, et personne n'a entendu parler d'eux.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MAUDRU, JACQUES DARC, ISABELLE ROMÉE, DURAND.

DURAND.

Nous arrivons à temps ; ils sont dans l'église.

(Il veut entrer dans la cathédrale avec ses compagnons.)

UN ARTISAN, les repoussant.

Ohé ! Prenez donc garde. Vous voyez bien qu'on ne peut passer.

MAUDRU.

Il faut que nous entrions cependant. (A Jacques.) Je lui ai promis que vous seriez là pour ce grand jour. Elle veut que vous lui répétiez vous-même le pardon que je lui ai déjà porté de votre part. Nous la reverrons à côté du roi, vous dis-je.

JACQUES.

La revoir ainsi ! J'en suis tout tremblant.

DURAND.

Quelle fête de la retrouver après si longue absence! Ah! je l'ai dit le premier, qu'elle était la Vierge du Bois-Chenu !

ISABELLE ROMÉE.

Quatre mois loin d'elle ! Que je l'entende dire, comme autrefois : bonne mère, je vous aime bien !

JACQUES, à Durand.

Et pourtant, frère, je suis inquiet. Oui, malgré moi, je le suis. Dans la route, mes jambes m'emportaient

comme des ailes, et ici je ne sais pourquoi j'ai peur.

DURAND.

Encore! Toujours des craintes! Merci de nous! Jeannette est toujours notre même enfant aimée du bon Dieu. Les filles de Satan ne s'agenouillent pas devant la Vierge.

ISABELLE ROMÉE.

Est-ce qu'on fait tant de grandes choses en pratiquant le mal?

MAUDRU.

Vous son père, ne pas encore la connaître!

ISABELLE ROMÉE.

Moi, je suis toute réjouie d'être venue, comme si j'avais fait un pèlerinage à une sainte du paradis.

MAUDRU.

Et à la cour, montée si haut, elle n'a jamais perdu souvenance de vous.

JACQUES.

La volonté de Dieu advienne!

LA FOULE.

A genoux! — Noël! noël! — On sacre le roi. Vive le roi! Vive la Pucelle! — Noël! noël!

(Chants d'église; fanfares; le peuple qui s'était agenouillé se relève.)

UN HOMME DU PEUPLE.

La voyez-vous, la Pucelle?

COMMÈRE SIMONE, se haussant.

Oui; elle porte bravement sa bannière à côté de l'étendard royal.

UN HOMME DU PEUPLE.

Les seigneurs en sont dépités et jaloux; mais le roi

l'a voulu ainsi. Par ma foi, elle l'a bellement gagné !

COMMÈRE SIMONE.

Bienheureux ses parents ! Bienheureuse surtout sa mère ! (Aux parents de Jeanne Darc.) Braves gens, qu'avez-vous donc ? vous pleurez.

MAUDRU.

Voici son père !

ISABELLE ROMÉE.

Nous sommes ses parents !

(Mouvement dans la foule.)

VOIX DIVERSES.

Les parents de Jeanne ! — Et ils ne le disaient pas ! — Qu'on les conduise à Jeanne et au roi ! — Place ! place ! Le père de la Pucelle ! — Venez. — Place ! place !

COMMÈRE SIMONE, à Isabelle Romée.

C'est une bien douce joie pour tous, vous le voyez.

UN HOMME DU PEUPLE.

Ce sera une fête pour notre ville de vous avoir.

(Mouvement à la porte de l'église.)

VOIX DIVERSES.

Le cortége va sortir ! — Noël ! noël ! noël ! — Vive Jeanne Darc ! Vive le roi ! — Vive la Pucelle !

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE ROI, JEANNE, le cortége.

LA FOULE.

Vive le roi ! Vive la Pucelle ! Vive le roi !

LE ROI, s'arrêtant avec Jeanne sous le parvis de Notre-Dame.

Roi de France, nous le sommes ! L'Église, en nous

sacrant, nous a rendu invincible, et nous défions à jamais l'Angleterre. Ducs, barons et preux chevaliers, soyez glorieux de cette journée. Vous nous avez montré que les armées poussent comme l'herbe sur cette terre de vaillance, et que, malgré les revers, la France ne peut périr dans les batailles !

LES SEIGNEURS, levant leurs épées.

Vive le roi Charles VII !

LE ROI, à Jeanne.

A vous surtout, Jeanne, appartient l'honneur de ce couronnement. Le roi de France ne pourra jamais payer vos services. Je veux toutefois, dès maintenant, en présence de ce peuple qui vous aime, vous donner une marque de ma gratitude royale. Le comte Duchâtel vous remettra des lettres de noblesse pour vous, pour votre famille et pour toute sa descendance.

JEANNE.

Gentil roi, vous montrez à tous, amis et ennemis, que vous êtes vrai souverain de France ! Mais je n'attends nulle récompense. Je n'ai bataillé que pour obéir à mes voix. Si vous mettez un prix à mes services, ne songez, sire, qu'à mes vieux parents.

(Les parents de Jeanne font un mouvement vers elle.)

ISABELLE ROMÉE, étendant les mains et pleurant.

Jeanne ! Jeanne !

JEANNE.

Ma mère !

(Elle s'élance dans les bras de sa mère.)

JACQUES DARC.

C'est nous, ma fille !

JEANNE.

O mon père, me pardonnez-vous ?

JACQUES DARC.

Je t'ai toujours aimée, ma fille, et maintenant je te bénis.

LE ROI, s'avançant vers Jeanne.

Il m'est bien doux, Jeanne, de voir ici, à pareil jour, vos heureux parents. Nous fêterons, comme il convient, leur présence.

ISABELLE ROMÉE.

Monseigneur le roi, notre joie serait comblée si vous nous rendiez notre enfant.

JACQUES DARC, à Jeanne.

Oh ! reviens avec nous ! Maintenant que Monseigneur le roi est couronné, nous laisseras-tu pleurer encore ton absence ?

JEANNE.

O mon père, que je vous aime de me parler ainsi ! Qu'il me sera cher le jour où je ne serai plus séparée de vous tous !... — Mais la charge que j'ai reçue n'est point achevée ; je dois rester dans les armées du roi. (Au roi.) — Sire, il faut mener à bonne fin et promptement cette épouvantable guerre. Si la couronne vous est rendue, ce n'est qu'à Paris que vous règnerez, et Paris est encore aux Anglais.

LE ROI.

Oui, Jeanne, nous irons en faire le siége ; restez avec nous. Tant que nos provinces seront envahies vous devez conduire nos soldats ; vous appartenez au pays.

ISABELLE ROMÉE.

Qui sait maintenant quand tu nous reviendras ?

JEANNE.

Je ne puis le dire. Que la volonté de Dieu se fasse !

DURAND.

Pourquoi parler ainsi ?

JEANNE, avec tristesse.

Je ne durerai peut-être pas longtemps.

DURAND.

Mon Dieu ! que veut dire ce doute ?

JEANNE, bas à Durand.

Je ne doute point ; j'irai toujours. Mais je sens autour de moi des haines cachées.

DURAND, de même.

Que peux-tu craindre ?

JEANNE.

Une seule chose : la trahison !

(Pendant ces dernières paroles le cortége a repris sa marche au milieu des acclamations.)

FIN DU SIXIÈME TABLEAU.

Septième Tableau.

LE CAMP DEVANT PARIS.

L'entrée du camp de l'armée française; poste et sentinelle; des tentes alignées à droite et à gauche; Paris au fond; un cabaretier ambulant, avec un tonneau dans une charrette.

SCÈNE PREMIÈRE.

RICHARD, arrivant avec HIEROME qui est en guenilles, MAUDRU, couché dans la charrette; Soldats endormis.

LA SENTINELLE.

Qui vive! (Richard lui dit un mot à l'oreille.) — Passez.

(Maudru réveillé par le *qui vive*, écoute du fond de sa charrette la scène suivante.)

RICHARD à HIÉROME.

Tu as bien tardé à venir?

HIÉROME.

Je cherchais là-bas des consolations dans les astres, et quand on est si haut monté, il faut du temps pour descendre.

RICHARD.

Moulin à paroles! — Ouvre tes oreilles et ne perds pas un mot de ce que je vais dire.

HIÉROME.

Encore des promesses, peut-être? Maître, permettez. Un peu moins d'espérance et un peu plus de réalité. Le passé m'a rendu prudent; expliquons-nous. — Un beau jour, vous êtes venu à moi, et vous m'avez dit : Hiérôme, si tu veux m'obéir, tu seras astrologue assermenté du roi, et tu auras par jour deux pièces de viande, une poule, cinq quarts de vin, deux pains de bouche, un pain de commun, un valet, entrée au conseil et huit sous!.. Hélas! j'ai succombé à la tentation, et me voilà, après six mois de fatigues et d'obéissance aveugle, plus misérable sous mes guenilles que Job sur son fumier.

RICHARD.

Tu oublies bien vite tes jours de faveur.

HIÉROME.

Eh! tant que j'ai vendu de l'espérance, j'ai été écouté, j'ai bien vécu. Mais depuis que par vous j'annonce à tous la prochaine défaite de notre sorcière, je ne trouve ici aucun contentement. J'ai même plus d'une fois risqué ma pauvre vie. Laquelle de nos prédictions s'est accomplie depuis Orléans? Les troupes françaises ne comptent pas une seule défaite. Pas une ville n'a résisté. Vous prêchez, vous exorcisez, vous complotez à la cour, dans les camps, partout; moi, je parle au nom des astres, au nom de la vérité, et, en dépit de vos ruses, en dépit de ma science, la victoire est toujours fidèle à Jeanne. Aussi tous, amis et ennemis de la Pucelle, me traitent-ils d'imposteur, et je suis tombé dans le mépris.

RICHARD.

Homme sans foi et sans constance ! Tu aspires aux grandeurs, et tu ne peux supporter un revers. Tu veux conduire, et tu ne connais pas ta voie. Jeanne subit sa première défaite à ce siége qui n'aboutit pas ; elle vient d'échouer à l'attaque de la porte Saint-Honoré. C'est là, comprends-le donc, son premier pas vers l'abîme, et c'est dans son abaissement que tu trouveras enfin l'accomplissement de ton rêve et de mes promesses.

HIÉROME.

Hélas ! vos promesses ne sont que des étoiles filantes. Et puis, avec vous, il n'y a que mystères et menées tortueuses. (En se drapant.) Maître, la science fuit les ombres ; elle aime la lumière, le grand soleil ; à l'avenir, je ne sers plus qu'elle. Je l'ai assez fait mentir pour vous.

RICHARD.

Et tu refuses de me suivre ?

HIÉROME.

Jouer aux sorcières me paraît dangereux. L'histoire de Catherine la Rochelle et de notre Jeanne ne vous a-t-elle pas converti ? Avec Catherine, vous promettez des merveilles, et Catherine est chassée honteusement sans avoir rien accompli de ses promesses. Avec Jeanne, vous annoncez des défaites, et Jeanne est toujours victorieuse. Maître, de telles prophéties n'annoncent pour moi que la corde et le bûcher. J'aime mieux la science.

RICHARD.

Parle moins haut de ta science, et songe que c'est à

moi que tu dois ton peu de renom. Qu'as-tu jamais dit que je ne t'aie inspiré? Tu dépens de moi; je puis seul témoigner en ta faveur, si l'Église un jour vient t'interroger sur cette science, dont tu fais gloire, et qui est aussi occulte pour toi que pour les autres.

HIÉROME.

Une menace, frère Richard! Est-elle moins à craindre pour vous, l'Église? Je puis être à mon tour l'accusateur ou le témoin de ces témérités irreligieuses où s'est lancée votre ambition mondaine.

RICHARD.

Tu le peux, mais en te perdant toi-même. Va, Hiérôme, va te jeter de plein gré aux mains des tourmenteurs. L'Église sait que je la défends contre les sortiléges d'une enchanteresse. Laisse donc là tes amertumes et tes plaintes. Ai-je plus grandi que toi, Hiérôme? Et d'ailleurs, que ferais-tu en te séparant de moi?

HIÉROME.

J'irai à Rouen. L'enfant prodigue retourne dans sa famille, s'il lui en reste encore une, hélas!

RICHARD.

Mais c'est dans cette ville que, moi aussi, je veux te conduire.

HIÉROME.

Comment cela?

RICHARD.

Ne t'ai-je pas dit que je t'élèverais auprès du plus grand des rois? Et qui mérite ce titre, si ce n'est Henri VI d'Angleterre, qui tient dans ses deux mains les deux premiers gouvernements du monde. C'est au-

près de lui que les services, le savoir, le courage, la vertu trouvent leurs justes récompenses.

HIÉROME étonné.

Quoi! vous vous faites Anglais!

RICHARD.

Il ne nous reste plus rien à tenter à la cour du roi Charles. Jeanne, en me repoussant, nous a condamnés tous deux à une lutte inutile. L'expérience est faite. Autour du roi toujours aussi faible, chacun se dispute une ombre de pouvoir et redoute les ambitions légitimes. La vengeance seule doit nous retenir encore ici; mais c'est ailleurs que s'ouvrira pour nous la route de la fortune. L'Université de Paris, l'évêque de Beauvais, me donnent leur appui.

HIÉROME, après avoir réfléchi.

Par Phœbus! A vous, comme à moi, la France a si peu profité! Mais se faire Anglais!...

RICHARD.

Sait-on bien à quel pays on appartient dans un temps où tout change d'un soleil à l'autre? Notre chemin est tracé. Pour obtenir les bonnes grâces du régent, il nous suffit de perdre Jeanne. Perdre Jeanne, c'est notre but; n'est-ce pas en même temps sauver l'Angleterre et mériter sa reconnaissance?...

HIÉROME rêveur.

J'avoue, maître, que l'astrologie n'a pas de calculs plus profonds que les vôtres... — Mais comment perdre notre ensorcelée?

RICHARD.

Laisse-toi conduire : obéis encore... Nous travaillons

à l'éloigner de l'armée de Paris. Or, si elle part, il ne faut pas que les soldats murmurent. Leurs plaintes pourraient retenir le roi. C'est donc auprès d'eux que je veux utiliser ton éloquence; ils t'écouteront d'autant mieux que l'assaut commandé par elle n'a pas réussi.

HIÉROME.

Eh bien! vengeons-nous, et allons chercher fortune à Rouen. Par vous, ou par les miens, j'y trouverai le terme de ma vie d'aventures.

RICHARD.

Tu me comprends enfin. Retiendras-tu mes instructions?

HIÉROME.

Le moyen de retenir quelque chose avec des semelles qui bâillent et une robe trouée comme un crible.

RICHARD, lui donnant de l'argent.

Il ruinerait Plutus! — Retiens-tu, maintenant?

HIÉROME.

Vous m'avez rendu la mémoire; vous serez content de moi.

RICHARD.

Voici le jour; je te laisse avec les soldats. — Et moi, de mon côté, je ne perdrai pas mon temps. (Il sort.)

HIEROME seul.

Renier la France! et cela pour un peu d'ambition déçue!.. Allons, Rouen est aux Anglais, et j'allais à Rouen. Qui sait? Si j'allais devenir astrologue assermenté du roi Henri VI!.. Aurai-je le courage d'aller jusque-là!

(Il se promène en se drapant avec sa souquenille.)

SCÈNE II.

MAUDRU, HIÉROME.

Le jour commence à poindre.

MAUDRU sortant de la charrette.

Hiérôme?

HIÉROME.

Qui m'appelle?

MAUDRU.

Hiérôme, ne va pas à Rouen.

HIÉROME, étonné.

Qui vous a dit?...

MAUDRU.

Qu'importe! Écoute-moi; ce que je vais t'apprendre va déchirer ton cœur; écoute. Il y aura bientôt douze ans... les Anglais n'avaient pas encore pris notre ville...

HIÉROME interrompant.

Rouen?... Vous êtes de Rouen?

MAUDRU.

Tu venais de partir pour...

HIÉROME étonné.

Qui donc êtes-vous?

MAUDRU.

Ne m'interromps pas. Tu venais de partir pour aller chercher à Paris la science et la fortune. (Hiérôme regarde ses vêtements.) Ton père te dit : Va, mon fils, et reviens, avec une âme honnête, pour consoler mes vieux jours; nous garderons pour toi la fille de notre sœur.

HIÉROME avec un soupir.

Oui, ma Suzanne, une tendre et fière enfant!...

MAUDRU essuyant une larme.

La ville prise, ton père et ta mère, tu le sais, sont morts de la main des Anglais. La guerre et l'invasion nous ont tous séparés, dispersés. Tu n'as point reparu depuis. Moi, j'ai pu partir avec Suzanne.

HIÉROME.

Vous êtes... oh! mon Dieu! son père?

MAUDRU.

Oui, ton oncle. (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

HIÉROME.

Je puis donc encore avoir une famille. — Et Suzanne?

MAUDRU.

Ils l'ont aussi tuée!...

HIÉROME.

Toujours eux! Je les trouve sans cesse contre les miens.

MAUDRU.

Si tu vas à Rouen, tu y trouveras tout vivant le souvenir de ces monstres. Massieu, le frère de ta mère, s'est consacré à Dieu. Il attend, dans la retraite, la vengeance du ciel.

HIÉROME.

Qu'elle est lente!

MAUDRU.

Elle viendra; je sens que je la verrai avant mon dernier jour. Mais, en l'attendant, c'est à chacun de nous à faire son devoir; et le tien, Hiérôme, est de rompre avec ce moine damné. Je sais tout; j'ai tout entendu. Richard trahit son Dieu, son roi, et fait de toi son complice.

HIÉROME.

Oh! je reste avec vous. Puisque je retrouve un ami, un père, j'ai retrouvé ma conscience.

MAUDRU.

Écoute encore. Les chefs de l'armée, les ministres, veulent écarter Jeanne. Richard se prête à ce complot; il va la faire tomber dans un piége. Le roi qui l'ignore hésite encore sur ce qu'il doit faire. Mais Jeanne est une sœur pour nous tous. Il faut que nous la sauvions; il faut qu'elle demeure près du roi, quoi qu'il arrive. On n'osera rien contre elle, tant qu'elle tiendra l'épée à ses côtés.

HIÉROME.

Oh! je comprends maintenant ce que ce moine odieux voulait faire de moi.

MAUDRU.

Agis pour Jeanne; mais que Richard ignore, jusqu'à notre victoire, notre parenté et notre union. Il est nécessaire que tu le voies souvent, et que je sache par toi ce qu'il trame encore. Va, Hiérôme, tu connais maintenant ton devoir. Agis, et tu verras qu'il y des cœurs dévoués pour t'aimer. — Séparons-nous; le camp s'éveille. Reste au milieu des soldats. Mettons à profit la trêve conclue hier. Moi, je vais à Saint-Ouen où campe Dunois, pour l'instruire de tout, et bientôt tu me reverras. En attendant, voilà mon tonneau; si le soldat a soif, tu me remplaceras.

(Pendant la fin de cette scène le jour est venu. Les soldats sortent des tentes; les uns jouent, les autres fourbissent des armes. Après les dernières paroles de Maudru, on entend des trompettes de différents côtés.)

SCÈNE III.

RIFFLARD, LANCELOT, LA TUILE, BRULOT, HIÉROME, SOLDATS.

UN SOLDAT, couché près d'une tente.

Au diable les trompettes!.. Sommes-nous dans la vallée de Josaphat pour qu'on éveille ainsi ceux qui reposent?

BRULOT, se levant.

Est-ce que la Pucelle va nous prendre notre premier jour de repos?

LE SOLDAT, se levant.

Elle a si bien réussi au dernier assaut! Du diable, si je bouge!

(Il se recouche.)

LANCELOT, arrivant.

Camarades, debout, grande liesse au camp! Le roi nous fait une visite avec la Pucelle. Les trompettes l'annoncent aux compagnies. Il faut se faire luisants comme des soleils, et beaux comme des amours.

BRULOT, qui tient sa cuirasse à la main.

La Dame de Pique pourrait se regarder dans mon cœur comme dans son miroir.

LE SOLDAT.

Y aura-t-il largesse de vin?

LANCELOT.

Comme aux noces de Cana.

LE SOLDAT.

Avant ou après le miracle?

LANCELOT.

Après.

LE SOLDAT.

Alors je me lève, et j'en suis. (Il se lève.)

LA TUILE à Hiérôme.

Hé! messire astrologue, que lit-on dans les étoiles au sujet de la guerre?

RIFFLARD.

Un astrologue? Il en pousse partout. Il faut que ce soit là un métier à beaux revenus.

BRULOT.

Dites donc un pauvre gagne-pain, puisque ses souliers tirent la langue et que sa robe demande l'aumône.

HIÉROME.

Mon chaussetier et mon drapier sont pourtant fournisseurs du roi. Deux riches marchands, sur mon âme!.. Mais ces boutiquiers ont si peu de conscience!

RIFFLARD.

Tiens! en examinant bien, il me semble que nous avons déjà vu cette casaque à Orléans.

LANCELOT.

N'est-ce pas lui qui nous annonçait que nous entrerions vainqueurs à Paris, au bruit des cloches et au son des trompettes?

HIÉROME, avec orgueil.

Oui, mes braves, c'est bien moi. Mes très-redoutables et très-redoutés hommes de guerre...

RIFFLARD.

N'est-ce pas lui qui a commencé par nous dire que Jeanne venait du paradis?

LANCELOT.

En ajoutant quelques jours après qu'elle venait de l'enfer et qu'elle serait brûlée comme sorcière?

LA TUILE.

C'est une girouette qu'il faut clouer sur place pour l'empêcher de tourner.

HIÉROME, inquiet.

Très-redoutables et très-redoutés...

RIFFLARD.

Mais il me semble, l'ami, que nous restons bellement à la porte de la grand'ville?

LANCELOT.

M'est avis, camarade, que le sacre du roi Charles VII ne ressemblait pas au cortége d'un bûcher?

HIÉROME, tremblant.

Mes très-redoutables..

RIFFLARD.

On se repose sur l'ignorance du populaire, et on ment à sa barbe, croix-dieu!

HIÉROME, perdant la tête.

Oui... non... mes très-redou... mes très-redou...

RIFFLARD.

Mille bombardes! Tu as oublié, l'ami, de nous prédire ceci. (Il tire son épée.)

LANCELOT.

Tu as eu tort, astrologue, de ne pas voir cela. (Il tire son épée.)

(Ils le battent.)

RIFFLARD.

Lis-tu ceci dans les étoiles?

LANCELOT.

Avais-tu trouvé cela dans ton grimoire?

HIÉROME, à part.

Ah! tu me le payeras, damné frocard!...

BRULOT.

Si nous en faisions une pendaison?

TOUS.

Oui, une pendaison; vite une échelle, une échelle!..

HIÉROME.

Mille chandelles du firmament! A moi! A moi!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MAUDRU.

MAUDRU, accourant.

Rifflard! Lancelot! Eh! beaux sires, arrêtez, c'est mon neveu.

LANCELOT.

Ton neveu? Ah! bien lui prend, Maudru; sans toi...

MAUDRU.

A qui le touche, pas une goutte de ce vin!

RIFFLARD.

Boire le vin et donner la corde serait double plaisir.

MAUDRU.

Rifflard, mon compagnon, ce n'est pas lui qui mérite la pendaison. Hiérôme est du parti de notre Jeanne, autant que vous et moi. Cessons donc ce jeu, et buvons au jour où Paris nous sera rendu.

TOUS.

Oui, du vin, et du bon !

MAUDRU à part, à HIÉROME.

Je n'ai pu trouver Dunois. Il importe qu'il sache tout. Cours le prévenir ; Richard m'a tout dit.

(Hiérôme s'en va.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA CAILLETTE et LA DAME DE PIQUE.

BRULOT.

Par Vénus ! C'est la Dame de Pique et la Caillette !.. Eh ! Maudru, du vin ! Double, triple joyeuseté !

LA CAILLETTE.

Buvons ! Puisqu'il y a trève, il faut qu'il y ait plaisir.

LANCELOT.

Sans le plaisir, ma Caillette, qui voudrait du métier? le siége de Paris menace d'être encore plus long que le siége d'Orléans...

RIFFLARD.

Voilà la guerre ! Là-bas, nous ne pouvions sortir; ici, nous ne pouvons entrer. Rien de plus divertissant !

LA CAILLETTE.

Au moins, quand nous sommes là, on a plus de cœur à la bataille.

BRULOT.

Bien parlé, la Caillette ! Vous donnez le courage au brave, et l'armée du roi n'aurait pas tant de vaillance si vous n'aviez pas tant de cœur.

LA DAME DE PIQUE.

Chacun comprend tes moqueries, Brulot. Mieux vaudrait pourtant nous demander pardon de nous avoir abandonnées à Orléans ! Pour des écuyers, c'est félonie !

LA CAILLETTE.

Si c'est ainsi que vous nous défendez, il nous faudra demander secours aux Goddams.

BRULOT.

Caillette, ma mignonne, assez de railleries. La sainte a fini ses miracles ; la blessure qu'elle a reçue a rompu le charme, et vous n'avez plus rien à craindre auprès de nous.

LA TUILE.

Le temps des dévotions est passé.

RIFFLARD.

Allons ! Toujours les mêmes querelles ?

BRULOT.

Les patenôtres se disent maintenant chez Maudru, devant les brocs.

LA TUILE.

Et nous nous confessons à vos genoux, mes belles... Quant à Jeanne...

RIFFLARD.

Encore ! Eh bien ! Voyons, que dites-vous de la Lorraine ? Qui s'y frotte s'y pique.

LA DAME DE PIQUE, riant.

Allons ! Lorrain, défends ta Lorraine.

LA CAILLETTE.

N'allez-vous point vous battre pour elle ? Videz plutôt vos verres.

LANCELOT.

Ma Caillette a raison. (Il goûte.) C'est du bourgogne, et du bon!

RIFFLARD, le verre à la main.

Mille bombardes! Moi Rifflard, moi armagnac, moi Français, boire du bourgogne! (Il veut briser son verre; puis il se ravise.) Au fait, autant de pris sur l'ennemi. (Il boit.)

BRULOT.

Et à la santé de qui buvons-nous?

LA TUILE.

A celle du roi, notre sire.

RIFFLARD.

Non, à Jeanne; elle est blessée; c'est à elle qu'il faut boire!

BRULOT.

Et que dirait le roi, tête-dieu? A la santé du roi de France!

LANCELOT.

A la santé de la Pucelle! Pouvons-nous l'oublier, nous, les galants soldats du chevalier Dunois?

BRULOT.

Eh! que nous fait la Pucelle? Ne dirait-on pas qu'elle est tout ici? Croyez-le bien, camarades, c'est par complaisance que le roi la garde encore dans le camp.

MAUDRU.

C'est une parole de traître que celle-là.

BRULOT.

C'est toi, manant, qui oses...

RIFFLARD.

Arrête, Brulot; le vieux soldat de Duguesclin a

raison. Il n'y a plus ici que calomnie, trahison, ingratitude, et tu ne dois pas répéter les paroles des cœurs fourbes et méchants. Tous ses bons compagnons doivent la défendre contre tant de lâchetés.

MAUDRU.

Oui, il y a des traîtres. Si le peuple l'aime, il y a trop de gens dans l'armée pour qui elle est une gêne. Une pauvre bergerette qui se mêle de sauver le royaume! Belle histoire pour nos seigneurs les ducs, les comtes, les barons, les chevaliers. Retournez à votre village, ma mie! — Eh bien! non, elle restera; elle tiendra sa bannière pour chasser les Anglais hors de France. Elle le fera, beaux seigneurs, et seule elle en aura la gloire.

RIFFLARD.

C'est vrai; je les ai vus, moi, le jour de l'assaut. C'était Jeanne qui commandait, et ils allaient à contre-cœur. Nous occupions la butte des Moulins avec notre artillerie. Les boulets pleuvaient comme grêle, et nos chefs parlaient de sonner la retraite. A l'assaut! à l'assaut! commande la Pucelle. Et la première en avant, l'étendard à la main, elle vole. Nous la suivons, en criant : mort aux Anglais! La première barrière est prise; on y met le feu, et nous voilà devant les remparts. Jeanne s'avance jusqu'au bord du fossé. Elle sonde avec la lance de son étendard, et demande des fascines, des poutres, pour le combler. Il fallait l'entendre! — « Rendez-vous, de par Jésus, bonnes gens de Paris, criait-elle; si vous ne le faites avant la nuit,

nous entrerons de force, et nous vous tuerons sans merci. » — Vraiment ! ribaude, répond un archer ; et, d'un trait de son arbalète, il lui perce la jambe. Elle tombe ; tous ceux qui l'entourent s'enfuient. Je suis entraîné avec eux. J'ai entendu, moi, le sire de Gaucourt disant à ses soldats : « Elle a désobéi au roi ; si on la laisse faire, elle perdra toute l'armée. » Mais l'étendard de la Pucelle flotte encore ; nous revenons ; elle était couchée sur le revers du fossé. — « A l'assaut, disait-elle toujours ! à l'assaut ! bon courage ! » — Nous ne pouvions combler le fossé, tant il était profond, et nous serions restés là jusqu'à la nuit, si le roi n'avait donné l'ordre de cesser l'attaque. Jeanne en pleurait ; elle ne voulait pas se retirer. Où étaient Pothon de Xaintrailles, et les autres? Ah ! j'ai bien vu que tous l'abandonnent.

LANCELOT.

C'est un vrai capitaine ! Elle a le même feu qu'à Orléans.

BRULOT.

Eh ! croix-dieu, quand l'un de nous est blessé, on ne parle pas tant de lui. Laissons-là la Pucelle, et buvons.

RIFFLARD.

Oui, et à la santé de Jeanne !

BRULOT.

Eh ! non, de par le diable ! Nous allons voir si le Lorrain est aussi entêté que le Breton.

LA DAME DE PIQUE, s'avançant au milieu des soldats.

Allons, plus de disputes. C'est moi qui porterai la

santé. — A l'Amour, le roi des rois, le souverain des cœurs, le maître de la France, de l'Angleterre et de tous les pays !

TOUS.

Vive l'amour et la Dame de Pique !

LA CAILLETTE.

Paix ! Voici le roi et la bergerette. Si elle entendait la Dame de Pique !..

LA DAME DE PIQUE.

Fuyons ! fuyons !

LA TUILE.

Restez, mes commères ; et si Jeanne touche au plus mince de vos cheveux, nous verrons ! Je vous dis, moi, qu'il y a trop longtemps que les vaillants hommes d'armes obéissent à une femme. Viens, ma Caillette, et lève hardiment la tête.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, JEANNE, DUNOIS, DUCHATEL et plusieurs autres Seigneurs.

LES SOLDATS, à l'arrivé du roi.

Vive le roi ! Vive la Pucelle ! Vive le roi !

(Les cris de *Vive le roi !* dominent.)

JEANNE.

Vous entendez, sire ; les compagnies ont toujours même ardeur et même espérance. Ah ! ces cris font battre le cœur ! Comment douter de la victoire avec de pareils soldats ?

LE ROI.

Malheureusement, courage ne dit pas toujours victoire. Nous serons obligés de lever le siége.

JEANNE.

Songez-vous à reculer, quand vous avez déjà tant fait? Tous les abords de la Loire sont dégagés et libres, la Champagne est redevenue française, et l'Anglais recule honteux devant vous. L'an dernier, vous vouliez chercher un refuge chez vos vassaux de l'Auvergne, et vous voilà aujourd'hui, gentil roi, sous les murs de votre bonne ville de Paris.

LE ROI.

Il y a longtemps que nous y sommes, et c'est vraiment honte à nous, roi de France, de séjourner ainsi à la porte de notre demeure royale sans y entrer.

DUNOIS.

Il est beau déjà d'avoir pu reconquérir, à Saint-Denis, avec les tombeaux de vos pères, la glorieuse oriflamme.

LE ROI.

Saint-Denis n'est point Paris, et c'est un supplice d'être là, comme ce damné Tantalus, ayant devant nous friand morceau sans pouvoir y mordre.

JEANNE.

Sire, croyez celle qui ne vous a jamais trompé. Autrefois, je vous disais : marchez, et vous marchiez, et à chaque pas vous repreniez une ville de votre royaume. Sire, marchez, de par mes saintes patronnes. Allez en avant, et vous serez maître partout où vous irez. Paris

ne peut tenir longtemps. Les vrais Français y sont pour vous.

DUNOIS.

Le lendemain même de l'assaut, le baron de Montmorency ne s'est-il pas échappé de la ville avec cinquante gentilhommes pour venir se ranger sous votre bannière?

JEANNE.

Gentil roi, ne puis-je donc plus me faire écouter et comprendre? Vous entrerez dans Paris, vous dis-je, et les Anglais en sortiront. Encore quelque temps, et pour le bien du pays on n'en verra plus en France. (Apercevant la Dame de Pique et la Caillette.) Que vois-je encore? Toujours ces pécheresses!.. — (Au roi.) Le roi du ciel peut-il songer à nous, si les rois de la terre laissent offenser son Église!.. (Aux deux femmes.) Et vous, créatures de folie, qui faites encore scandale dans l'armée du roi, je vous châtierai de ma main!...

(Elle tire son épée pour les frapper.)

LA TUILE, se plaçant résolument devant les femmes.

Jeanne...

JEANNE indignée.

Quoi! c'est vous, La Tuile, qui donnez le mauvais exemple! Vous êtes le premier coupable, recevez la première peine. (Elle donne sur la cuirasse du soldat un coup violent; l'épée se brise; tous se regardent avec étonnement.) Seigneur, mon Dieu, mon épée!. Mon épée de Fierbois!.. O mes patronnes, qui me l'avez donnée, que me voulez-vous en la brisant?

LE ROI.

Pourquoi donc vous en servir? Un bâton suffisait pour ces ribauds et ces ribaudes.

JEANNE.

N'est-ce pas une action méritante que de punir les gens de désordre?... Ah! ma bonne et sainte épée!

LE ROI.

Votre force est-elle dans une lame de fer? — Voici la mienne, si vous la trouvez digne de remplacer la vôtre.

JEANNE.

J'en prendrai une à l'ennemi. (Elle prend les morceaux de son épée, les donne à son écuyer, et demeure pensive et abattue.)

DUCHATEL, bas au roi.

N'est-ce pas là, sire, un signe manifeste? Dieu n'annonce-t-il pas visiblement la fin de son œuvre? Avec elle, plus de victoire, et ce n'est même pas sur la cuirasse d'un ennemi que son épée se brise! Tous ceux qui savent lire dans les astres ce qui est écrit au livre de la destinée vous l'ont dit, et ce qui vient de se passer peut vous en convaincre.

LE ROI.

Duchâtel, votre dévouement m'est connu. Vos conseils me sont précieux. Mais, quand il s'agit de Jeanne, je ne dois pas oublier le passé. Je l'interrogerai, et avant la fin de la journée je vous dirai ma décision. (A Jeanne.) Ne vous effrayez point, Jeanne, d'un accident bien ordinaire. Venez montrer aux soldats ce regard qui les reconforte. Venez les rassurer sur votre blessure. Toutefois, pour épargner vos forces, nous abré-

gerons cette longue visite, et bientôt nous vous reconduirons dans votre tente.

JEANNE.

Sire, qu'importe une épée perdue? qu'importe une blessure reçue à votre service? C'est la foi qui donne la force; ayons foi. Paris sera bientôt à vous. Les Anglais seront chassés du pays. Je le sais, et la France, qui est le soldat de Dieu, doit encore accomplir de plus grandes œuvres. La croix de Jésus est brisée par les païens, les hérétiques et les Sarrasins; la chrétienté elle-même a plusieurs chefs. C'est à vous, sire, à relever le divin signe et à mettre les nations à genoux devant lui! Devant un but si glorieux, pouvez-vous compter les obstacles? Allez hardiment devant vous, et rien ne vous résistera.

LE ROI.

Les choses de ce monde ne se règlent qu'avec prudence, et nous ne sommes point encore à Paris pour avoir si hautes pensées.

(Le roi, Jeanne et leur suite s'en vont.)

DUCHATEL à DE GAUCOURT, à part, en sortant.

Prévenons la Trémouille. Le roi ne croit plus aux rêves de Jeanne. Il sera facile au conseil d'avoir raison de cette folle.

DE GAUCOURT.

Vous venez de l'entendre. C'est une visionnaire!... Il faut qu'elle parte, et que les seigneurs de France reprennent leur empire!

SCÈNE VII.

DUNOIS, MAUDRU, soldats au loin.

MAUDRU, vivement à DUNOIS qu'il retient.

Un mot, sire de Dunois. Au nom de Jeanne, qu'un grand danger menace, écoutez-moi. Le roi a-t-il tenu son conseil ?

DUNOIS.

Pas encore. Mais, rassure-toi, mon vieux Maudru. Quand le conseil siégera, le bâtard d'Orléans se fera entendre.

MAUDRU.

Oh ! parlez au roi. Vous connaissez les intrigues de Richard. Eh bien ! ce moine maudit s'est ouvert à moi. Il m'a appris qu'arrivé hier de Compiègne, il avait porté au roi un message pressant. La ville sera prise avant peu, dit le sire de Flavy, le gouverneur, si on ne renouvelle le miracle d'Orléans. La figure du moine rayonnait. Ses paroles, son regard, sa joie, tout me fait comprendre qu'il y a là un piége, et que l'heure de la vengeance approche pour ceux que Jeanne a repoussés. C'est la première fois que je crains pour elle. Sauvez-la. Vous seul le pouvez.

DUNOIS, à part.

Une dépêche de Compiègne ! C'est étrange ! Le roi n'en a parlé à personne. Dissimulerait-il ? Non, nous n'avons rien à craindre de sa volonté. Il a besoin de Jeanne ; il ne peut rien sans nos épées, sans nos con-

seils. (A Maudru.) Sois sans inquiétude. Le bâtard d'Orléans, fût-il seul à la défendre, Jeanne n'a pas de péril à redouter; aucune haine ne pourra l'atteindre. Va rassurer ceux qui l'aiment. Moi, je veillerai sur ses ennemis. Les voici, ces envieux conseillers que la gloire d'une femme tourmente. S'ils viennent prévenir l'esprit du roi, ils me trouveront entre eux et lui. Laisse-nous.

(Maudru sort.)

SCÈNE VIII.

DUNOIS, LA TRÉMOUILLE, DE GAUCOURT, LE MARÉCHAL DE RETZ, LE SIRE D'ALBRET, RICHARD, soldats au loin.

LA TRÉMOUILLE, causant avec les seigneurs.

Je vous le répete; c'est le terme de sa carrière. (A Dunois.) Dunois lui-même doit être de cet avis.

DUNOIS.

De qui parlez-vous, seigneur comte?

LA TRÉMOUILLE.

Nous disons tous que depuis trop longtemps, c'est la Pucelle qui règne en France, et que c'est l'heure de désabuser le roi.

LE MARÉCHAL DE RETZ.

N'est-il pas humiliant d'entendre dire aux pairs du royaume que la couronne de France est tombée en quenouille? Le roi le sait; le lui répéter sans cesse est notre devoir.

DE GAUCOURT.

Nous avons soutenu cette pastourelle; c'est notre faute. Est-ce à nous, seigneurs de vieille race française, à faire abandon de nos droits et priviléges?

LE MARÉCHAL DE RETZ.

J'ajouterai que cet affront à la noblesse est une injustice à nos armées. Tous nos soldats s'indignent d'user leur vie dans les camps et de voir l'honneur de nos batailles revenir tout entier à une femme.

DE GAUCOURT.

Vous ne dites rien, comte de Dunois?

DUNOIS.

Je vous écoute, seigneurs.

LE SIRE D'ALBRET.

Bien plus, je soutiens, foi de gentilhomme! que les femmes, à Orléans, ont bataillé comme de bonnes françaises, sans porter pour cela une bannière au sacre du roi. Ne dirait-on pas que seule elle a versé son sang pour la défense du royaume?

LE MARÉCHAL DE RETZ.

Tête-Dieu! le nôtre, quand il coule, n'est-il donc que de l'eau claire?

DE GAUCOURT.

On parle de ses miracles! Catherine la Rochelle en faisait aussi, et elle a eu le sort des sorcières. N'est-il pas vrai, frère Richard?

RICHARD.

Oui, seigneur de Gaucourt, il y a eu scandale.

LA TRÉMOUILLE.

Il n'y a contre elle que griefs et plaintes. Différer davantage à enlever le commandement des armées de France

à cette femme dangereuse, ce serait trahir le roi, et je vous remercie, seigneurs, de l'appui que vous me donnez aujourd'hui pour l'arracher à son funeste aveuglement.

LE MARÉCHAL DE RETZ.

Vous ne dites rien, bâtard?

DUNOIS.

Je vous écoute, seigneurs.

RICHARD.

Le roi, la noblesse, les armées! ce ne sont là, messeigneurs, que puissances de la terre; il en est une autre plus grande, celle de l'Église. Or, Jeanne, n'a-t-elle pas offensé l'Église, en commandant le dernier assaut le jour de la Nativité de la sainte Vierge? Ne l'a-t-elle point offensée plus grièvement encore, en promettant au comte d'Armagnac qu'elle ferait connaître à la chrétienté le véritable chef du saint-siége? Je le déclare hautement : ces actes impies proviennent d'un orgueil qu'il faut humilier, et qui demande punition!..

DUNOIS.

A merveille! ministres, chevaliers et prêtres, c'est ainsi que tous vous payez votre dette! A merveille! Oubliez les dangers et les obstacles si intrépidement bravés par elle, au départ, en voyage, à la cour, à la guerre! Oubliez Orléans délivré en quatre jours. Oubliez vingt cités conquises, vingt batailles gagnées, son sang répandu, les Anglais épouvantés, les Français arrachés au désespoir!.. Ah! pour payer tant de bienfaits, vous n'avez que l'ingratitude et un lâche oubli!.. Qui sait même si cette vierge, aussi pure que brave, n'est pas

dans vos pensées une fille de libertinage et de folie? Mon nom et le sien ont souvent servi, je le sais, à vos moqueries infamantes. Raillez donc, messeigneurs! injuriez donc, messeigneurs! Tirez votre épée, fiers chevaliers, qui n'avez rien fait sans elle!.. Je braverai vos jalousies et vos colères. Levez-vous tous, je suis prêt à la défendre!

RICHARD.

Sire de Dunois, parce que Jeanne a promis de rendre à la liberté votre frère, prisonnier des Anglais...

DUNOIS.

Moine astucieux, je te connais. Chassé de la cour, tu n'y as reparu, appuyé de fêlons, que pour y satisfaire une basse vengeance. Tu as suivi ton ennemie pas à pas, guettant toutes les occasions d'entacher sa vie. Tu lui tends un dernier piége, je le sais; tu veux la livrer à ses ennemis. Protégé par ta robe, tu te glisses jusqu'au milieu des conseillers du roi, tu cherches partout des renforts à ta haine. Mais, en face de tes protecteurs, je t'ordonne de partir; sors d'ici, et que demain je ne te voie plus dans ce camp!.. (A la Trémouille.) Ah! s'il est un homme à la cour contre lequel il faille s'unir, c'est contre vous, comte la Trémouille, oui, contre vous, qui égarez le roi, qui voulez éloigner Jeanne, comme vous avez fait exiler Richemont.

LA TRÉMOUILLE, se contenant avec peine.

Est-ce une lutte, bâtard? Prenez garde, la colère est de mauvais conseil. D'autres que vous ont succombé.

DUNOIS.

C'est plus qu'une lutte, c'est un défi!

LA TRÉMOUILLE.

Eh! bien, bâtard, en champ clos!

(Ils tirent leurs épées.)

SCÈNE IX.

Les Précédents, LE ROI ET JEANNE, avec leur suite.

LE ROI, survenant.

Des épées tirées! des défis!.. Trève aux discordes! N'avons-nous plus de guerre à poursuivre? Remettez ces épées, chevaliers, et donnez-vous la main; le roi l'ordonne! (Dunois et la Trémouille remettent leurs épées dans le fourreau.)

DUNOIS.

Sire, vous m'entendrez. Je suis du sang royal de France, et je ne laisserai pas attaquer la vaillante fille qui a si bravement servi le roi.

JEANNE.

Suis-je donc un sujet de division parmi vous?.... Et pourquoi me veut-on du mal?

LE ROI.

Jeanne, rassurez-vous. Vous êtes ici inviolable comme le roi lui-même. S'il y a eu outrage, il y aura réparation. — Mais désormais, chevaliers, soyez unis. Le roi vous le demande au nom de la France, qui a besoin de votre bravoure. (La Trémouille et Dunois se donnent la main.) Oui, une longue guerre vous réclame. Dans les difficultés qui nous pressent, je suis décidé à lever le camp de Paris. Trop de villes tiennent autour de nous

pour que le siége se poursuive avec avantage. Moi, avec mes chevaliers, je parcourrai l'Ile-de-France pour soumettre les villes encore rebelles, ou peut-être me retirerai-je vers la Loire. Mais vous, notre bien-aimée Jeanne, préparez-vous à une glorieuse campagne. Le sire de Flavy, qui défend Compiègne, m'écrit qu'il ne peut tenir contre les Bourguignons. Portez-y votre bannière, ma fille, et renouvelez à votre honneur le prodige d'Orléans.

DUNOIS, avec impétuosité.

Sire, vous ne le ferez pas; vous n'éloignerez pas Jeanne de votre camp; vous ne l'enverrez pas à Compiègne...

LE ROI.

Bâtard, sur mon âme!.. c'est au roi que vous parlez.

DUNOIS.

Sire, c'est abandonner, c'est perdre Jeanne... Le sire de Flavy est son ennemi... La trahison l'entoure... Ne la livrez pas.

LE ROI.

J'aime ce zèle, beau cousin. Jeanne en est bien digne. Mais, qu'on le sache, ses ennemis sont les miens.

DUNOIS.

Si vous le reconnaissez, sire, rendez-vous à la vérité!.. (D'une voix suppliante.) Rendez-vous à mes prières! . — Eh bien! si tel est le prix du sang versé, j'abandonne l'armée, et je vous rends cette épée que j'avais reçue de votre main. (Avec colère.) Ou plutôt qu'elle soit brisée!...

JEANNE.

Arrêtez!

LE ROI.

Bâtard, nous ne sommes plus ce roi de Bourges, allant à la merci de ses vassaux. Nous donnons des ordres; nous n'en recevons pas. Rendez ou brisez votre épée; sans elle nous vengerons votre père d'un lâche assassinat, sans elle nous tirerons de sa prison votre frère, que les Anglais retiennent depuis quinze ans.

JEANNE.

Dunois, si vous êtes le seul qui m'obéissiez encore, reprenez votre épée. (Impérieusement.) Je le veux! (Plus doucement.) Je le veux! (Dunois rentre son épée dans le fourreau et met un genou devant le roi.)

LE ROI.

Nous vous pardonnons, beau cousin! — Rassurez-vous sur le sort de Jeanne. Si jamais elle tombait entre les mains des traîtres Bourguignons ou des Anglais, je vendrais la moitié de mon royaume pour la racheter.

DUNOIS, à part.

Moi, c'est ma vie que je donnerais!

JEANNE.

Et maintenant, monseigneur le roi, laissez-moi parler. Pourquoi voulez-vous m'éloigner de votre personne? Avez-vous défiance de moi? Déjà je ne vois plus dans l'armée royale ceux que j'aimais, ceux qui nous donnaient la victoire, Xaintrailles, la Hire, d'Alençon. Que ferais-je ainsi, seule, quand mes voix m'ordonnent de rester avec vous? Si tel est votre vouloir que je sois loin de mon roi, laissez-moi dès ce jour suspendre mes armes à la basilique de monseigneur Saint-

Denis. Laissez-moi retourner dans mon village, auprès de mon père et de ma mère, qui se réjouiraient tant de me voir; c'est là que je voudrais mourir.

LE ROI.

Je vous prouve, Jeanne, l'estime que je fais de votre vaillance, en vous donnant la gloire d'arracher à notre cousin de Bourgogne une ville qui veut rester française. Mon cœur n'oublie rien; il vous suivra partout. Obéissez, et revenez bientôt près de moi célébrer vos nouvelles vicoires.

(Il sort avec sa suite.)

JEANNE, en elle-même.

Sainte Vierge Marie, ne m'abandonnez pas!

LA TRÉMOUILLE à voix basse à RICHARD.

La Pucelle est éloignée de l'armée. J'entends qu'elle soit respectée!

RICHARD à part, en regardant s'éloigner LA TRÉMOUILLE.

La fermeté du roi te fait trembler, la Trémouille. Va, je me suffis désormais pour ma vengeance.

FIN DU SEPTIÈME TABLEAU.

Huitième Tableau.

LE CHATEAU DE BEAUREVOIR.

Une salle d'un aspect sombre; porte à gauche; fenêtre au fond avec balcon donnant sur la campagne; une table avec un sablier; quelques siéges.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE JEAN DE LUXEMBOURG, seul, accoudé à la table.

Par saint Jean! je m'y perds... Plus je réfléchis, plus mes soucis augmentent... Oh! cette Jeanne Darc! que n'ai-je dix citadelles à garder plutôt qu'une fille aussi dangereuse! Je n'y voyais d'abord qu'un honneur pour ma maison, et je ne retire de là que tracas et obsessions. — Sur mon âme! jamais le château de Beaurevoir n'aura vu tant de visiteurs. Monseigneur le duc de Bourgogne va partir; Monseigneur l'évêque de Beauvais arrive!... Et des conseils, et des lettres, et des messages!... Ah! si du moins tant de soins vigilants recevaient leur récompense! Par saint Jean! la guerre n'a pas enrichi nos domaines. Un jour de fortune pour quinze ans de

sacrifices, serait-ce trop? Ce ne serait que justice!..... La France réclamera la Pucelle, sans aucun doute; mais puis-je l'accorder sans mécontenter l'Angleterre? Puis-je obéir à l'Angleterre sans attenter aux droits du duc de Bourgogne, mon suzerain? Et le bâtard de Wandomme me laissera-t-il recevoir seul le prix de cette précieuse rançon?..... Ténèbres, incertitudes!.... Le bâtard de Wandomme, l'Eglise, la France, l'Angleterre, le duc de Bourgogne..... ô labyrinthe inextricable de haine et d'envie, de pouvoirs rivaux et d'intraitables vanités!... (On entend du bruit à la porte.) Qui vient donc à cette heure?

SCÈNE II.

LE COMTE, LA COMTESSE JEANNE DE BÉTHUNE, sa femme, BERTHE, sa sœur.

LE COMTE.

C'est vous, comtesse; déjà dans cette tour?

LA COMTESSE.

N'est-ce pas l'heure de notre visite à la prisonnière?

LE COMTE, regardant le sablier et le retournant.

C'est juste, et vous n'avez garde d'y manquer.

BERTHE.

Ce serait mal à vous, mon frère, de blâmer des entretiens qui n'ont pas de danger.

LE COMTE.

Mal?... je ne sais. Une ennemie mérite-t-elle tant de

pitié ? Vous montrez pour cette femme trop de bienveillance.

LA COMTESSE.

Pourquoi vous faire son ennemi ? Ah ! si vous lui parliez comme nous !

BERTHE.

Oui, il y en a qui disent que c'est une impie, une démoniaque ; et tout cela est bien méchamment fait, car il n'y a que vertu et douceur en elle.

LA COMTESSE.

Pourquoi ne lui parlez-vous pas, comte ? Vous verriez par son langage que c'est une bonne créature de Dieu.

LE COMTE.

Etrange prisonnière, qui captive ma femme et ma sœur ! Oui, il y a en elle un charme inconnu. Elle est un fléau pour la cause de l'Angleterre. Puisse le malheur se détourner de ce château qui l'a reçue !

LA COMTESSE.

Que pouvez-vous craindre d'une enfant ?

LE COMTE.

Une enfant ! Ignorez-vous donc ce qui s'est passé à Compiègne ?

LA COMTESSE.

Je sais tout. La pauvre fille a été indignement abandonnée et livrée aux Bourguignons. Le lieutenant du siége, le sire de Flavy, dans le combat qui eut lieu sur les bords de l'Oise, pouvait la sauver aisément, en laissant ouvertes les barrières du pont et lui facilitant la retraite dans la ville. Il y a là, comte, et vous le savez bien, une vengeance et une trahison noires.

LE COMTE.

Oui, mais vous ignorez le tragique enseignement de la fin. Ce même chevalier de Flavy racontait le même soir à sa femme le châtiment infligé par lui à celle qui l'avait humilié à Orléans. Il s'en glorifiait comme d'un triomphe, et sa femme, poussée par je ne sais quelle puissance infernale, l'a immolé d'un coup de poignard. Cette fille est maudite ; la colère de Dieu est sur ses pas. Elle est comme la foudre ; elle frappe de mort ceux qui la touchent.

LA COMTESSE.

Oh ! cela est horrible !... Mais ne songez pas à lui reprocher une mort à laquelle elle est étrangère.

LE COMTE.

A merveille ! — Niéz donc ses sortiléges ; vous voilà déjà toutes deux sous la magie de ses enchantements.

LA COMTESSE.

Dites les enchantements de l'innocence.

BERTHE.

Et du malheur, mon frère.

LE COMTE.

Par saint Jean ! à vous entendre, on dirait que cette fille n'a porté que bonheur et profit à nous autres, Anglais et Bourguignons ?

LA COMTESSE.

C'est aller trop loin. A notre sens comme au vôtre, Jeanne est pour notre cause une ennemie ; mais cette ennemie est une femme ; cette femme est une captive ; la défendre est pour nous une bonne action, et pour vous, comte, un devoir et un honneur.

LE COMTE.

Comtesse, ne mettons pas tant de chaleur à servir nos ennemis. Ce devoir périlleux est environné de piéges. Quant à mon honneur, chères dames, je n'oublie point que je sors de haut lignage. Je suis comte et non geôlier, et ce n'est pas moi qui tacherai l'écusson de mes ancêtres. — Mais notre prisonnière va venir ; je vous quitte. Nos visiteurs me réclament.

(Il sort.)

LA COMTESSE.

Que penser du comte ? Il évite de voir Jeanne et nous permet de lui parler ; sévère dans ses paroles, il nous laisse l'entourer de nos soins.

BERTHE.

Que nous font ses duretés ? Ne sommes-nous pas sûres de l'appui de monseigneur l'évêque de Beauvais ?

LA COMTESSE.

Oui, il a promis de la sauver. Oh ! c'est Dieu qui nous l'envoie. — Voici Jeanne.

SCÈNE III.

Les Précédens, JEANNE, conduite par deux gardiens qui se retirent.

JEANNE, baisant les mains de la comtesse et de Berthe.

Oh ! quelle est lente à venir l'heure où je puis vous voir ! Vous êtes mes anges gardiens.

BERTHE.

Dites vos amies, Jeanne.

LA COMTESSE.

Courage et bon espoir ! Bientôt vous serez libre !

JEANNE.

Oh ! parlez ; rendez-moi la force et l'espérance.

LA COMTESSE.

Le comte vient de nous quitter.

JEANNE.

Pourquoi ne reste-t-il pas avec vous?

BERTHE.

C'est que ce château, depuis votre arrivée, est plein de visiteurs. L'hospitalité a ses devoirs.

LA COMTESSE.

Nous lui avons parlé de vous, chère Jeanne. Son honneur est de veiller sur sa prisonnière , a-t-il dit, et il ne sera jamais méchant geôlier pour elle.

JEANNE,

Que Dieu entende cette bonne parole ! Mais pourquoi me prive-t-il de la vue du ciel et de la terre ? Dans la prison qu'il m'a donnée, je ne vois que les murs sombres de votre manoir. Ici seulement, près de vous, il m'est permis de contempler le ciel et les beautés que Dieu a faites. (S'approchant de la fenêtre.) Oh ! laissez-moi respirer cet air pur et doux. Mon Dieu ! le clair soleil ! les joyeuses campagnes ! Que tout sur la terre est calme et resplendissant !... Et les hommes cherchent les combats. Ils construisent des forteresses et des prisons !

LA COMTESSE.

Jeanne, espérez. Chacun ne songe qu'à votre délivrance.

JEANNE.

Qui l'obtiendra, si ce n'est le roi Charles?

LA COMTESSE.

En France, on vous aime, on vous vénère, et partout on porte des prières aux pieds des autels en votre faveur. On nous a dit qu'à Tours les prêtres ont promené dans les rues, en grande procession, la châsse de Monseigneur saint Martin et que le peuple suivait pieds nus, la tête découverte, pleurant et intercédant pour vous. Oh ! le ciel écoutera les vœux de tout un pays.

JEANNE.

Le bon peuple !... Et le roi de France?

LA COMTESSE.

Personne n'en a encore parlé. Mais il vient d'arriver ici un homme habile et puissant qui vous est tout dévoué et veut vous faire sortir de prison.

JEANNE.

Un Français, n'est-ce pas ? Oh ! dites-moi son nom ?

BERTHE.

C'est monseigneur Pierre Cauchon, évêque de Beauvais.

JEANNE, étonnée.

Il est du parti anglais, Madame ! C'est lui que les habitants de Beauvais ont chassé quand mes soldats se sont présentés, l'an dernier, devant cette ville.

LA COMTESSE.

Croyez cependant à la parole de cet homme de Dieu. Il promet de vous sauver si vous vous soumettez à deux conditions.

JEANNE.

Lesquelles ?

LA COMTESSE.

Il veut d'abord que vous renonciez à porter les armes.

JEANNE, vivement.

Oh! c'est mon vœu le plus cher. Je le voulais, je vous l'ai dit, et je l'ai dit à mon roi, je le voulais faire quand Paris ne serait plus au pouvoir des Anglais. Et maintenant que je sais bien qu'ils sortiront tous de France, je ne demande qu'à oublier dans le silence tout le bruit que j'ai fait. — Que je sois rendue à ma mère, à notre humble chapelle, à ma vie d'autrefois! Dans les camps, au milieu des batailles, tout n'est que sang et que larmes. Bénis soient ceux qui m'arracheront à cette horrible mêlée! Là-bas, dans nos campagnes tranquilles, tout est si grand, tout est si beau! Oh! qui me donnera de revoir mon pays, nos champs fleuris et nos moissons! Qu'ils reviennent les jours que remplissait la prière, où l'amour des miens me suffisait, où les oiseaux du ciel venaient doucement manger dans ma main!

LA COMTESSE, à Berthe.

N'est-ce pas la voix des anges?

JEANNE.

Que veut-il encore?

LA COMTESSE.

Il demande que vous paraissiez devant un tribunal ecclésiastique.

JEANNE, vivement.

Un tribunal ecclésiastique?

LA COMTESSE.

C'est, dit-il, un moyen sûr de vous sauver. N'avez-

vous pas déjà été examinée par des prêtres et déclarée bonne catholique ?

JEANNE.

Oui, à mon arrivée à la cour du roi. Est-il besoin d'un autre examen ? N'étaient-ils pas bons prêtres ceux qui m'ont déjà jugée ?

LA COMTESSE.

Monseigneur Cauchon est certain de vous retirer des mains de vos ennemis si vous êtes livrée à une prison ecclésiastique.

JEANNE.

De quoi puis-je donc être accusée? Je n'ai ni trahi mon Dieu, ni forfait aux lois de la guerre.

BERTHE.

Les Anglais ne peuvent croire qu'ils aient été vaincus par une puissance terrestre, par une femme. Ils disent — ô Jeanne, nous ne sommes point leurs complices — ils disent que vous avez donné la victoire au roi Charles par des enchantements que l'Église condamne.

JEANNE.

A Orléans, ils m'appelaient déjà sorcière !

LA COMTESSE.

Eh bien ! le tribunal des docteurs de l'Église vous donnera raison. Dans son équitable examen, il ne pourra se tromper sur la sainteté de votre vie ; et, comme chef de guerre, vous ne pourrez être alors refusée contre une rancon.

JEANNE.

Ainsi, j'échapperai à l'Angleterre ! Oh ! je ferai tout

pour ne point être aux Anglais. Je me livre à vous, nobles dames; c'est vous qui me consolez et qui me sauverez sans doute. Pourrai-je jamais vous payer tant de bienfaits?

BERTHE.

Nous ne vous demandons qu'un peu d'amitié.

JEANNE.

De l'amitié? Croyez que je vous aime. Oui, je vous aime du fond de mon âme, et après ma mère vous êtes bien les femmes qui me sont les plus chères au monde.

LA COMTESSE.

Les chevaliers français vous appelaient *la fille au grand cœur;* ils vous ont bien nommée! — Mais quoi? Le comte vient ici avec son hôte illustre?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTES, LE COMTE, LE DUC DE BOURGOGNE, avec sa suite.

LE DUC.

Jeanne, nous allons en guerre à Compiègne, et nous ne voulons pas, sans vous avoir vue, quitter le château de Beaurevoir. Dieu m'est témoin que je ne viens ici ni pour contenter ma curiosité, ni pour me jouer de l'infortune. Je sais respecter la guerrière malheureuse.

JEANNE.

Seigneur, les hommages touchent peu mon cœur, et j'aime mieux justice que déférence.

LE DUC.

Vous n'avez, je pense, aucun reproche à faire au

comte. Je dirai plus ; la reconnaissance vous serait un devoir. Je sais que la comtesse de Luxembourg et sa sœur vous traitent comme une amie.

JEANNE.

C'est vrai ; mes louanges n'égaleront jamais leurs bontés : je suis ici comme au foyer de ma famille.

LE DUC.

Ne vous plaignez donc pas de votre captivité.

JEANNE.

Hélas ! seigneur, l'oiseau ne peut se plaindre des soins que lui prodigue l'oiseleur ; mais il n'est pas libre.

LE DUC.

Ceci, Jeanne, est le droit de la guerre et n'attaque en rien notre justice.

JEANNE.

Si j'ai parlé de justice, c'est qu'on s'en va disant que je ne serai pas accordée à rançon. N'importe ! la colère de mes ennemis sera vaine ; le roi de France viendra à mon secours comme je suis allée au sien, et je serai arrachée à vos prisons.

LE DUC.

Ah ! Jeanne, le roi de France, je le dis à regret, n'a guère souvenir de vos services, et ce n'est pas lui qui rompra une lance pour vous délivrer.

JEANNE.

C'est trop médire de mon bien-aimé roi.

LE DUC.

Que feriez-vous donc, si votre maître aujourd'hui par le droit des armes, si moi, duc de Bourgogne...

JEANNE.

Le duc de Bourgogne! Que ne le disiez-vous plus tôt, Monseigneur ? Merci de votre bienvenue. Vous n'avez pas daigné répondre, sire duc, à mes deux lettres, où je vous priais à mains jointes, de par le roi du ciel, de faire bonne paix avec le roi de France. Aujourd'hui c'est Dieu qui vous a poussé vers moi. J'en bénirai cette prison qui nous met face à face, pour qu'au moins une fois vous entendiez la voix de la France. N'est-il donc jamais venu jusqu'à vous ce cri qui s'élève des entrailles du pays ? — Le noble duc, dit-on partout, le bon fils, qui mendie des lances ennemies pour tuer sa mère! — Oui, votre mère! Car, malgré vos souvenirs de sang, la France vous regarde toujours comme un fils, et dans cette guerre désirée et entretenue par vous, ce qui est honneur et gloire aux yeux de vos courtisans sera pour tout le monde, à présent et toujours, crime, félonie et parricide! — On vous a crié de venger votre père! — Mensonge, Monseigneur! un homme ne se venge pas d'un pays; car pour un cœur qui se réjouit, il y a tout un peuple qui meurt dans les déchirements et les larmes!... Mensonge! car un bon chrétien doit pardonner; d'ailleurs le sang a vengé le sang. Mensonge encore! car les Anglais ne seront pas pour vous des alliés, mais des maîtres! Les matelots de l'Angleterre n'ont pas traversé la mer pour s'arrêter à la Seine. Allez! le royaume de France une fois conquis, vos États de Bourgogne seront bien vite entamés, et la dague anglaise découpera, comme un pourpoint, votre duché démantelé!

O le prince aveugle qui croit à la bonne amitié des Anglais!... Ont-ils souci de votre personne ceux qui se servent de vous comme un chevalier de son écuyer? Sont-ils intendants de votre trésorerie, ceux qui repoussent de leurs ports vos bons marchands de Flandre? Ont-ils souci de votre honneur, ceux qui vous disaient à Orléans qu'ils ne chassaient pas les buissons pour vous en laisser les oisillons? Ah! Monseigneur, qui vous agenouillez aux pieds d'un enfant roi, ayez de tout ceci notable souvenance, si vous ne voulez pas que votre nom soit inscrit au poteau des méchants princes! Sachez que la Bourgogne et l'Angleterre unies, c'est une guerre à mort qui perdrait la France, si la France se pouvait perdre. Mais sachez aussi que, la France et la Bourgogne unies, l'Angleterre recule jusque dans son île, et la France est rendue à la paix, à la vie, à sa grandeur. La gloire de cette œuvre peut encore vous appartenir.

LE DUC.

Voilà, sur mon âme! bien des hardiesses et des témérités; c'est la première fois que j'entends un tel langage.

JEANNE.

C'est le cri de mon âme, c'est le cri du pays.

LE DUC.

Jeanne, vous êtes ma prisonnière!

JEANNE.

J'ai dit la vérité à mon roi; la tairais-je au duc de Bourgogne?

LE DUC.

Et si cette vérité est une insulte à ma personne?

JEANNE.

Insulte, si vous persévérez; une lumière de raison, si vous revenez à la bonne cause?

LE DUC.

Je venge un père; je réponds à sa voix. Il ne fut jamais de plus juste guerre.

JEANNE.

Dieu veut que l'Anglais soit chassé de France.

LE DUC.

En appuyant le roi Henri VI, nous accomplissons un vœu.

JEANNE.

Vous assassinez la France.

LE DUC.

Mon père du moins sera vengé.

JEANNE.

Et vous, vous serez maudit! — Rompons là, monseigneur le duc; je vous ai montré le bon chemin; à vous de le suivre!

(Elle sort; le duc de Bourgogne l'arrête.)

LE DUC.

Restez, Jeanne; encore un mot. Je ne veux pas vous laisser un triste souvenir de cette visite, et pour vous montre ma haute estime pour vous, je vous permets de me demander une grâce.

JEANNE.

Une grâce?... Eh bien! monseigneur duc, prenez à merci Compiègne que vous avez juré de mettre à feu et à sang. C'est une bonne ville française, et que je voudrais arracher à vos mains.

(Elle sort.)

LE DUC, à part.

Sa parole pénètre en moi comme la pointe d'une épée! Moi, duc de Bourgogne, le serviteur, le jouet de l'Angleterre! Non, je ne suis pas à la merci de mes alliés! (Haut.) Vous savez, comte, que le duc de Bedfort a juré de se venger de cette terrible fille et qu'il fait lever en Normandie, par ses commissaires, une nouvelle taille destinée à servir de rançon à votre prisonnière?

LE COMTE.

On le dit, monseigneur.

LE DUC.

Je veux faire acte de puissance vis-à-vis du régent, et je m'oppose à ce que Jeanne lui soit livrée.

LE COMTE.

Il sera fait suivant votre volonté, monseigneur.

LA COMTESSE.

Noble duc, merci pour Jeanne de cette justice; merci de l'arracher à ses ennemis. Dieu et les hommes s'en souviendront.

BERTHE.

Si vous saviez comme la pensée de l'Angleterre l'épouvante!

LA COMTESSE.

Tous les jours elle en parle. L'Angleterre, dit-elle, et sa voix tremble, et ses yeux sont pleins de larmes, l'Angleterre m'épie pour me perdre. Plutôt mourir que d'être à elle!

LE DUC.

Vous pouvez la rassurer, madame. Comte, donnez-moi la promesse que Jeanne ne s'échappera pas, et ne sera pas livrée aux Anglais.

LE COMTE.

La fuite est impossible. Cette tour a cent pieds avec un fossé profond; et pour tout le reste mes pouvoirs relèvent des vôtres.

LE DUC.

C'est une parole de gentilhomme. A mon retour de Compiègne, nous aurons à nous occuper de notre prisonnière.

(Il sort avec le comte et sa suite.)

BERTHE.

Combien j'ai tremblé pendant cet entretien! Quel feu! Quelle âme ardente et fière!

LA COMTESSE.

Elle a gagné un protecteur de plus. Le duc de Bourgogne nous donne tout à espérer pour elle. Portons à notre amie ces consolantes nouvelles.

(Elles s'arrêtent à la vue de l'évêque Cauchon qui entre avec Richard.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, BERTHE, L'ÉVÊQUE CAUCHON, RICHARD.

LA COMTESSE.

Monseigneur!

CAUCHON.

Je viens, comtesse, me féliciter avec vous des réso-

lutions du duc de Bourgogne. Que je parle un instant au comte, et Jeanne est sauvée!

BERTHE.

Mon frère vous écoutera, monseigneur !

LA COMTESSE.

Que Dieu vous rende le bonheur que vous faites! Je vais prévenir moi-même le comte.

(La comtesse sort avec Berthe.)

CAUCHON.

Ainsi, frère Richard, vous avez vu le duc de Bedfort?

RICHARD.

Le duc de Bedfort a tout promis, et il tiendra tout... après le procès de Jeanne.

CAUCHON.

Connaissez-vous bien le comte de Luxembourg?

RICHARD.

Oui, monseigneur; il est de grande ambition, mais de mince fortune. Cadet de famille, il a besoin des largesses royales. Avide et pauvre, il ne nous résistera pas.

CAUCHON.

Mais le duc de Bourgogne?

RICHARD.

Le comte est son vassal; mais c'est à nous à lui prouver qu'il est libre de traiter pour sa prisonnière.

CAUCHON.

Le voici.

SCÈNE VI.

L'ÉVÊQUE CAUCHON, RICHARD, LE COMTE.

LE COMTE, regardant RICHARD.

Un moine?

CAUCHON.

Un ami pour nous, le frère Richard, un homme de Dieu qui va prêchant le bien, et servant de sa parole Henri VI, notre roi bien-aimé; il arrive de Paris.

RICHARD.

Je vous apporte, seigneur, une seconde lettre de l'Université.

(Il lui donne une lettre.)

LE COMTE, après avoir lu.

Allons! hier, c'était pour sorcellerie; aujourd'hui, c'est pour hérésie; demain, ce sera pour idolâtrie!... Elle est donc possédée de tous les démons?.. Et qu'en dit-on à Paris?

RICHARD.

Il n'y a qu'une voix partout; la sorcière est une pierre de scandale; il faut que la pierre de scandale soit brisée!

LE COMTE.

Bien du fracas pour une fille de rien!

CAUCHON.

Disons plutôt une grande criminelle!

RICHARD.

Envers Dieu et envers les hommes!

CAUCHON.

De mémoire de bon catholique, il n'y eut jamais pareils manquements à l'égard de notre sainte foi !

RICHARD.

Elle a soufflé la haine et la colère en tout lieu, divisé tous les princes, versé du sang à flots, et déchaîné sur nous cet ouragan de guerres qui finira par emporter le monde !

LE COMTE.

Je le confesse.

RICHARD.

Et si le châtiment est en raison du mal, je ne sais pas d'expiation assez grande pour elle.

CAUCHON.

Mais ce n'est pas en vue du châtiment, comte, que nous nous mêlons de ces épineuses querelles.

RICHARD.

Nous ne sommes point apôtres de vengeance, et nous savons que l'Église a horreur du sang.

CAUCHON.

Nous ne faisons que vous signaler, par amitié pour vous, le péril où se trouve votre seigneurie.

LE COMTE.

Le péril ! le péril ! Ne le vois-je donc pas ? Il est là, m'assiégeant de mille embûches !... Maudite soit l'enchanteresse !.. — Le duc de Bourgogne la protége ; l'Université l'accuse ; l'Inquisition la poursuit ; l'Angleterre la réclame !... Comment satisfaire toutes ces puissances et remplir à la fois mes devoirs ? Que faire ?

Attaqué, si je ne la livre pas; déshonoré, si je la livre! Ruine d'un côté, infamie de l'autre!

CAUCHON.

Que parlez-vous d'infamie?

LE COMTE.

N'est-elle pas confiée à mon honneur? Le chevalier ne répond-il pas de son prisonnier de guerre?

CAUCHON.

L'honneur ne commande pas ici, et c'est se méprendre étrangement sur ses lois.

LE COMTE.

Que prétendez-vous donc?

CAUCHON.

Il ne s'agit pas d'une prisonnière, mais d'une devineresse livrée à des œuvres diaboliques.

RICHARD.

Ce n'est point une guerrière, c'est une coupable que vous avez sous votre garde!

CAUCHON.

Une coupable que l'Église doit juger; car l'hérésie est pour les âmes une lèpre qui, plus que celle du corps, nous retranche de la société des vivants.

RICHARD.

Et vous parlez de déshonneur! Nous ravir cette criminelle, ce serait couronner par l'impunité toute une vie de mensonges.

CAUCHON.

C'est alors, comte, que le déshonneur serait à jamais irréparable pour vous!

RICHARD.

Ne songez donc pas à sa prison, mais à ses juges.

LE COMTE.

Par saint Jean! les tribunaux ne manqueront pas. Mais la livrer aux uns, n'est-ce pas se faire l'ennemi des autres?

CAUCHON.

Nous venons tout concilier.

LE COMTE.

Oui, votre tribunal ecclésiastique? Un embarras de plus!

CAUCHON.

Ce tribunal les lève tous, au contraire. Il répond à vos sentiments généreux; car l'Église est une mère pour tous les fidèles, et Jeanne n'aura pas à s'en plaindre; il fait taire toute autre puissance, l'Église étant au-dessus des royaumes de la terre; il écarte toute réclamation, car Jeanne a été prise sur une terre de ma juridiction et j'ai droit de jugement sur elle... De plus, comte, de plus ce jugement a l'assentiment secret de l'Angleterre!

LE COMTE.

De l'Angleterre? Et c'est vous qui osez, monseigneur....

RICHARD.

C'est moi, comte. J'ai vu à Paris le duc de Bedfort; je l'ai longtemps entretenu; il vous accorde, pour votre consentement, une récompense de dix mille livres.

LE COMTE, avec hauteur.

C'est donc un marché que l'Angleterre me propose! Je sais que par un traité les ducs de Bedfort et de

Bourgogne peuvent, moyennant dix mille livres, s'acheter, l'un à l'autre, certains prisonniers, roi, prince du sang, connétable, maréchal. Mais Jeanne n'ayant pas eu de titre dans l'armée française n'est pas comprise dans ce traité. Dites au duc de Bedfort que je refuse, et que le comte Jean de Luxembourg ne met point à prix sa conscience. Rançon pour rançon, j'attendrai celle du roi Charles VII.

CAUCHON.

Le roi Charles a le droit de racheter votre prisonnière, sans doute, mais vous devez juger par son silence qu'il n'y a rien à espérer de lui.

RICHARD.

Comte, vous vous trompez sur vous-même. Ces dix mille livres sont la récompense de votre fidélité, et non le prix d'un marché qui offenserait votre honneur. L'Angleterre ne fait que reconnaître un service volontaire, et votre conscience doit être libre d'inquiétude, en voyant à quels juges Jeanne est remise.

LE COMTE.

A cette condition, je puis continuer cet entretien. — (Souriant.) D'ailleurs l'Angleterre a toujours été prodigue... dans ses ordonnances.

RICHARD.

Les dix mille livres se lèvent en ce moment dans la Normandie, comme taxe de guerre.

LE COMTE.

Oh! c'est aussi ce que dit le duc de Bourgogne; mais comment croire à des promesses si dorées dans ces temps de misère?

CAUCHON.

En croirez-vous la signature du régent?

LE COMTE.

Sa signature?

CAUCHON.

Lisez.

(Il lui présente un parchemin.)

RICHARD à L'ÉVÊQUE.

Elle est à nous!

LE COMTE, à part et lisant.

Dix mille livres pour moi, et trois cents pour le bâtard de Wandomme, à qui Jeanne a rendu son épée!.. C'est bien cela... Dix mille livres!...

CAUCHON.

Comte, il faut prendre un parti; demain, peut-être, il ne sera plus temps.

RICHARD.

L'Angleterre récompense aujourd'hui : si vous refusez, elle se souviendra. A sa générosité, vous pouvez mesurer son ressentiment.

CAUCHON.

Si la prisonnière vous échappait?

LE COMTE.

Que dites-vous?

RICHARD.

A Beaulieu, sa première prison, elle a déjà tenté de s'évader, et elle a failli échapper à ses gardiens.

CAUCHON.

Ce château n'est pas fortifié : un coup de main des Français... Jeanne a des amis fanatiques.

RICHARD.

Ici même, dans sa prison, qui peut répondre d'elle?

Un rien suffit, malgré les meilleures précautions.

CAUCHON.

Une sentinelle qui dort!

RICHARD.

Un soldat que l'on séduit!

CAUCHON.

Le suicide enfin!..

RICHARD.

Tout est possible; tout est à craindre.

CAUCHON.

Avec elle s'enfuiraient les bienfaits de l'Angleterre. Vous-même seriez traité de complice!..

LE COMTE.

Oui, tout est à craindre. Il faut qu'elle sorte de ce château. Vous êtes hommes de bon conseil, et je vous remercie.

CAUCHON, déroulant un parchemin.

Le duc de Bourgogne, croyez-le, vous louera d'avoir échappé à une position difficile. Vous savez, d'ailleurs, qu'en saisissant la succession du Hainaut, il lui est nécessaire de ménager notre régent; il se pliera donc aux désirs du duc de Bedfort qui ne veut que garantir bonne justice à Jeanne, en la livrant aux tribunaux de l'Église. Comte, signez; ce parchemin vous assure les faveurs du régent.

LE COMTE, après avoir signé.

Que l'Église qui la réclame, prenne tout sur elle!

CAUCHON.

C'est moi qui présiderai l'assemblée de nos docteurs.

Mon caractère doit vous rassurer sur l'équité et la loyauté de notre jugement. Jeanne elle-même devra s'en applaudir.

(A ces dernières paroles paraît Jeanne, conduite par la comtesse et par Berthe.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE, BERTHE, JEANNE.

LA COMTESSE.

Venez, Jeanne; monseigneur l'évêque de Beauvais vous protégera contre vos ennemis. Plus de craintes, maintenant. Ce n'est point à son tribunal que la vengeance de l'Angleterre ira vous chercher. (Au comte.) Merci, oh! merci pour moi, comte.

BERTHE, au COMTE.

Mon frère, vous êtes un noble cœur.

JEANNE, avec inquiétude.

Est-elle anglaise la ville où je serai jugée?

CAUCHON.

Oui, Jeanne, c'est Rouen.

JEANNE.

Ils sont donc du parti anglais, les juges qu'on me donnera?

CAUCHON.

Je le pense. Oh! rassurez-vous; vous ne serez point examinée sur le fait de guerre, mais sur votre foi.

JEANNE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! je tremble de tomber dans un piége ! L'Angleterre, comme un loup derrière un buisson, n'est-elle point cachée derrière ce tribunal ? (Apercevant le moine.) Richard ! lui ! ici ! (Au comte avec force.) C'est aux Anglais que je suis livrée et vendue ! Vous ne connaissez pas ce moine !.. Il y a trahison. Ils veulent me faire mourir. Je savais bien qu'il en serait ainsi. (A la comtesse.) Madame, ne m'abandonnez pas. Oh ! gardez-moi dans ce château. Par pitié ! sauvez-moi ! Je suis sur une terre bourguignonne, ici, et j'appartiens au duc Philippe. Comte, le roi Charles, entendez bien, est riche maintenant. Il m'aime, il ne me laissera pas longtemps en prison ; il me demandera à son cousin de Bourgogne. Et vous serez honoré, et vous serez noblement récompensé. Non, ne me laissez pas aller hors d'ici. Cela ne se peut pas. Les Anglais me tueraient, vous dis-je !

LA COMTESSE, émue.

Comte, parlez. Dites que cela n'est point. Jurez que vous ne l'avez pas livrée à l'Angleterre.

LE COMTE.

Madame, j'ai promis au régent que Jeanne serait remise à un tribunal ecclésiastique. Le duc de Bedfort n'est ici qu'un intermédiaire officieux entre l'Église et moi.

LA COMTESSE.

S'il en est temps encore, ô mon époux bien-aimé, sauvez votre honneur des embûches qu'on lui tend. Ces hommes ont menti ! C'est l'inimitié de l'Angleterre

qui vous demande une victime. Si les pleurs d'une prisonnière, si la voix de son innocence ne vous touchent point, je vous conjure par notre amour, par la tête si chère de nos enfants, retenez encore Jeanne dans cette prison. Elle est notre amie; elle est pure de tout mal. La France vous payera une rançon plus riche que celle de l'Angleterre. Ne la livrez point à ses ennemis; ils seront impitoyables. C'est à genoux que je vous supplie; répondez. (Elle lui prend la main.) Mon Dieu! je ne vous le demande plus pour elle, ni pour moi, mais pour vous, mon doux seigneur. Votre blason impérial et royal est sans tache; y laisserez-vous écrire que le comte de Luxembourg a vendu Jeanne Darc à ses bourreaux?

LE COMTE, la relevant.

Madame, je l'ai livrée, sans crainte et sans honte, aux juges de l'Église. Jeanne partira demain.

JEANNE.

Non, ils ne m'auront pas, les Anglais! Je serai morte, avant que leur vengeance s'accomplisse. Cessez vos prières, madame; c'est moi qui vous rendrai votre honneur. — Je pleure, parce que c'est fini de moi, et que je ne voudrais pas mourir si jeune. Saintes patronnes, secourez-moi! Où êtes-vous? Je n'entends plus votre voix si douce. Mon Dieu! suis-je donc abandonnée de vous! — Je les vois! Ils préparent le supplice; c'est un bûcher. Non; pitié! Je ne veux pas qu'ils me fassent mourir. (Montrant Richard.) C'est lui, ce maudit! il

me pousse à la mort! Adieu, pays de France! ô ma mère, adieu! Je pardonne à tous; et vous, Seigneur du ciel, recevez en pitié mon âme!

(Elle franchit le balcon et se précipite dans le fossé.)

FIN DU HUITIÈME TABLEAU.

Neuvième Tableau.

L'INTERROGATOIRE.

Une étroite et sombre prison. Il est nuit ; une lampe allumée.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE, dormant sur un grabat, L'ARCHANGE SAINT MICHEL.

SAINT MICHEL, environné d'une lumière éclatante, à Jeanne.

Rassure-toi, Jeanne ; ton heure approche ; tes souffrances sont pesées dans la main de Dieu, et quand ton âme quittera la terre, elle viendra goûter avec nous les félicités du ciel. Courage encore, ma fille ; parle hardiment à tes juges, et ne crains rien des malignités des hommes. L'avenir effacera pour toi l'ingratitude et l'oubli d'un jour.

(Il disparaît ; tout rentre dans l'ombre et le silence.)

SCÈNE II.

JEANNE, endormie ; MASSIEU, MAUDRU et HAWKIN, geôliers.

MASSIEU, à voix basse.

Dis-moi, Hawkin, est-ce que les murs de ce cachot

ont été percés de manière à voir et à entendre ce qui se passe ici.

HAWKIN.

Non; aussi la prisonnière va reprendre l'ancien qui est beaucoup plus commode pour cela; elle n'est plus malade, et... Voyons ; vous nous assurez qu'il ne s'agit que d'amener ici son frère?

MASSIEU.

Ecoute, Hawkin. Tu aimes ta gentille cousine, la petite Betty, n'est-ce pas? Si on te refusait d'aller la voir, souffrirais-tu? (Il tire une bourse qu'il ouvre.)

HAWKIN, la regardant.

Si vous me prenez par le cœur, je ne pourrai pas résister. Ma Betty, avec ses beaux yeux bleus, ses cheveux...

MASSIEU, lui donnant de l'argent.

Voici la première moitié; l'autre moitié après l'entrevue...

HAWKIN.

C'est qu'il y va de notre tête!

MAUDRU.

Eh! sans doute.

MASSIEU.

Croyez-vous que la mienne ne veuille pas rester à sa place? Il ne s'agit que de prévenir d'un jour ou deux ce que Monseigneur Warwick ne peut refuser.

MAUDRU.

D'ailleurs nous serons là. Nous sommes anglais, et nous tenons à ce que la sorcière ne nous échappe pas.

(Le jour est venu; Hawkin éteint la lampe et sort.)

SCÈNE III.

JEANNE, MASSIEU, MAUDRU.

MAUDRU, bas à Massieu, en lui remettant une lettre.

Voici la lettre. Richard l'a remise à Hiérôme cette nuit.

MASSIEU.

C'est bien. Il est bon qu'Hiérôme s'absente pendant quelques jours.

MAUDRU.

Oui, si le procès se termine bientôt. — Hélas! voilà cinq mois qu'il dure. — Il accompagnera le frère de Jeanne hors de Rouen.

MASSIEU.

Silence! Jeanne s'éveille.

(Maudru et Massieu vont détacher la chaîne qui retient Jeanne Darc au mur de sa prison.)

JEANNE, se levant.

C'est vous, mon bon Massieu, mon consolateur? vous aussi, Maudru? mes seuls amis!

MASSIEU.

Seuls! Oh! non, nous ne sommes pas les seuls qui vous aimons! Dans cette vieille cité, anglaise par la force plutôt que de sentiment, il y a plus d'un cœur qui s'unit en secret au vôtre. On se tait, car ici dominent partout la corruption, l'espionnage. Les Anglais ont le silence, mais non les cœurs.

JEANNE.

Je leur suis donc encore bien terrible?

MASSIEU.

A peine se sont-ils relâchés de leurs rigueurs pendant votre maladie?

JEANNE.

Ils veulent que je vive pour servir à leur vengeance! — Laissons-là ces tristes choses, et puisque monseigneur de Beauvais vous permet de venir quelquefois me faire une lecture pieuse pour guérir mon âme, comme il dit, prenez un livre, mon bon ami; je vous écoute.

(Elle s'assied sur le bord de son lit; Massieu prend un escabeau.)

MASSIEU.

Voici un livre nouveau : *De l'imitation de Jésus-Christ.*

JEANNE.

Jésus est mort sur la croix, comme un imposteur, entre deux larrons. Oh! oui, son exemple est une consolation.

MASSIEU, lisant.

« Notre Seigneur Jésus-Christ a dit : Le royaume de
» Dieu est en toi; rentre donc de tout ton cœur en toi-
» même, et laisse ce monde périssable. Tu n'as point
» ici de demeure permanente, où que tu sois. Tu es
» étranger et pèlerin; tu n'auras repos en aucun lieu,
» sinon quand tu seras vraiment joint à Jésus-Christ. »

JEANNE, se levant, émue.

Assez, bon prêtre. C'est ma sentence que Dieu vous fait lire. Mon doux protecteur m'est apparu cette nuit : il m'a annoncé ma délivrance. Les bourreaux peuvent

venir, je suis prête. Que mon sang soit la dernière expiation de la France !

MASSIEU.

Non, vous ne mourrez pas, Jeanne. Il se prépare pour vous des moyens de salut.

JEANNE.

Pour moi ?

MASSIEU.

N'avez-vous jamais eu la pensée d'échapper à vos geôliers ?

JEANNE.

Oui, à Beaurevoir, par la mort ! C'est par miracle que j'ai été conservée à la vie. Oh ! j'ai bien demandé pardon à Dieu de cette mauvaise action.

MASSIEU.

Bientôt, ma fille, aujourd'hui peut-être, un puissant secours peut arriver ici...

JEANNE.

Est-il vrai, ô mon Dieu ? qui vous l'a dit ?

MASSIEU.

Quelqu'un qui vous aime, que vous verrez aujourd'hui.

JEANNE.

Mon frère ?... On me permet donc cette consolation. — Et ce puissant secours ?

MASSIEU.

On vous dira tout. Courage, espoir en Dieu !... On vient... silence !

(Jeanne s'assied sur son grabat.)

SCÈNE IV.

Les Précédents, LES COMTES DE WARWICK, DE STRAFFORD, DE LUXEMBOURG, quelques seigneurs anglais, puis MASSIEU.

WARWICK.

Levez-vous, Jeanne; ce sont de nobles seigneurs d'Angleterre et de France qui désirent vous voir.

JEANNE, se levant.

Messire comte de Warwick, n'est-ce point assez d'être journellement torturée par vos juges? Faut-il que je subisse encore les affronts de ceux qui m'ont achetée pour me faire mourir?

STRAFFORD.

Vous nous appartenez par le droit des armes.

JEANNE.

Parlez plus bas, noble lord; messire comte Jean de Luxembourg que voilà pourrait vous donner un démenti. Demandez-lui si, pour me jeter dans vos prisons, il s'est contenté de trente deniers, comme Judas.

JEAN DE LUXEMBOURG.

Une insulte! (Se calmant.) Je vous la pardonne; le malheur rend injuste. On vous réclamait dans l'intérêt de la foi; c'est pour votre jugement que je vous ai livrée.

JEANNE.

Monseigneur de Beauvais qui me reçut de vos mains

est le serviteur des Anglais, et vous le saviez. Ah! si j'eusse été gardée par des gens d'Église et non par mes ennemis mortels, je ne craindrais point qu'il m'arrivât mal!

JEAN DE LUXEMBOURG.

Ces accusations sont fausses, puisqu'il n'y a pas encore contre vous de sentence.

JEANNE.

Vous vous riez de moi. Ces Anglais me feront mourir, je le sais bien. Ils espèrent qu'après ma mort ils gagneront ce royaume. Mais fussent-ils cent mille damnés de plus, la France est perdue pour eux!

STRAFFORD.

Sorcière, te crois-tu donc à la tête des bandes que tu séduisais? (Il tire son poignard.) Tes maléfices ne te sauveront pas de ce coup.

(Warwick retient son bras.)

JEANNE.

Frappez, vous savez bien que ces fers ne me défendront pas; frappez, je n'ai ni épée, ni étendard, ni soldats derrière moi; je suis seule, frappez!

WARWICK.

Vous parlez devant les plus nobles lords de l'Angleterre...

JEANNE.

Moi aussi je suis noble, et si ma noblesse date de peu de jours, elle ne craint pas de se montrer en face de la vôtre!

STRAFFORD.

Démon d'orgueil!

JEANNE.

Démons de vengeance!

STRAFFORD.

Cette ribaude montre ici plus d'audace que sur un champ de bataille. Quelle force te soutient donc, maudite?

JEANNE.

Dieu qui vous a condamnés et frappés par mon bras.

WARWICK.

Seigneurs, entre elle et nous le tribunal sacré prononcera bientôt. Mon honneur ne saurait être atteint par les reproches de cette malheureuse pour laquelle notre modération s'est constamment signalée.

JEANNE.

Oui, on parlera un jour de la modération des Anglais.

WARWICK.

J'ai fait preuve d'une humanité sans exemple. Depuis qu'elle est tombée malade, je lui ai fait ôter les chaînes qu'elle portait aux jambes, en conservant toutefois pour la nuit cette ceinture de fer, vous voyez, qui la retient sur son lit et l'attache à ce mur. Bien plus, pour lui montrer ma justice, j'ai remplacé un de ses geôliers par un habitant de Rouen dont la fidélité est éprouvée. Elle ne se dira plus gardée par des Anglais seulement. Je veux la combler des faveurs qui me sont permises.

MASSIEU, s'avançant.

Monseigneur de Beauvais, les juges et les assesseurs!

WARWICK aux lords.

Seigneurs, l'interrogatoire de cette femme va se continuer, et, dans notre équité, nous avons décidé, pour mettre les juges à l'abri de toute influence de n'admettre aucun étranger aux interrogatoires.

JEANNE à part.

Depuis que des voix se sont fait entendre en ma faveur.

STRAFFORD.

C'est une noble et belle conduite, comte, et vous justifiez bien le choix de notre gracieux souverain.

(Ils sortent à l'exception de Warwick.)

SCÈNE V.

WARWICK, JEANNE, sur un escabeau, l'évêque CAUCHON, RICHARD, ISAMBART, MASSIEU, le Notaire, Juges et Assesseurs, les Tourmenteurs.

JEANNE, à part.

Mon Dieu! faites que je puisse glorifier votre nom, celui du roi, celui de la France!

CAUCHON.

Jeanne, nos interrogatoires sont plus fréquents que nous le voudrions. Vos réponses ne nous satisfont jamais. (Jeanne sourit.) Elles ne sont point précises, et la vérité ne se fait jamais jour que lentement. C'est à vous qu'il appartient d'abréger ce procès, en nous dévoilant votre cœur tout entier.

JEANNE.

Pour ce qui est dans mon cœur, je ne reconnais que le jugement de Dieu et celui de mon confesseur.

CAUCHON.

Je veux dire, en ne nous cachant rien des faits qui vous concernent. Pourquoi cette obstination déplorable? Les voix vous ont-elles parlé à ce sujet?

JEANNE.

Elles m'ont dit de vous répondre hardiment.

CAUCHON.

Le conseil nous semble inutile. Le tribunal qui vous juge est pénétré de bienveillance pour vous, et vous n'avez rien à craindre.

JEANNE.

Si mon procès concerne la foi, pourquoi ne suis-je point dans une prison ecclésiastique? Monseigneur, vous courez un grand danger devant Dieu. Tâchez de ne me point juger mal, je vous en avertis; si mon Seigneur du ciel vous en châtie, j'aurai fait mon devoir de vous le dire.

CAUCHON, sèchement.

Le roi d'Angleterre m'a ordonné de vous juger, et je vous jugerai.

(Warwick parle bas à l'évêque Cauchon.)

CAUCHON.

Massieu, approchez. (Massieu s'avance.) Hier, en conduisant Jeanne à notre dernier interrogatoire, vous lui avez permis de s'arrêter devant la chapelle pour y faire son oraison. Nous ne pouvons souffrir cette impiété. Jusqu'à ce que la foi l'ait éclairée, cette sarrasine ne peut s'agenouiller au pied des autels.

MASSIEU.

Monseigneur...

CAUCHON.

Silence ! Si cela se reproduit, je vous ferai mettre en une tour où vous ne verrez ni lune ni soleil d'ici à un mois.

WARWICK.

Et on pourrait bien te faire boire de l'eau plus que de raison.

(Massieu se rassied en silence en jetant un regard de protection sur Jeanne.)

CAUCHON.

Jeanne, vous alliez souvent seule prier sous l'arbre des fées à Domremy. Ce sont elles qui vous ont soufflé la criminelle pensée de combattre l'Angleterre?

JEANNE.

Pourquoi m'interroger toujours sur des fées que je n'ai jamais vues, ni entendues?

CAUCHON.

Pour conduire semblable guerre, quelle puissance secrète vous soutenait en si jeune âge !

JEANNE.

Les voix m'ont dit : va; et je suis allée, sans songer que j'avais à peine dix-huit ans. Oui, c'est sainte Catherine et saint Michel qui m'ont commandé de faire lever le siége d'Orléans, de conduire à Reims le dauphin, et chasser de France les Anglais.

CAUCHON.

Mais si Dieu avait fait jusqu'alors triompher les Anglais, comment ces voix du ciel vous ont-elles ordonné une chose contraire à la volonté de notre Seigneur ?

JEANNE.

Dieu a permis peut-être que les Français fussent battus à cause de leurs péchés ; mais les saints ne peuvent aimer que ce que le Seigneur aime, et haïr que ce qu'il hait.

CAUCHON.

Dieu hait-il donc les Anglais ?

JEANNE.

Je n'en sais rien. Je sais seulement qu'ils seront chassés hors de France, excepté ceux qui y mourront.

CAUCHON.

Qui vous l'a dit ?

JEANNE.

Mes patronnes. Cela arrivera avant sept ans, et je suis fâchée que cela doive tant tarder.

UN DOCTEUR, se levant.

C'est toujours le même langage ; les voix, les saintes, les révélations. Tout cela cache quelque sortilége qu'elle ne veut point nous révéler. (A Jeanne.) Vous vous obstinez donc à nous cacher les malices qui vous possèdent ?

JEANNE.

Je ne comprends rien à ce langage. Je ne connais que mes saintes qui m'ont envoyée pour le bien de mon pays.

CAUCHON.

Mais si ce sont vos sœurs du paradis qui vous ont fait votre route, si vous êtes inspirée du ciel, vous devez être en état de grâce. Savez-vous si vous y êtes ?

JEANNE.

C'est une grande chose que de répondre à une pareille question.

CAUCHON.

Pour vous ce doit être simple. Dieu peut-il se servir d'une personne qui ne serait pas touchée de ce don divin.

DEUX DOCTEURS, parlant à la fois.

La grâce de Dieu vous était-elle nécessaire pour faire votre mission? — Savez-vous ce qu'il faut pour obtenir la grâce de Dieu?

JEANNE, souriant.

Beaux seigneurs, faites l'un après l'autre. Songez que je ne suis point un docteur, et que je ne sais rien de la science de vos livres.

ISAMBART.

C'est trop demander à une femme qui sait à grand' peine le *Pater* et l'*Ave*.

(Les juges murmurent.)

PLUSIEURS VOIX.

Taisez-vous! Taisez-vous!

ISAMBART.

L'accusée n'est point tenue de répondre à de pareilles questions. C'est en dehors du procès.

(Tumulte, agitation.)

WARWICK.

Il ne peut être permis d'avertir ainsi l'accusée à son profit.

CAUCHON, avec colère.

Vous auriez mieux fait de vous taire. — (A Jeanne.) Croyez-vous être en la grâce de Dieu?

JEANNE.

Si je n'y suis pas, Dieu veuille m'y mettre; si j'y suis, Dieu veuille m'y conserver!

(Les juges se taisent et se regardent.)

CAUCHON.

Les armes dont vous vous êtes servie n'étaient-elles point enchantées?

JEANNE.

J'avais prié Dieu de les bénir. Est-ce une faute?

UN DOCTEUR, se levant.

Comment saviez-vous que votre épée était dans l'Église de Fierbois?

JEANNE.

Par mes voix.

CAUCHON.

L'aviez-vous quand vous fûtes prise à Compiègne?

JEANNE.

Non; j'en avais enlevé une à un Bourguignon, et c'était une bonne épée de guerre.

CAUCHON, à Warwick.

Évidemment le charme alors était rompu. — (A Jeanne.) Qu'aviez-vous écrit sur votre étendard?

JEANNE.

Deux noms qui sont toujours dans mes prières et dans les vôtres : *Jésus, Maria.*

CAUCHON.

Qu'aimiez-vous mieux de votre épée ou de votre étendard?

JEANNE.

Mon étendard. Quand j'attaquais l'ennemi, je le portais moi-même pour éviter de tuer quelqu'un. Je n'ai jamais tué personne.

UN DOCTEUR.

Disiez-vous à vos hommes d'armes qu'en vertu de votre étendard vous gagneriez les batailles?

JEANNE.

Je leur disais : entrez parmi les Anglais, et j'y entrais moi-même à leur tête.

CAUCHON.

Pourquoi votre étendard fut-il porté en l'église de Reims ?

JEANNE.

Il avait été à la peine; c'était bien raison qu'il fût à l'honneur !

CAUCHON.

Quel signe de votre mission avez-vous donné au roi?

JEANNE.

Allez le lui demander. Ce n'est ni le roi, ni la France que vous avez à juger. Et, grâce à Dieu, le roi a des soldats pour soutenir son procès et celui du royaume.

CAUCHON.

Jeanne, nous voyons dans toutes vos réponses un entêtement coupable et une attaque continuelle aux droits de notre souverain Henri VI.

JEANNE.

Il n'y a qu'un vrai roi de France, Charles, fils de Charles, qui a reçu à Reims l'huile sainte et sa couronne.

CAUCHON.

Pensées d'orgueil, menées ténébreuses, actes pleins de malice et de mystère, voilà ce que nous retrouvons toujours en vous. Ne craignez-vous pas de mourir comme une sarrasine?

JEANNE.

Je suis bonne chrétienne; les docteurs de Poitiers l'ont déclaré.

(Les juges s'interrompent un instant et se consultent.)

CAUCHON.

Nous aurions voulu, Jeanne, vous voir écouter avec docilité nos conseils. Nous n'avons en vue que le salut de votre âme et de votre corps, et tous nos avertissements charitables ne peuvent triompher de vous. Vous vous êtes obstinée à porter l'habit d'homme, ce qui est chose contraire à la pureté et aux canons ecclésiastiques. Que d'erreurs, que d'hérésies n'y a-t-il pas dans tout ce que vous nous avez dit? Ma fille, pourquoi cette persistance dans la folie de vos apparitions? Pourquoi cette complaisance à recevoir des hommages idolâtres? Dans vos prophéties, tout n'est que présomption et que vanité. Écoutez, ma fille, je vous parle comme un père qui vous aime et qui veut vous sauver. L'Église ne peut juger personne injustement; il faut se soumettre à ses décisions, sous peine d'être déclarée schismatique.

JEANNE.

J'ai répondu à toutes vos interrogations.

JEAN LE MAITRE.

Si vous refusez de croire à l'Église militante et à l'article *Unam ecclesiam sanctam*, vous serez brûlée.

JEANNE.

Je crois bien l'Église d'ici-bas; mais de mes faits et gestes, je m'en rapporte à Dieu.

UN DOCTEUR.

Voulez-vous vous soumettre à notre saint-père le pape?

JEANNE.

Menez-moi devant lui, et je lui répondrai.

UN AUTRE DOCTEUR.

Ma fille, vous vous mettez en grand danger et de l'âme et du corps. Si l'Église, à laquelle vous ne voulez pas vous soumettre, vous abandonnait, vous pourriez encourir à la fois le feu éternel qui dévore les âmes, et le feu de ce monde qui dévore les corps.

JEANNE.

Je verrais le feu que je ne changerais pas !

ISAMBART.

Voulez-vous vous soumettre au Concile général de Bâle?

JEANNE.

Qu'est-ce que le Concile général?

ISAMBART.

C'est la réunion de toute l'Église catholique, et là il y a autant de Français que d'Anglais.

JEANNE.

Oh! puisqu'il y en a là de notre parti, je veux bien me soumettre au Concile de Bâle.

(Les juges s'agitent dans une confusion extrême. Isambart veut encore parler.)

CAUCHON, à Isambart avec colère.

Taisez-vous, de par le diable! (Au notaire.) Maître Guillaume, n'écrivez pas le moindre mot de cette soumission.

JEANNE.

Vous écrivez ce qui est contre moi, et vous passez ce qui est pour moi.

CAUCHON.

Le pape est trop loin; et pour le Concile de Bâle, il

n'est plus temps. Il faut que vous vous soumettiez à l'Église militante.

JEANNE.

Mon Dieu ! je veux bien me soumettre à l'Église militante, pourvu qu'elle ne me commande pas chose impossible.

JEAN LE MAITRE.

Qu'appelez-vous chose impossible?

JEANNE.

De révoquer tout ce que j'ai dit de mes visions et de mes révélations, et ce que j'ai fait pour la cause du roi Charles.

(Cauchon fait un signe à deux hommes qui se tiennent près de la porte ; ils apportent des instruments de torture.)

CAUCHON.

Nous allons essayer de fondre cet endurcissement d'esprit.

JEANNE.

Quand vous me devriez séparer les membres, et m'arracher l'âme du corps, je ne vous dirais jamais autre chose.

WARWICK.

Pensez-vous, messieurs, les docteurs qu'il soit utile de faire subir la question à l'accusée?

UN DOCTEUR.

A mon avis, c'est la seule voie qui nous reste pour forcer Jeanne à se soumettre.

UN AUTRE DOCTEUR.

Pour moi, la torture me semble inutile; la matière est assez claire sans cela.

UN TROISIÈME.

Je m'en rapporte à monseigneur le comte; si nous employons les moyens extrêmes, nous donnerons lieu aux malveillants de calomnier ce procès.

RICHARD.

Non, non; quelque dure que soit cette épreuve, que cette rebelle la subisse! Ce sera pour elle comme une médecine salutaire de l'âme.

JEANNE, à Warwick.

Vous répondrez devant Dieu d'avoir choisi pour mes juges les prêtres qui m'ont achetée et livrée à vous.

WARWICK, à Cauchon.

Il me semble dangereux de mettre l'accusée à la question, après la maladie dont elle vient de sortir. Si elle succombait, quelle responsabilité pour nous devant notre souverain!

CAUCHON, se levant.

La question est remise à un autre jour. Espérons que la pécheresse se rendra à nos paternelles admonitions. Vous entendez, Jeanne. Malgré votre impénitence, vos juges, toujours bienveillants pour vous, se retirent avec la persuasion que votre opiniâtreté fera place à de meilleures inspirations.

WARWICK bas à CAUCHON.

C'est le meilleur parti; le roi ne veut pas qu'elle meure autrement que par le feu.

(Les juges sortent; Jeanne se met en prières, à genoux aux pieds de son lit.)

WARWICK, bas à ISAMBART pendant la sortie.

Pourquoi as-tu encore soufflé cette ribaude? Prends garde, truand! Si je m'aperçois que tu te mettes en

peine de la sauver, je te ferai jeter à la Seine. (A Cauchon.) Ce procès est interminable. Quand aboutirons-nous?

CAUCHON.

Il nous est impossible, vous le voyez, de la condamner comme sorcière. Le tribunal, jusqu'ici, ne peut voir en elle qu'une mauvaise chrétienne.

(Il sort.)

RICHARD, au COMTE, à part.

Monseigneur, ce procès mal commencé est plus mal dirigé encore. Vous avez entendu les réponses que s'est attirées l'évêque de Beauvais; il n'obtiendra rien de votre prisonnière. J'ai connu Jeanne dans son village; je l'ai vue à la tête de ses soldats; je sais à quel pouvoir elle obéit, et depuis longtemps je l'ai chargée des anathêmes de l'Église. Permettez-moi, monseigneur, de la visiter dans sa prison; j'espère la ramener par d'autres voies aux aveux qui vous la livreront entièrement.

WARWICK.

Dès aujourd'hui tentez-le. Notre souverain récompensera splendidement quiconque la convaincra d'obéissance à l'enfer.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

JEANNE seule.

Mon Dieu, soutenez-moi jusqu'au bout; je sens que mon cœur défaille! Les bourreaux! ils me tuent!..

(Elle se relève.) — Que leur ai-je donc fait à ces hommes pour me torturer ainsi? Quelle joie à satisfaire lentement leur vengeance! Qu'ils en finissent donc avec leur victime!.. Une femme! Est-il donc si difficile de la faire mourir? Et je veux bien mourir, mon Dieu! Je suis prête. Quand l'arbre a tout donné, il faut qu'il meure!.. — Ce n'est pas la mort que je crains. Je l'ai vue, sans pâlir, quand elle fauchait autour de moi des moissons d'hommes!.. Mais ils veulent me faire mourir par le feu! le feu! le bûcher! — O Jésus! que ne suis-je morte au milieu d'une victoire, couchée sur mon étendard! J'aurais souri au ciel et à la terre!.. Oh! le feu! le feu! Non, je ne veux point être brûlée! Je me soumettrai, si cela est bon et juste! Oh! le feu! qui m'enveloppera comme un vêtement, pendant que les Anglais seront là qui riront peut-être!.. Mon Dieu! en me donnant le cœur d'une femme, il fallait me donner la force de vos saints martyrs. (Elle pleure.) Que du moins je ne pleure pas devant mes bourreaux! — O Charles! mon roi bien-aimé, n'avez-vous plus souvenance de Jeanne? Et vous, Dunois, qui m'aimiez tant, qui n'obéissiez qu'à moi, vous, le seul dont la pensée était une joie à mon cœur, est-ce que je n'existe plus pour vous?.. — Il n'y a peut être que les miens qui se souviennent de moi!.. O Domremy!... O ma mère!.. Ils m'ont tant torturée que j'ai peine à me rappeler mon bonheur d'autrefois. Là-bas, au village, j'étais heureuse; ils m'aimaient tant! Et aujourd'hui,

seule, en prison, abandonnée, oubliée du monde entier!... O mes patronnes!... (Elle pleure.)

SCÈNE VII.

JEANNE, MASSIEU.

MASSIEU.

Jeanne, plus de larmes. Toutes les espérances vous sont ouvertes. Ce matin, je vous disais : courage et espoir en Dieu ; je vous parlais d'une entrevue...

JEANNE.

Avec mon frère?

MASSIEU.

Oui, un frère. On ouvre; c'est lui.

(Entre Dunois, vêtu d'habits de paysan; Massieu sort.)

SCÈNE VIII.

JEANNE, DUNOIS.

JEANNE, avec un cri contenu.

Dunois!

DUNOIS, se précipitant vers elle.

Oui, je viens vous sauver!

JEANNE.

Vous, ici! Oh! c'est le salut et la victoire!

DUNOIS.

Le salut et la vengeance!

JEANNE.

Sauvez-moi de cette prison! Sauvez-moi de ces Anglais! Sauvez-moi de ces chaînes!...

DUNOIS.

Que ne puis-je ici même les briser de mes mains! Dans un cachot! vous, plus grande que tous nos grands guerriers! Oh! vous en serez bientôt arrachée. Jeanne, encore un jour, un jour d'espoir, et demain, oui demain, Rouen sera à nous.

JEANNE.

Que dites-vous?

DUNOIS.

Xaintrailles et moi, nous sommes près de Rouen à la tête d'un corps de treize mille hommes. Par une marche habile et rapide, nos soldats seront sous les murs de la ville avant que la garnison soit éveillée. Ici même, à Rouen, j'ai trouvé pour vous de nombreux amis. Ils sont prêts à nous seconder en tout, et demain vous serez délivrée à grande vaillance!

JEANNE.

La liberté!... Comme votre parole fait tressaillir mon cœur!

DUNOIS.

De quels cris joyeux vos soldats vont vous saluer! Sainte et martyre, vous les rendrez à jamais invincibles, et d'un seul coup l'Anglais reculera jusque chez lui de honte et de désespoir.

JEANNE.

Oh! monseigneur le roi, merci! C'est une bataille qu'il fallait pour ma rançon, et Dunois était digne de me l'apporter... Ce duc de Bourgogne qui accusait notre bien-aimé souverain!

DUNOIS.

Le roi, dites-vous? L'ingrat! il oublie dans les plaisirs celle qui lui a rendu son royaume.

JEANNE.

Lui!

DUNOIS.

Je l'accuse hautement, comme il sera accusé un jour devant la France. Il n'a fait que vous suivre dans le triomphe... —Ce qu'il n'a point fait, je l'exécuterai, moi. Je vous ai vue, Jeanne, dans la sanglante mêlée des hommes, grande et belle du Dieu qui vous inspirait, ne songeant qu'à la France qui se mourait sous le poignard de l'Angleterre. Comme la foule qui se pressait autour de vous, je vous admirais pour vous-même, et j'abaissais mon autorité devant la vôtre... Si des ingrats vous oublient, le bâtard d'Orléans se souvient, lui! Les Anglais vous feraient mourir avant que le roi pût songer à traiter pour vous.

JEANNE.

C'est mourir deux fois qu'être ainsi oubliée!

DUNOIS.

Songez à votre délivrance. — Pendant que Xaintrailles et moi nous assiégerons les portes, vos amis de Rouen se réuniront en tumulte sous les murs de cette prison. On proférera des cris contre vous. N'en soyez point effrayée; c'est une feinte. A ce moment, vous vous tiendrez prête...

(On entend au dehors des bruits d'armes.)

JEANNE.

Dieu!

MASSIEU, entrant.

Ce n'est rien. Des armes se sont détachées de la muraille... Mais hâtez-vous, la vigilance des espions est grande.

JEANNE.

Partez, Dunois; vous laissez ici l'espérance; partez pour me sauver.

MASSIEU, à Dunois qui veut parler encore.

Plus un mot; n'abusons pas de la fortune.

(Pendant qu'il se dirige vers la porte, Richard paraît suivi de Maudru.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RICHARD, MAUDRU, près de la porte.

RICHARD, étonné, puis reconnaissant Dunois avec une joie farouche.

Le sire de Dunois, ici! Je ne le savais pas prisonnier du roi d'Angleterre!

DUNOIS, le poignard à la main.

Je te prouverai que je suis libre.

MASSIEU, bas à Dunois en l'arrêtant.

Contenez-vous; il le faut. Ce serait vous perdre.

RICHARD, avec ironie.

Sur quoi donc comptez-vous, noble sire, pour vous échapper de cette prison? Les ennemis du roi n'en sortent que pour le châtiment, et votre sentence n'est pas prononcée.

DUNOIS.

Misérable!..

RICHARD.

Croyez-vous que j'ai oublié... ? (Changeant de ton.) Mais je m'emporte sans raison. Mon Dieu, étouffez en moi ces feux mal éteints d'une haine que vos ennemis ont suscitée. Je venais ici, le cœur navré de la folle résistance d'une fille peut-être plus ignorante encore que coupable, je venais avec les douces paroles de la persuasion ramener une égarée dans votre sainte voie, et vous me rappelez, pour la tentation de mon âme, la mémoire des outrages les plus humiliants. (A Jeanne.) Pardonnez-moi, Jeanne, un mouvement que je n'ai pas su réprimer. Je suis calme maintenant ; je puis tout entendre et tout souffrir.

JEANNE.

Je n'ai rien à dire au prêtre indigne qui a voulu faire du nom de Dieu un moyen de fortune. Sa présence ici est un affront de plus. C'est à mes juges que je répondrai. Retirez vous ; la victime n'appartient au bourreau qu'à l'heure du supplice.

RICHARD.

Le démon qui vous souffle ces hardiesses de parole ne vous donne pas en ce moment la liberté de vous-même ; je dois vous laisser. Monseigneur de Warwick, qui m'envoie, attendra avec patience le jour où vous serez mieux disposée à entendre la voix de la raison.

DUNOIS, s'élançant sur lui.

Arrête, moine hypocrite et menteur ! Crois-tu que je te laisserai sortir vivant par cette porte ?

(Il lève le poignard.)

RICHARD, froidement.

Frappez, sire de Dunois, si vous voulez perdre Jeanne. Vous fuirez après, je n'en doute pas. Mais il restera ici un cadavre accusateur, crime visible dont il faudra qu'elle rende compte à des juges plus sévères. Votre imprudence a été grande; ne la faites pas expier par une innocente.

DUNOIS.

Oh! Jeanne!..

MAUDRU, s'avançant.

Qu'il meure! Si l'on veut un coupable, je m'accuserai, moi. Oui, je dirai que j'ai frappé ce maudit!

RICHARD, froidement.

Et ne dira-t-on pas que Jeanne a séduit ses geôliers? En sera-t-elle moins livrée à la justice séculière?

MASSIEU.

Eh bien, c'est moi qui parlerai.

RICHARD, surpris.

Quoi! N'y a-t-il ici que des traîtres?

MASSIEU.

Hors toi, infâme, nous sommes tous ici les amis de cette sainte. (A Dunois.) Sire comte, ne souillez pas votre main et cette prison du sang de cet homme. Vous n'avez rien à craindre. Je suis assuré de son silence; il aidera même, si je le veux, à votre salut.

RICHARD, pâle.

Massieu, une pareille trahison...

MASSIEU.

Regarde cette lettre, adressée par toi au parti français, et ose après cela lever superbement la tête.

Y dévoiles-tu la faiblesse de l'Angleterre en Normandie, l'impatience des populations, la rivalité des régents? Y donnes-tu l'assurance que dans peu les Anglais seront ignominieusement chassés? Dans la crainte de ne pas satisfaire ton ambition inquiète, tu te ménages encore, n'est-ce pas, un refuge chez les vainqueurs! Va, cette lettre, témoin vivant de ta perfidie, est l'arme qui réduira ta rage au néant.

RICHARD, attéré.

Massieu!...

MASSIEU.

Qu'un signe, qu'un mot t'échappe pour dire ce qui se passe ici, et elle sera remise au comte de Warwick, dussé-je périr avec toi! En t'arrachant au poignard, je te condamnerai du moins à l'impuissance.

RICHARD, faisant un effort.

Eh! bien, je vous entraînerai avec moi dans ma ruine.

MASSIEU.

Va, tu es descendu si bas aujourd'hui que je ne redoute rien de ta lâcheté. (A Dunois.) C'est perdre le temps en paroles; craignez les soupçons, venez.

(Ils sortent; Maudru se tient menaçant devant Richard qui regarde avec stupeur; Jeanne écoute avec anxiété à la porte de la prison.)

MASSIEU, revenant.

Sauvé!

JEANNE, se jetant à genoux.

Merci, ô mon Dieu! et maintenant faites de moi ce que vous voudrez.

FIN DU NEUVIÈME TABLEAU.

Dixième Tableau.

LA PLACE DU VIEUX MARCHÉ.

La place du Vieux Marché à Rouen. — On construit dans le fond un bûcher que des sentinelles entourent. — A gauche une estrade que des ouvriers achèvent. — Des passants regardent travailler.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOGUELU et LE MASSON, commerçants, puis HIÉROME.

GOGUELU à le Masson qui rentre ses marchandises.

Que faites-vous donc, voisin?

LE MASSON.

Vous le voyez bien. Il n'y a personne qui ne ferme sa boutique. Encore une cérémonie qui n'est pas faite pour la vente des draps, j'imagine! Parce que vous fournissez les grandes maisons de Normandie, vous pouvez un jour entier tenir votre porte fermée à tous vos chalands. Mais nous qui vivons sur le détail, il nous faut les passants de la rue, et depuis quelque temps

nous n'avons que l'enfer à Rouen. — Savez-vous pour qui ces préparatifs?

GOGUELU.

Non; et vous?

LE MASSON.

Ni moi. A moins que ce soit pour les Bohémiens qui ont pillé et brûlé la ferme de M. le bailli à Bois-Fontaines.

HIÉROME, survenant.

Des Bohémiens! On ne leur fait pas l'honneur du feu. Un collier de chanvre, une potence et une échelle, voilà! — Dieu vous garde mes maîtres!

(Il leur serre la main.)

LE MASSON.

Serait-ce pour la sorcière Jeanne?

GOGUELU.

Eh! non, puisque le procès est terminé.

LE MASSON.

Terminé?... Depuis deux jours on a vu bien du mouvement autour de la prison. Croyez-vous que les Anglais la veuillent lâcher si facilement? Ils avaient juré de la brûler.

HIÉROME.

Vous savez bien que mardi dernier le tribunal l'a condamnée à la réclusion perpétuelle?

GOGUELU.

Mes amis, ne parlons pas si haut; il y a des espions.

HIÉROME.

Maître poltron!...

GOGUELU.

Eh! je suis fournisseur juré de monseigneur le comte de Warwick, et...

LE MASSON.

N'étiez-vous pas l'autre jour au cimetière Saint-Ouen, quand on lui a lu en public sa condamnation?

GOGUELU.

Oui. C'était chose imposante et terribles. Il y avait deux estrades : une, à droite, où étaient le cardinal de Winchester, le comte de Warwick, les juges, les assesseurs, les docteurs. Un beau coup d'œil vraiment! Je vous dirai que tous choisissent leurs étoffes chez moi, et, sans me flatter, je n'ai que du beau et du bon. J'étais tout près de l'estrade, ce qui m'a valu un furieux coup de pierre.

LE MASSON.

Un coup de pierre?

GOGUELU.

Oui, attendez; j'embrouille les choses. — L'autre estrade était pour la sorcière. — Ah! si vous aviez entendu le beau sermon que lui fit Guillaume Evrard pour l'amener à pénitence! Ça faisait pleurer! Mais la Pucelle était plus fière... Que vous dirais-je? Au point qu'en entendant dire au prédicateur que le roi Charles est hérétique et schismatique, elle eut l'audace de l'interrompre : « Parlez de moi, lui cria-t-elle, et non pas du roi qui est bon chrétien! » — Il a fallu la faire taire. — Puis on lui a lu tous ses péchés. Croiriez-vous qu'elle n'a jamais voulu les reconnaître? — Si tu n'abjures pas tu seras brûlée, lui disait Guillaume Évrard. Le

bourreau était là qui attendait avec une voiture à quatre chevaux. — Rien. Elle appelait son confesseur, s'en rapportait au pape, au Concile de Bâle. Enfin, soit menaces, soit prières, elle a fait une croix au bas d'un parchemin qu'on lui a lu.

HIÉROME.

C'était son abjuration qu'elle signait.

LE MASSON.

Quoi! elle a abjuré?

GOGUELU.

Abjuré toutes ses pratiques et ses sortiléges, et, pour mon compte, je suis fort aise. Si elle eût été brûlée, c'eût été peut-être encore mieux. On connaît mes opinions. Je suis fournisseur juré de monseigneur le comte de Warwick, et j'aime l'obéissance. C'est pitié de voir le royaume troublé par une dévergondée qui se dit faussement envoyée de Dieu. Et puis, si cela continue les velours de France vont tuer nos draps. Avec cela que les Français ont déjà fait une tentative pour prendre la ville. Heureusement elle a échoué.

HIÉROME.

Tant pis! Si Dunois et Xaintrailles eussent réussi, la Normandie ne serait plus à l'Angleterre... Il y a quelque trahison là-dessous.

GOGUELU.

Merci de moi! Parlez plus bas, malheureux.

HIÉROME.

Je vous sais un honnête homme et je ne crains pas de parler devant vous. Vous êtes français du fond du cœur. Pourquoi faut-il que vous vendiez du drap?

LE MASSON.

Continuez, maître Goguelu.

GOGUELU.

Où en étais-je? Ah! — Les Anglais étaient furieux qu'elle eût signé.

HIÉROME.

Ce n'était pas leur compte, en effet.

GOGUELU.

Il s'est fait alors un tel tumulte que je n'ai plus rien compris, rien entendu. On jetait des pierres sur l'estrade des juges. — Enfin j'ai vu monseigneur de Beauvais et le cardinal conférer ensemble, et un instant après on lut au milieu du bruit la condamnation de l'hérétique à la prison perpétuelle, pour y pleurer ses péchés et n'en plus commettre à l'avenir.

HIÉROME.

Et la sentence ajoute au pain de douleur et à l'eau de tristesse. Car, j'étais là aussi, moi, et j'ai été témoin de ces iniquités. Elle a signé un autre parchemin que celui qu'on lui avait lu. Oui, maître Antoine a raison; à la haine des Anglais on peut juger que ce n'est pas fini avec la Pucelle.

GOGUELU, inquiet.

Si vous continuez, je ne reste pas avec vous. Rappelez-vous donc maître Nicolas le Marquet, bourgeois de Rouen, comme nous. Pour avoir eu pitié de Jeanne, il trouva à grand'peine asile dans une église. — Vous êtes compromettant, messire Hiérome.

HIÉROME.

Que n'ai-je autant de pouvoir que de bonne volonté?

— Avez-vous vu Massieu? Je suis sorti depuis hier matin de Rouen et je suis de retour depuis une heure seulement. Il pourrait tout nous apprendre.

LE MASSON.

Pardieu! compères, adressons-nous à ces soldats. (A une sentinelle.) Monsieur le soldat, pourriez-vous nous dire pour qui on élève ce bûcher?

LE SOLDAT, rudement.

Au large!.. Et vivement!

GOGUELU.

Je suis maître Jean-Nicolas Goguelu, fournisseur juré de monseigneur le comte de Warwick, et...

LE SOLDAT.

Au large! au large!

(Les deux bourgeois causent en se montrant le bûcher.)

SCÈNE II.

Les Précédents, MASSIEU.

MASSIEU.

Hiérôme, je te cherche. Qu'est devenu le frère de Jeanne?

HIÉROME.

Il est parti hier; je l'ai accompagné assez loin d'ici.

MASSIEU.

Tant mieux! Il ne sera pas témoin d'un forfait.

HIÉROME.

Quoi! ce bûcher...

MASSIEU.

Hélas!

HIÉROME.

Et la sentence du cimetière Saint-Ouen?

MASSIEU.

Une comédie horrible!.. Oh! j'ose à peine y penser.

HIÉROME.

Et l'Église a pu...

MASSIEU.

L'Église, non. Dis des âmes vendues. L'Église est le voile qui sert à couvrir ces infamies. Monseigneur de Beauvais ne représente ici que la haine de l'Angleterre!

HIÉROME.

Les sacriléges! qui invoquent le nom de Dieu pour cacher leur avilissement!

MASSIEU.

Quelles odieuses manœuvres ils ont mises en jeu! — Jeanne, tu le sais, était condamnée à reprendre des vêtements de femme. Hier matin, en s'éveillant, elle les cherche; hélas! ils avaient disparu; à leur place, elle ne trouve que les habits d'homme qu'elle portait la veille... Elle s'en couvre... voilà son crime! — Elle est rechue, s'écrie-t-on avec joie; elle est rechue! Au feu, la relapse! Au feu, l'hérétique! —Infamie! trahison!.. le tribunal a jugé; il a osé le faire, et tout à l'heure...

HIÉROME.

Malheureux que je suis! O vous, mon oncle, mon tuteur, mon parrain, mon second père, pourrez-vous me pardonner mon crime? C'est moi peut-être qui par mes embûches et mes perfidies l'ai conduite sur ce bûcher! — (A lui-même.) Insensé, qui te rassasiais dans

l'égoïsme et qui finis par le remords! Je n'étais que fou; un ambitieux m'a fait criminel. Oh! je la vengerai!

MASSIEU.

Ne parle pas de vengeance. Ce sacrifice est la dernière iniquité de nos envahisseurs! Jeanne est la victime expiatoire; c'est elle qui nous obtiendra le pardon de Dieu.

HIÉROME.

Dieu, dites-vous! Je serai la main de sa justice, et je frapperai les bourreaux!

MASSIEU.

Va, le crime ne purifie pas le crime.

HIÉROME.

Je n'écouterai que moi-même une fois encore, puis je m'abandonne à vous.

MASSIEU.

Hiérôme, mon fils, ton égarement te perd.

HIÉROME.

Puisqu'il y a une fatalité pour les innocents, il y en a une aussi pour les coupables. Je me plongerai avec joie dans la mienne! — Vous, mon père, allez consoler et soutenir la victime qui va mourir. Dites-lui qu'autrefois une bergère a sauvé Paris, et qu'elle a sauvé le royaume, et que si Geneviève est la patronne de la grande cité, Jeanne sera la patronne de la France! — Adieu, mon père, je vais à mon devoir!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LOYSELEUR, suivi de bourgeois et d'hommes du peuple.

LOYSELEUR, voyant le bûcher.

Déjà! pas un jour de grâce!... Et c'est moi qui l'ai trahie!... (A Massieu.) Pitié! pitié pour moi!

HIÉROME.

Que veut cet homme?

MASSIEU.

C'est Nicolas Loyseleur.

LOYSELEUR, à Massieu et à Hiérôme.

Pardon! pitié pour moi!

HIÉROME.

Qu'a-t-il donc fait?

MASSIEU.

C'est le prêtre qui s'est vendu pour livrer les secrets de Jeanne.

LOYSELEUR.

Oh! pitié pour mon repentir!

(Il se jette à genoux.)

MASSIEU.

Jeanne seule peut te pardonner.

HIÉROME.

Retire-toi, vil espion..... O perversité! France, n'es-tu plus qu'une terre de souillure et de fange pour ne montrer que des reptiles?

(Loyseleur sort avec Massieu.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, RICHARD, entouré d'une foule. Le bûcher est entièrement construit.

RICHARD.

Mes frères, oui, je vous instruirai des desseins de Dieu.

HIÉROME, à part.

Restons ici ; je tiens ma première vengeance.

RICHARD.

Mes frères, en présence de ce bûcher ne laissons pas s'émouvoir nos âmes. Écoutez quelques paroles.

UN HOMME DU PEUPLE.

Montez sur cette borne ; nous entendrons mieux.

(Richard monte sur une borne au coin d'une maison.)

HIÉROME.

Soyez attentifs, et si vous ne comprenez pas, je vous expliquerai tout.

RICHARD.

Hiérôme, vos impiétés lassent le ciel ; craignez sa colère.

HIÉROME.

Vous m'avez appris à ne rien craindre ; je suis endurci.

LA FOULE.

Silence ! silence ! écoutons !

RICHARD.

Qui amat periculum, in illo peribit. Mes frères, celui qui aime le danger y périra.

HIÉROME.

Bien dit, ça, mon frère. (Montrant le bûcher.) Il ne faut pas jouer avec le feu. La belle sentence! (A part.) Elle sera vraie pour toi, maudit!

UN HOMME DU PEUPLE.

Silence!

RICHARD.

Une jeune fille s'était donnée au démon par orgueil, et le démon, sûr de sa proie, vient de l'abandonner à la justice des hommes.

HIÉROME.

Imposteur, tais-toi. Nous savons tous son histoire : elle est victime; ne souille pas l'autel de son sacrifice. (A la foule.) Mes amis, ce n'est qu'un fourbe; descends de là et dis si je mens!

(Il l'arrache de sa borne.)

RICHARD.

A moi, mes frères, me laisserez-vous...

HIÉROME.

Ils ne feront rien, et avant que les espions n'aient amené des Anglais, j'aurai fini. — (Aux assistants.) Ecoutez-moi; je sais tout : j'ai été son complice. A cet ambitieux, il fallait un crime pour s'élever; il l'a cherché partout. Chassé par Jeanne, il a suscité Catherine la Rochelle, et Catherine est montée sur un bûcher, accusée par lui! Et c'est à grand'peine, si moi, qui le servais, j'ai pu échapper aux mains des tourmenteurs!..

— (A Richard.) Et c'est toi qui viens applaudir à ce supplice ! Tu cherches, dans les cendres de ce bûcher, ta récompense. Mort de mon âme ! tu n'iras pas jusque-là ! (Il le frappe d'un coup de poignard. Le moine tombe mort.

LA FOULE, se dispersant.

Sauvons-nous ! les Anglais ! les Anglais !

HIÉROME.

Les Anglais ? Ah ! c'est pour eux que je vis et que je garde ce poignard ! (Il sort.)

(Des soldats anglais arrivent, arrêtent quelques personnes et emportent le moine.

UN OFFICIER, aux soldats.

Soldats, faites bonne garde. Veillez sur vous ; vous voyez les dangers que nous courons.

SCÈNE V.

JEANNE, conduite par MASSIEU et MAUDRU, LOYSELEUR, WARWICK, CAUCHON, les membres du tribunal, LE BAILLY, officiers et soldats anglais ; une foule de bourgeois et d'hommes du peuple ; le cortége, composé des membres du clergé de Rouen et de moines de différents ordres qui se rangent autour du bûcher.

VOIX DIVERSES.

Jeanne Darc ! La sorcière ! La voici !

UN HOMME DU PEUPLE.

Compère, venez ici ; nous verrons mieux.

UN AUTRE.

Oui, je veux voir de bien près, afin d'augmenter, s'il est possible, ma haine pour nos bourreaux.

UN BOURGEOIS.

Vertu-Dieu ! ces paroles là ne sont pas bonnes à penser, et elles sont encore moins bonnes à dire.

UN HOMME DU PEUPLE à son voisin.

Et votre femme, elle ne vient donc pas ?

LE VOISIN.

Quelle est la femme française qui voudrait assister à ce martyre? Voyez, il n'y en a pas une ici.

(Jeanne arrive sur la place.)

JEANNE, regardant la foule.

Mon Dieu ! mon Dieu !... pas un ami !... personne !... seule ! abandonnée !... O France ! (apercevant le bûcher.) O Rouen, Rouen ! mourrai-je donc ici ?

VOIX DIVERSES.

Pauvre âme ! — Adieu, Jeanne ! — Courage !

LOYSELEUR, perçant la foule et les soldats.

Jeanne, Jeanne, pitié, pardon ! Je vous le demande à deux genoux, pardon ! (Il se jette à ses genoux.) J'ai servi à la forfaiture ; j'ai trahi mon devoir ; j'ai livré votre conscience ! (Se levant et s'adressant à Cauchon.) Oui, vous m'avez parlez d'argent et d'honneurs, et moi, vil et lâche, j'ai accepté ; vous m'avez demandé ses secrets, et je vous les ai apportés ! (A Jeanne.) O Jeanne, je m'humilierai, je ferai pénitence jusqu'au dernier jour de ma vie ; pardonnez-moi.

CAUCHON.

Cet homme ment. Qu'on l'emmène !

(Des soldats entraînent Loyseleur.)

JEANNE.

Malheureux ! une bonne chrétienne a toujours dans

son cœur l'oubli des offenses ; allez, allez, je prie Dieu qu'il vous pardonne, comme je vous pardonne moi-même.

(On conduit Jeanne devant l'estrade.)

UN DES JUGES à Jeanne.

Fille abominable de l'enfer, tu as faussement montré signe de contrition et de repentir, et tu es rechue en tes criminelles hérésies. Tu vas entendre ta sentence.

CAUCHON, se levant et lisant.

« Comme toi, Jeanne, dite la Pucelle, tu as été trou-
» vée par nous tombée en diverses erreurs et crimes
» de schisme et d'hérésie, d'invocation du diable et de
» plusieurs autres méfaits, qui t'ont été pardonnés,
» après avoir juré et promis publiquement, en signant
» de ta main de n'y plus retomber, et que cependant,
» par malice et diabolique obstination, tu es revenue à
» tes erreurs précédentes, nous, juges compétents en
» cette matière et siégeant en tribunal de bonne jus-
» tice, nous te déclarons que, comme membre pourri,
» nous te rejetons de l'unité de l'Eglise et te livrons à
» la justice séculière, laquelle nous prions de te traiter
» doucement et humainement, soit en perdition de vie
» ou d'aucuns membres. »

(Murmures sourds dans la foule.)

WARWICK.

Monsieur le bailli de Rouen, faites votre office.

(Le bailli ne bouge pas.)

MASSIEU.

Reconfortez-vous en Dieu, ma fille. Il nous a appris à souffrir jusqu'à la mort.

JEANNE, tombant à genoux.

Doux Jésus, mon divin Rédempteur, prenez pitié de mon âme! Bonnes saintes Catherine et Marguerite, qui m'avez appelée, que ne m'avez-vous emportée sur vos ailes? A cette heure d'angoisses, venez à moi, secourez-moi. Je vous ai toujours obéi. Vous m'avez dit qu'il fallait mourir; me voilà! — (Au peuple.) Vous tous qui êtes là, priez pour moi. On écoute ceux qui vont mourir. Priez pour moi, maintenant et quand je serai partie... Je vous le demande très-humblement. Je ne suis pas une grande pécheresse. Dieu le sait, qui va me juger. S'il y a des personnes que j'ai pu offenser, qu'elles me pardonnent, comme je pardonne à tous ceux qui m'ont fait du mal. (Marques d'impatience parmi les Anglais; elle se relève.) Seigneurs, prenez-moi en pitié un instant. Je suis seule, toute seule, abandonnée! Qu'ai-je fait pour qu'on me fuie? Mourir seule! Si je pouvais au moins voir ma mère! Mon frère était à Rouen, pourquoi l'a-t-on fait partir? Si je pouvais l'embrasser, il leur rendrait mon dernier baiser, il emporterait avec lui la moitié de mon âme!

(Quelques personnes pleurent.)

DES ANGLAIS.

Allons, bailli, nous ferez-vous dîner ici?

(Murmures du peuple.)

JEANNE.

Je veux bien aller mourir.

UN ANGLAIS, au bourreau.

Bourreau, qu'attends-tu donc pour la prendre?

JEANNE, à Massieu.

Bon père, ne m'abandonnez pas.

MASSIEU.

Courage, ma fille ; vous ne quittez la terre que pour monter au ciel.

(Plusieurs Anglais vont saisir Jeanne avec le bourreau.)

JEANNE.

Messeigneurs, encore un instant. Je meurs chrétienne. Que l'on me donne une croix ! Je veux presser sur mon cœur et sur mes lèvres le signe de notre Rédempteur. Ce n'est pas pour retarder mon heure ; je suis résignée à mon sort. C'est pour mourir avec l'image de mon Dieu !... Qu'on me donne une croix !

UN DOCTEUR.

C'est inutile.

(Un officier anglais fait une croix avcc son bâton et la donne à Jeanne en se mettant à genoux.)

L'OFFICIER, avec émotion.

Prenez cette croix ; c'est un Anglais qui vous l'offre.

JEANNE.

Les Anglais ne sont donc pas tous contre moi ! Merci! C'était mon devoir de vous combattre, et ma haine contre vous n'était que mon amour pour la France. (Elle presse la croix sur son cœur.) Croix adorée, croix de mon Sauveur, sois aussi pour moi une bannière victorieuse ! Mon étendard était, comme toi, ma force et mon espérance; c'est avec lui aussi que j'aurais voulu mourir !

LES ANGLAIS.

Bailli, menez-là au feu, la ribaude! — Qu'on la brûle! — Au feu, la sorcière! — Au feu! au bûcher!

PLUSIEURS VOIX.

Non, monsieur le bailli. — Vous sauverez votre âme en ne la condamnant pas! — Non, non!

(Tumulte, bruit confus.)

WARWICK se levant sur l'estrade.

Par saint Georges! bailli, n'entendez-vous pas?

(Le bailli se lève et donne un ordre. On entraîne Jeanne vers le bûcher au milieu d'une grande agitation.)

JEANNE au tribunal.

J'en appelle à Dieu, le grand juge, des injustices qui me sont faites!

(Elle est arrivée auprès du bûcher.)

UN JUGE descendant de l'estrade.

Je ne puis rester plus longtemps. C'est une sainte que nous faisons mourir.

(Il sort.)

UN AUTRE JUGE se levant sur l'estrade.

A ma mort puisse mon âme aller où sera bientôt celle de Jeanne!

(Il se rassied en pleurant.)

(Jeanne est montée sur le bûcher avec Massieu. Le bourreau l'attache avec une corde au poteau où est suspendu un écriteau qui porte les mots : *hérétique, apostate, relapse, idolâtre;* on met le feu au bûcher.

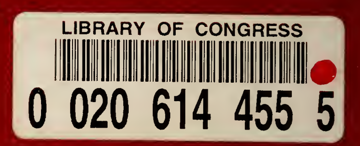
JEANNE.

J'en jure par notre divin Sauveur, c'est Dieu qui m'a envoyée. Ce sont les voix célestes qui m'ont appelée!

A Massieu.) Le feu! le feu! retirez-vous; adieu; mo dernier ami! saintes patronnes, voix célestes, ange du paradis, je vous entends; me voici!... — Ah! J' sus!...

(Sa tête tombe sur ses épaules; elle meurt.)

FIN DU DIXIÈME ET DERNIER TABLEAU.


LIBRARY OF CONGRESS
0 020 614 455 5